

DEUX MÈRES

PAR

M^{ME} COLOMB

OUVRAGE

Illustré de 133 gravures dessinées sur bois

Par A. MARIE

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1876

Droits de traduction et de reproduction réservés

R
COL
→



DEUX MÈRES

PAR

M^{ME} COLOMB

OUVRAGE

Illustré de 133 gravures dessinées sur bois

Par **A. MARIE**

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—
1876

Droits de traduction et de reproduction réservés

R
COL
—

A MADAME
ÉDOUARD CHARTON

Hommage de la plus sincère affection.



CHAPITRE PREMIER

L'étonnement d'un notaire.

Le silence le plus complet régnait, ce matin-là, dans l'étude de M^e Pothain, le notaire. Ce silence, dira-t-on, faisait l'éloge de la sévérité de M^e Pothain et de la crainte salutaire qu'il savait inspirer à ses subordonnés ; peut-être aussi du zèle des susdits subordonnés. Pas le moins du monde ! Si les clerks de M^e Pothain avaient été assidus à leurs besognes respectives, on aurait au moins entendu le grattement de leurs plumes sur le papier ; tandis qu'on n'entendait absolument rien. Tous, depuis le petit saute-ruisseau jusqu'au premier clerk, un petit homme vieux, grave et chauve, avaient la plume sur l'oreille et la tête dirigée du même côté, du côté de la chambre à droite, et aucun d'eux ne se livrait à un travail quelconque. Aucun d'eux non plus ne parlait ; mais l'expression de toutes leurs physionomies aurait pu se traduire par ces mots : De mémoire de clerk, on n'a jamais vu pareille chose !

Que se passait-il donc d'assez inaccoutumé pour plonger dans la stupéfaction toute l'étude de Me Pothain ? Un fait bien simple en apparence : dans cette chambre de droite, un pas d'homme allait et venait, résonnant sur le parquet, et parcourant sans repos toute la longueur de la

pièce. Douze pas de la fenêtre à la porte du fond ; un temps d'arrêt, destiné à tourner sur les talons ; douze pas pour regagner la fenêtre, où se reproduisait le même temps d'arrêt, suivi d'un nouveau trajet ; et ainsi de suite. C'était M^e Pothain qui se promenait dans son cabinet particulier.

Or était-il dans les habitudes de cet homme grave de se promener de la sorte, entre onze heures trois quarts et midi ? Non sans doute. Toute l'étude savait qu'après avoir déjeuné à dix heures et demie, en tête-à-tête avec sa fille Laure, une blondine de sept à huit ans, qui le forçait, en lui disant mille folies, oublier un instant sa clientèle, Me Pothain avait coutume de sortir pour aller arpenter un certain nombre de fois une certaine allée du Luxembourg, et qu'il était de retour dans son cabinet à midi sonnant, ni plus tôt, ni plus tard. C'était à midi qu'il donnait ses rendez-vous d'affaires ; mais on ne l'avait jamais vu devancer l'heure d'un rendez-vous, et les clercs se demandaient s'il attendait une tête couronnée, ou une députation de mandarins. Il lui arrivait parfois d'attendre cinq ou dix minutes des clients moins ponctuels que lui ; mais, dans ces cas-là, il ne donnait jamais aucun signe d'impatience, et s'asseyait tranquillement dans son grand fauteuil de cuir, en face de son bureau, feuilletant quelques papiers pour s'occuper. Jamais ses pas n'avaient éveillé de la sorte les échos de l'antique cabinet au plafond élevé et aux boiseries sonores ; et les vieux livres de droit, reliés en veau fauve et rangés avec ordre sur les rayons de chêne sombre (M^e Pothain était un notaire sérieux) ne devaient rien comprendre aux allures de leur patron.

Quel événement en dehors de toutes les prévisions humaines pouvait donc le pousser à cette marche insolite ?

S'il y a de par le monde un homme qui soit peu sujet à s'étonner, c'est sûrement un notaire qui approche de la cinquantaine. Il a reçu tant de confidences étranges, il a vu et entendu tant de choses bizarres, l'expérience l'a tellement cuirassé contre toutes les émotions, que rien ne le surprend plus. Et comme M^e Pothain venait d'accomplir la quarante-neuvième année de son âge et la vingtième de son notariat, il savait à quoi s'en tenir sur la vanité des choses humaines, et ne leur accordait pas plus d'importance qu'elles n'en méritent.

Ce jour-là pourtant, son calme olympien était réellement ébranlé ; et sa marche précipitée, les gouttes de sueur qui perlaient sur son front, les regards qu'il jetait en passant aux aiguilles de la pendule, tout en lui disait clairement : De mémoire de notaire, on n'a jamais vu pareille chose !

Enfin, à midi moins cinq minutes, il s'arrêta, s'essuya le front, et vint s'asseoir devant sa table de travail. On n'entendit plus que le bourdonnement des mouches contre les vitres et le tic-tac de la pendule (une pendule de marbre noir, surmontée d'un vieux Saturne en bronze avec son sablier et sa faux). M^e Pothain prit dans un casier une lettre couverte de timbres étrangers, la déplia, l'étala devant lui et se mit à la relire.



« Monsieur le notaire, » disait cette lettre, écrite en bâtarde du siècle dernier, « je m'adresse à vous, parce

» que vous m'avez été recommandé comme un parfait honnête
» homme, capable de mener à bien la négociation dont il s'agit.
» Il y a plus de quarante ans que j'ai quitté la France et que je
» me suis établi aux Indes, où je serais resté toujours, si la mort
» successive de ma femme, de tous mes enfants et petits-enfants
» ne m'y avait laissé isolé et ne m'avait inspiré le désir de revoir
» mon pays.

» Quoique absent, j'ai toujours conservé quelques relations
» avec ma famille de France, et j'ai été tenu au courant des évé-
» nements importants qui s'y sont passés, tels que morts, nais-
» sances et mariages. J'ai donc appris en temps et lieu : d'une
» part, la naissance d'Amélie-Claire, fille de feu mon frère puîné
» Germain Chaldry, son mariage avec M. Émile Mauloy, médecin
» aux Sables-d'Olonne (Vendée), la naissance de leur fils Adrien,
» et, tout dernièrement, la mort de M. Émile Mauloy, arrivée
» le 2 avril de cette année ; et, d'autre part, la naissance de
» Jeanne-Cécile, fille de ma défunte sœur Marie Chaldry, son
» mariage avec M. Georges Linant, capitaine d'artillerie, la nais-
» sance de leur fils Robert, et enfin la mort de M. Linant, arrivée
» le 28 décembre de l'année dernière.

» Ces deux dames se trouvent donc dans une position ana-
» logue, veuves, presque sans ressources, ayant chacune un fils
» d'environ douze ans. Or je désire laisser la fortune que j'ai
» acquise par mon travail à un héritier de mon sang.

» D'un autre côté, je ne veux pas être encombré de cette foule
» de parents qui importunent toujours les vieux oncles à héri-
» tage : il me faut un seul héritier, et ma porte sera absolument
» fermée à tout autre membre de ma famille ; je n'ai pas besoin
» d'eux, et ils ont trouvé jusqu'ici le moyen de se passer de moi.
» Donc, voici, monsieur le notaire, ce que j'attends de vous.

» Vous enverrez copie de ma lettre à chacune de mes deux
» nièces (ci-joint leurs adresses), et vous leur donnerez rendez-
» vous dans votre étude, à un jour aussi rapproché que possible,
» en leur adressant à chacune un billet de mille francs pour frais
» de déplacement. Comme elles auront eu le temps de faire leurs
» réflexions en route, elles devront accepter ou refuser immédia-
» tement mes conditions, que voici :

» J'adopterai pour mon fils le fils de l'une d'elles ; il prendra
» mon nom, sera élevé à mes frais, dans ma maison, sous ma
» direction, et héritera de ma fortune. Sa mère habitera aussi ma
» maison, et gouvernera mon intérieur comme si elle était ma » femme ou
ma fille ; et il est bien juste, je pense, qu'en échange
» de ces avantages je puisse compter sur leurs soins, leur respect
» et leur obéissance à tous les deux, et que je retrouve en eux la
» famille que j'ai eu le malheur de perdre. Si, comme je le pré-
» sume, mes deux nièces acceptent mes conditions, vous les ferez
» tirer au sort, car, je le répète, je ne veux qu'un héritier, et
» l'enfant que le sort n'aura pas favorisé doit rester un étranger
» pour moi. La question décidée, celle qui sera devenue la maî-
» tresse de ma maison recevra de vos mains le pli ci-inclus, qui
» contient mes instructions pour l'achat d'un hôtel à Paris, où je
» compte vivre désormais. Elle le fera meubler comme je l'in-
» dique, choisira des domestiques, et viendra ensuite avec mon
» héritier m'attendre au Havre, où j'arriverai par le premier
» paquebot de septembre. Un crédit illimité lui est ouvert sur la
» maison Rothschild. Qu'on n'épargne rien pour que l'installation
» soit terminée avant mon arrivée.

» Dans le cas où l'enfant viendrait à mourir avant moi, sa mère
» aurait droit à une pension alimentaire suffisante pour lui per-
»mettre de vivre à l'aise où elle voudrait, et mon second neveu
» succéderait avec sa mère aux droits et devoirs du premier.

» Recevez d'avance, monsieur le notaire, avec l'assurance de
» ma parfaite considération, mes excuses pour le dérangement
» que je vous cause, et mes remerciements pour vos bons offices.

» P. CHALDRY,

» de Calcutta. »



Ceci, dit M^e Pothain, est l'original.



CHAPITRE II

L'héritier de l'oncle Chaldry.

« Ce sera certes un bon client, se dit le notaire en repliant la lettre ; les soies et les cotons Chaldry de Calcutta sont connus dans les cinq parties du monde. La jeune dame, que ce soit la veuve de l'artilleur ou celle du médecin, aura besoin de conseils pour diriger une pareille maison ; son budget passé ne l'aura pas accoutumée à manier des millions, et il s'agit de millions, à ce qu'on m'a dit chez Rothschild. Mais quel original ! Je ne sais trop s'il sera bien agréable de vivre avec lui : il ne me paraît pas disposé à admettre la contradiction, et les Français ne sont pas des cipayes. C'est égal, voilà une veuve à qui il arrive une fameuse aubaine ! J'espère décider le nabab à faire quelque chose pour l'autre ; sans cela la déception serait trop forte, vraiment !.... Midi ! Elles devraient être ici : je leur ai écrit moi-même, et toutes les deux m'ont accusé réception de ma lettre et ont accepté le jour et l'heure du rendez-vous..... On sonne..... on vient de ce côté..... »

« Madame Linant ! » dit le domestique en ouvrant la porte.

Le notaire se leva et salua respectueusement la mère de l'héritier possible de M. Chaldry.

« M^{me} Mauloy n'est pas encore arrivée, madame, lui dit-il. Veuillez vous reposer un peu ; nous l'attendrons pour parler d'affaires. »

M^{me} Linant se laissa aller dans un fauteuil ; elle était évidemment trop émue pour se soucier d'entamer une conversation ; et le notaire resta en face d'elle, l'examinant en silence.

M^{me} Linant était une jolie femme blonde et fraîche, qui aurait pu facilement dissimuler sept ou huit des trente-cinq années que lui assignait la date de sa naissance, soigneusement notée par l'oncle Chaldry. Sans qu'elle eût plus d'embonpoint que sa taille n'en comportait, toutes les lignes de sa personne étaient arrondies, ce qui donnait à son visage quelque chose de presque enfantin. L'expression habituelle de ses traits était la douceur ; mais en ce moment bien fin eût été celui qui eût pu lire quelque chose de net sur cette physionomie bouleversée par le désir, l'espérance et la crainte. Par moments, un éclair de joie brillait dans ses yeux bleus, et elle se redressait avec un air de triomphe ; puis un nuage passait sur son front, et elle s'affaissait tristement dans son fauteuil.

« En voilà une qui voudrait bien gagner à la loterie, » se dit le notaire qui l'observait depuis trois minutes.

En ce moment, la sonnette retentit de nouveau, et le notaire et la jeune femme interrogèrent d'abord la pendule, puis la porte qui donnait sur l'antichambre.

« Midi cinq minutes ! » répondit le vieux Saturne.

« Madame Mauloy ! » annonça le domestique en introduisant la seconde nièce de l'oncle Chaldry.

Elle entra, et son calme déconcerta le regard curieux du notaire. Quelle que pût être son émotion, son visage n'en laissait rien paraître. Ce n'était pas un visage sans expression pourtant ; mais on devinait qu'elle savait dominer ses impressions et commander à sa physionomie. Elle était pâle et paraissait triste ; cependant un joyeux sourire vint animer ses grands yeux gris lorsqu'elle aperçut sa cousine qui s'était levée pour venir au-devant d'elle.

« Ma chère Cécile ! » s'écria-t-elle en lui tendant les deux mains.

M^{me} Linant hésita un peu ; elle avait évidemment quelque chose sur le cœur, le petit levain de malveillance qu'on a facilement contre un

adversaire. Mais elle se reprocha ce mauvais sentiment, et, se jetant dans les bras de sa cousine :

« Toujours amies, n'est-ce pas, Claire, quoi qu'il arrive ?

— Certainement, répondit Claire en lui rendant son baiser. Que pourrait-il y avoir entre nous ? Ton fils est-il à Paris ? Lui et Adrien ne se reconnaîtront plus : c'est à peine s'ils parlaient quand ils se sont quittés. Ma pauvre Cécile ! Nous ne pensions guère que nous nous reverrions en deuil ! »

Son sourire s'effaça ; elle serra la main de sa cousine, et, se retournant vers le notaire :

« Je vous demande pardon, monsieur, mais il y a près de dix ans que nous ne nous étions vues. Nous voici prêtes à vous entendre. »

Le notaire lui avança un fauteuil, s'assit lui-même près de son bureau, et déplia la lettre de l'oncle Chaldry.

« Mesdames, dit Me Pothain, ceci est l'original des copies que vous avez reçues, vous, madame, à Lille, et vous, madame, aux Sables-d'Olonne. »

Un signe de tête affirmatif des deux femmes l'engagea à continuer.

« Comme M. Chaldry annonce son arrivée pour le mois de septembre, et que nous sommes au 20 juillet, il ne restera que juste le temps de préparer l'installation qu'il désire ; c'est pourquoi, et je tenais à m'en excuser, je n'ai pu vous accorder que huit jours pour réfléchir à ses importantes propositions. Il faut maintenant, si vous acceptez toutes les deux, procéder au tirage ordonné par monsieur votre oncle. Vous, madame, vous avez lu et examiné les conditions contenues dans cette lettre : quelle est votre réponse ?

— J'accepte, monsieur, au nom de mon fils et au mien, » répondit avec empressement M^{me} Linant.

Le notaire s'inclina.

« Et vous, madame ? » reprit-il en se tournant vers M^{me} Mauloy.

Celle-ci était fort pâle.

« Monsieur, dit-elle d'une voix tremblante, je vous prie de dire à mon oncle combien je lui suis reconnaissante de ses bonnes intentions ; mais..... je ne puis accepter..... »

Décidément, l'impassibilité professionnelle de Me Pothain était ce jour-là mise à une rude épreuve. Il laissa échapper une exclamation inarticulée, et ses deux mains lâchèrent la lettre.

Cécile s'était levée toute droite, dans l'exaltation de sa joie. Mais cette joie ne dura qu'une seconde, et, se précipitant vers sa cousine :

« Mais, Claire, tu n'y penses pas ! tu n'as pas réfléchi ! s'écria-t-elle. Je parle contre moi, mais je ne peux pas m'en empêcher ; il me semble que je le dois ! Une pareille fortune ! Que te reste-t-il pour élever ton fils ? Douze cents francs de rente, tout au plus ! c'est la misère. Mon Dieu, je sais bien que c'est une grande responsabilité que de se charger d'une pareille maison à tenir et d'un vieillard inconnu à soigner ; mais une bonne mère doit se sacrifier pour son fils. Ce n'est pas sérieux, ton refus, n'est-ce pas ? Nous allons tirer au sort. »

Le notaire était tout ému.

« Madame, reprit-il, puisque madame votre cousine plaide si généreusement contre ses intérêts, permettez-moi de me joindre à elle. Voyez ce que vous refusez pour votre fils ! Ne craignez-vous pas qu'un jour il ne vous en fasse des reproches ?

— Je dois être préparée même à cela, monsieur, répondit M^{me} Mauloy, mais j'espère qu'avec le cœur que je lui connais et l'éducation que je lui donnerai, il ne me fera pas ce chagrin. Pour toi, ma chère Cécile, ajouta-t-elle en serrant tendrement la main de sa cousine, qu'elle avait prise et gardée dans les siennes, laisse-moi te dire que je n'oublierai jamais ta générosité ; car tu désires bien vivement cette fortune, et tu voulais me conserver la chance de l'obtenir ! Mais ma décision est prise. Écoute-moi : je ne veux pas que tu me prennes pour une folle ; ni vous, monsieur. Mon refus est bien raisonné. J'ai été tentée d'abord, je l'avoue ; je n'ai vu que la joie inespérée d'échapper à la pauvreté, et de réaliser les vœux de mon mari, qui rêvait un si bel avenir pour Adrien. Mais j'ai réfléchi ; j'ai relu la lettre que j'avais reçue, et j'y ai trouvé je ne sais quelle sécheresse qui m'a fait peur.

Qu'est-ce que cela veut dire ? s'écria M^e Potham.



« Mon oncle ne m'inspire pas assez de confiance pour que je veuille remettre mon fils corps et âme entre ses mains. Quand je verrais l'enfant en danger d'être gâté par la fortune, par les flatteries, par toutes les tentations

que je ne pourrais tenir éloignées de lui, qui sait si je trouverais dans celui qui demande à lui servir de père la raison, la tendresse et l'autorité qu'il faudrait pour le diriger ? Et s'il ne pensait pas comme moi, que ferais-je ? Non, je ne puis céder mon fils à personne ; son père me l'a défendu. Quand il s'est senti mourir, il m'a dit, je ne dois pas l'oublier : « Je n'ai confiance qu'en toi pour élever notre enfant. Fais de lui ce que tu pourras, un ouvrier ou un paysan, si tu ne peux pas lui faire continuer ses études ; mais fais de lui un homme honnête et fier, et pour cela ne le quitte jamais, ne cède à personne tes droits sur lui. » Je lui obéirai. »

M^{me} Linant écoutait et devenait toute sérieuse. Le notaire ne comprenait pas complètement qu'on pût avoir de bonnes raisons pour refuser la fortune ; cependant il se sentait pénétré de respect pour le courage de la jeune femme. Aucun des trois interlocuteurs n'avait remarqué que, depuis l'entrée des deux dames, les grands rideaux de reps vert qui garnissaient la haute fenêtre s'étaient agités plusieurs fois, comme si une vitre cassée eût laissé pénétrer un coup de vent dans la chambre. Cette agitation avait redoublé pendant les explications de M^{me} Mauloy, et lorsqu'elle eut fini de parler, on entendit un sanglot convulsif sortir de l'embrasure de la fenêtre. Les rideaux s'écartèrent, et une petite fille, aux traits bouleversés, rouge et tout en larmes, s'élança vers la jeune femme et vint se jeter à corps perdu sur elle, serrant ses genoux de ses bras potelés et cachant dans les plis de sa robe son visage en pleurs et ses boucles blondes.

« Laure ! qu'est-ce que cela veut dire ? s'écria M^e Pothain courroucé, en arrachant la petite désolée de l'asile qu'elle s'était choisi. Que faites-vous là, mademoiselle, dans mon cabinet, sans ma permission ? Vous savez bien que vous ne devez jamais y venir quand je ne suis pas seul. Et vous vous cachez, encore !

— Ne la grondez pas, monsieur, dit Cécile, qui ne pouvait voir pleurer un enfant, elle n'a pas surpris de secret, et il n'y a aucun mystère dans ce que nous avons dit. Je vous quitte, je suis pressée d'aller annoncer les événements à mon fils.

— J'ai, madame, plusieurs hôtels à vous proposer, et....

— Je reviendrai ce soir, à quatre heures, si vous voulez, et j'amènerai mon fils. A revoir, ma chère Claire ; à revoir, monsieur... non, non, ne me reconduisez pas, restez là, et consolez cette pauvre petite. »

M^{me} Linant ferma la porte et s'envola comme un oiseau.

« Je vous demande bien pardon, madame, reprit le notaire en s'adressant à Claire qui n'avait rien dit et qu'il supposait fâchée de l'indiscrétion de l'enfant ; elle sera punie, je vous assure.

— Papa... ce n'est pas ma faute, dit timidement la petite, en entrecoupant ses paroles de sanglots et de soupirs. J'étais venue m'asseoir là, avec ma petite chaise... parce que la fenêtre est creuse et que c'est comme une petite chambre... pendant que tu prenais ton café, papa... et que miss Maggy faisait son thé... j'ai apporté Lucy, tu sais, ma grande poupée. Elle a été méchante, Lucy, et je lui ai dit que c'était bien vilain de faire de la peine à sa maman quand il y a des pauvres petites filles qui n'ont pas de maman. Et alors je ne sais pas comment cela s'est fait, mais j'ai eu envie de pleurer, et en pleurant je me suis endormie, et c'est Jean qui m'a réveillée en ouvrant la porte pour faire entrer une dame.



— Il fallait sortir alors tout de suite, dit Me Pothain un peu radouci.

— Je n'ai pas osé, papa, je me suis cachée dans un petit coin, et je n'ai pas écouté, oh ! pas du tout ! Mais je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre, et quand cette maman-là — l'index de Laure se tendit vers M^{me} Mauloy — a dit qu'elle aimait mieux être pauvre et garder son petit garçon pour elle toute seule, j'ai senti dans mon cœur que je l'aimais et que j'avais envie de l'embrasser, et j'ai eu beaucoup de chagrin de penser qu'elle serait pauvre et que son petit garçon serait un paysan ou un ouvrier. Et c'est alors que j'ai pleuré ! »

Et Laure, sentant que ses larmes revenaient, essaya de les étouffer en se fourrant dans les yeux les boucles de ses cheveux blonds.

Une main caressante se posa sur sa tête. Laure leva les yeux, et rencontra un doux regard attendri, qui l'encourageait ; alors elle jeta ses deux bras autour du coude M^{me} Mauloy, et l'embrassa de tout son cœur.

« Je vous prie, madame, d'excuser cette enfant gâtée, murmura le notaire.

— J'aime beaucoup les enfants, répondit la jeune femme en soulevant la petite fille pour l'asseoir sur ses genoux. Mais je ne veux pas abuser de vos moments, monsieur ; je n'ai plus qu'un mot à vous dire. Il est probable que mon oncle, satisfait de s'être assuré la vie de famille qu'il désire, ne s'occupera guère de moi ni de mon fils ; mais s'il s'informait de nous, je vous prie, monsieur, de lui dire que mon père m'a souvent parlé de lui avec la plus vive affection, que j'ai appris dès mon enfance à l'aimer, et que je serais fâchée qu'il me gardât rancune de la décision que j'ai cru devoir prendre.

— Non-seulement je le lui dirai, madame, s'écria le notaire avec empressement, mais j'espère bien que, sans adopter votre fils, il s'occupera de pourvoir à son avenir : vous pouvez compter que j'insisterai chaudement auprès de lui pour qu'il vous assure une rente.....

— Pardon, monsieur, ce n'est pas ce que je voulais dire ; j'ai refusé les obligations, je ne pourrais accepter les bienfaits. Ce que je demande, c'est seulement que mon oncle se souvienne sans colère de la fille et du petit-fils de son frère ; mais, il l'a décidé lui-même, nous devons lui rester inconnus. »

M^e Pothain était ébahi. C'était un honnête homme, et l'on ne pouvait pas dire qu'il fût intéressé par nature ; mais par habitude — on dit que l'habitude est une seconde nature — il accordait dans son estime le premier rang à l'argent, le second aux gens qui en avaient beaucoup, et ainsi de suite, selon la fortune de chacun. En ce moment, il ne se reconnaissait plus lui-même, tant il était surpris d'éprouver du respect pour une personne si peu riche, et qui paraissait faire si peu de cas de l'argent.

« Enfin, madame, balbutia-t-il, oserai-je vous demander quelles sont..... vos intentions..... vos ressources..... Si je pouvais vous être bon à quelque chose.....

— Je vous remercie de votre intérêt, monsieur ; mes ressources se bornent à une rente de douze cents francs. Il faut nécessairement que je travaille, et comme je ne trouverais rien à faire dans la petite ville où j'ai vécu, je compte habiter Paris ; j'y ai demeuré autrefois, je sais qu'on peut y vivre de peu, et j'espère y trouver des occupations qui me permettront d'élever mon fils.

— Quel âge a votre fils, madame, et quelle instruction a-t-il reçue ?

— Il a douze ans, et il est assez instruit pour son âge, en français, en arithmétique, en histoire, en géographie ; je lui ai appris tout petit à parler l'allemand et l'anglais, il n'y a que pour le latin qu'il n'est pas avancé, le pauvre enfant ! mais ce n'est pas sa faute. Il n'y a point de lycée aux Sables-d'Olonne, et son père, pour le garder plus longtemps, s'était chargé de lui faire faire ses premières classes ; mais la maladie, et puis la mort, ont tout arrêté.....

— Vous ne pouvez guère espérer lui faire continuer ses études, madame ; voulez-vous me le donner comme petit clerc ? Au bout de quelques mois, s'il se conduit bien, il aura déjà des appointements, et il fera son chemin tout doucement ; c'est une carrière comme une autre. »

M^{me} Mauloy rougit.

« Merci, monsieur, vous êtes bon ; mais je ne puis accepter. J'ai refusé pour lui la fortune ; je me crois d'autant plus obligée à tout faire pour lui donner l'éducation que cette fortune aurait pu lui procurer. Je me suis promis d'être à la fois sa mère et son père. »

Le notaire était un peu piqué.

« Je crois, madame, dit-il d'un ton poli — trop poli pour être cordial — que vous ne vous rendez pas bien compte des difficultés de l'entreprise ; mais qu'il soit fait selon votre volonté. » Et il la salua profondément.

Ce salut signifiait, il était facile de le comprendre : Nous n'avons plus rien à nous dire ; mettons fin à cette conférence.

La jeune femme se leva, et posa doucement à terre la petite Laure. Pourtant elle hésitait à partir et semblait embarrassée. Enfin elle leva les yeux vers Me Pothain et lui dit d'une voix timide :

« Vous m'avez demandé, monsieur, ce que je comptais faire, et, si j'ai bien compris, vous avez eu la bonté de m'offrir votre appui. J'ai reçu une bonne éducation, je puis donner des leçons à des jeunes filles, et je vous serais bien reconnaissante si vous pouviez me procurer quelques élèves..... »

Ce fut Laure qui répondit.

« Moi, papa, moi ! j'ai sept ans et demi et je ne sais rien du tout. Demande à la dame de me prendre pour son élève !

— Mais tu as miss Maggy, dit le père embarrassé.

— Miss Maggy m'apprend l'anglais, et puis à faire le thé et à porter les clefs des armoires dans un petit panier. — Tiens ! où est-il donc, mon petit panier ? Ah ! c'est Mopse qui me l'a pris pour jouer. — Mais elle ne peut pas m'apprendre le français, elle qui dit que ma cousine Jeanne est jolie

parce qu'elle a un peau si blanche ! Toutes les petites filles qui jouent au Luxembourg ont des institutrices, papa, et elles sont toutes plus savantes que moi ! Je veux prendre des leçons de la dame, puisqu'elle a appris tant de choses à son petit garçon ! »

Le notaire regarda M^{me} Mauloy. Elle était pâle, et l'on voyait trembler sa main qui s'appuyait sur le dossier d'une chaise. Ce métier de sollicitreuse, qu'elle faisait pour la première fois, lui paraissait bien dur. « Quand on pense qu'elle aurait si bien pu..... » se dit M^e Pothain ; et il se sentit partagé entre la pitié et l'admiration.

Puis il pensa qu'elle paraissait douce, et bonne pour les enfants ; qu'il serait réellement bientôt temps de s'occuper de l'éducation de Laure, et que..... après tout, autant elle qu'une autre. Il prit son parti, et saluant de nouveau M^{me} Mauloy, mais d'une autre façon que la première fois :

« Voudriez-vous bien, madame, vous charger d'une si jeune élève, et lui donner tous les jours deux heures de votre temps ? Le fait est que les soins de miss Maggy ne peuvent lui suffire, et qu'elle n'est pas avancée pour son âge : sa santé a été si longtemps délicate ! Mais il est temps qu'elle commence à travailler, et je serais heureux de la mettre entre vos mains. »

Laure s'élança sur une chaise pour sauter de là au cou de son père, qu'elle étouffa de baisers, en l'appelant de tous les noms les plus caressants qu'elle put trouver. Puis, se retournant vers M^{me} Mauloy :

« Vous voulez bien ? et vous m'aimerez un peu, n'est-ce pas ? »

Claire ne répondit rien, mais elle tendit les bras à la petite fille.



Adrien vint s'asseoir sur un petit tabouret.



CHAPITRE III

Où l'on fait connaissance avec Adrien.

L'hôtel de la Girafe, situé non loin du Jardin des Plantes, date du temps où la première girafe apparut aux yeux des Parisiens émerveillés. C'est un petit hôtel d'allures modestes, et ses propriétaires successifs n'y ont fait que des fortunes honnêtes, c'est-à-dire modérées. Il est surtout fréquenté par les voyageurs de l'Ouest — j'entends ceux qui ont les mœurs simples et la bourse légère. — et c'est là que M^{me} Mauloy était venue s'installer avec son fils.

La lettre de l'oncle Chaldry n'avait fait que hâter son départ des Sables-d'Olonne. Aussitôt après la mort de son mari, la courageuse femme avait envisagé de sang-froid sa situation, et cherché le meilleur parti à en tirer. Rester aux Sables-d'Olonne, petite ville dépourvue à la fois de toutes ressources pour le travail et de tout établissement d'éducation, était impossible : il fallait choisir une résidence où le fils pût s'instruire et où les talents de la mère pussent trouver de l'emploi. Claire n'avait plus que des parents éloignés ; rien ne l'attirait dans un lieu plutôt que dans un autre ; mais elle connaissait Paris, où elle avait passé quelques années avant son mariage, et elle pensa que là elle serait plus à même que partout ailleurs de

gagner sa vie et de ne pas quitter son fils. Elle s'occupa donc sans retard de régler ses affaires, de payer les dettes et de vendre tout ce qui n'était pas nécessaire au genre de vie qu'elle allait mener désormais ; et ses préparatifs étaient presque achevés lorsqu'elle reçut le message de M^e Pothain.

On peut se figurer sa perplexité. Au lieu d'une vie de fatigues, de pauvreté, de travail sans repos, de misère peut-être, si le travail ou la santé venait à lui faire défaut, voir devant elle l'abondance, le luxe, une existence brillante, l'avenir de son fils assuré : il y avait de quoi la transporter de joie. Mais donner à son enfant un maître, et un maître inconnu, le livrer à toutes les séductions, à toutes les tentations de la richesse, plus redoutables peut-être que les tentations de la pauvreté, n'était-ce pas effrayant ? Dans l'humble route où elle marchait, elle était sûre, avec l'aide de Dieu, de faire de son fils un homme de cœur : dans cette voie nouvelle si différente, à elle si peu connue, que pourrait-elle faire ? Elle n'en savait rien ! Ce parent, étranger à sa famille, étranger à sa patrie depuis si longtemps, lui faisait peur. S'il se fût dit triste et malade, s'il eût demandé des soins et de l'affection sans parler de les payer, Claire n'aurait pas hésité à aller vers lui ; mais c'était un marché qu'il offrait : elle ne put se décider à lui vendre son fils. Elle s'empressa de terminer ses préparatifs de départ, mit au roulage (le chemin de fer n'existait pas encore) le petit mobilier qu'elle avait conservé, et partit pour Paris, où elle arriva le matin même du rendez-vous donné par le notaire.

Pendant qu'au sortir de ce rendez-vous elle parcourait d'un pas élastique et léger les rues qui la séparaient de l'hôtel de la Girafe, un petit garçon d'une douzaine d'années, penché sur une table, griffonnait avec application sur un cahier déjà presque couvert de chiffres. Il s'arrêtait, réfléchissait, se frappait le front, raturait, recommençait ; il en était tout rouge. Enfin un « Ah ! » de triomphe lui échappa : il saisit sa plume, la fit courir sur le papier, et la posa bientôt sur l'encrier avec un soupir de satisfaction.



« Fini ! dit-il. Ce n'est pas sans peine ; mais maman sera contente. Un verbe, une carte d'Asie, l'histoire des Gracques, et deux problèmes de fractions : voilà de la besogne d'abattue. Il n'y a que ce maudit latin : je ne peux pas m'en tirer tout seul. Mais bah ! j'irai au lycée, et là j'apprendrai... Je voudrais bien que maman rentrât, à présent ; ce n'est pas la peine d'être à Paris, pour rester dans une vilaine chambre... Deux heures ! voilà ce qu'elle dit, cette pendule ridicule, avec son grand balancier et ses quatre colonnes. Des colonnes à une pendule ! comme si c'était un temple ! Le temple de qui ? de l'ennui, peut-être bien... Ah ! j'entends monter... la voilà ! » Et l'enfant s'élança vers la porte et l'ouvrit à M^{me} Mauloy.



« J'ai bien travaillé, maman, j'ai tout fini ; nous allons sortir et nous promener, n'est-ce pas ? si tu n'es pas fatiguée, bien entendu, car je ne veux pas que tu te fatigues. Mets-toi là, dans ce fauteuil, et repose-toi. »

Il l'attira dans le fauteuil, et vint s'asseoir à ses pieds sur un petit tabouret, où il resta immobile à la regarder, pendant qu'elle caressait en souriant les boucles brunes qui tombaient sur son front.

C'était la beauté d'Adrien, ces boucles ; on avait beau les couper, dès que les cheveux repoussaient un peu, elles se reformaient, épaisses et largement ondulées, comme celles qui couronnent les têtes antiques. Sous ces beaux cheveux, un front large et beaucoup plus blanc que le reste du visage, hâlé par le soleil et le vent de mer ; des sourcils noirs et fins, de grands yeux bruns, humides et brillants, un nez long et mince, une bouche sérieuse et un menton à fossette, voilà le portrait d'Adrien. Il n'était pas grand et il avait l'air délicat, quoiqu'il se portât bien. Il était leste, adroit et hardi comme un mousse ou comme un enfant élevé dans un port de mer, ce qui ne l'empêchait pas d'aimer les livres par-dessus tout, et de se passionner pour tous les héros de ses lectures.

« Me voilà reposée, dit la mère. Habille-toi ; nous allons faire beaucoup de chemin dans Paris.

— Bravo ! cria Adrien en ôtant vivement sa veste de travail. Où allons-nous ? aux Tuileries, au Louvre, au Jardin des Plantes, à Notre-Dame, au Luxembourg ? Je suis si pressé de connaître Paris autrement que dans les images !

— Tu auras le temps de le connaître, puisque nous allons y rester... Pour le moment, il faut chercher un appartement, et sortir d'ici le plus tôt possible.

— Tant mieux ; ce n'est pas beau ici, et puis il faut monter quatre-vingt-six marches pour y arriver : je les ai comptées.

— Nous en aurons peut-être davantage encore dans notre chez nous : les maisons sont hautes à Paris, et chacun n'a pas la sienne, comme aux Sables. Te voilà prêt, partons.

— Tu es plus gaie que ce matin, mère ; j'aime à te voir cette figure-là. Est-ce que tu as reçu de bonnes nouvelles ?

— Voyez-vous ce petit espion, qui guette mes sentiments sur mon visage ! Oui, j'ai trouvé une leçon à donner, c'est ce qui me rend joyeuse. »

Le visage de l'enfant se rembrunit.

« Qu'as-tu, mon cher enfant ? lui demanda sa mère en se penchant vers lui.

— Rien : je n'y peux rien maintenant. C'est enrageant d'être petit ! Mais je te promets bien que quand je serai grand, tu ne donneras plus de leçons.

— J'y compte : je trouverai cela très-doux, de dépendre de mon fils et de le voir devenu un homme utile. »

Ils descendirent l'escalier, lui, redressant sa petite taille comme pour hâter le moment où il serait un homme ; et elle, songeant à l'avenir avec confiance et se disant au fond de son cœur : Oui, je suis sûre que j'ai fait mon devoir.



Il s'exerça en cachette à cirer le parquet.



CHAPITRE IV

Emménagement.

Ce fut au bout de la rue Saint-Jacques, près de l'Observatoire, que Claire loua un petit appartement au cinquième étage. Cet appartement se composait de deux chambres, d'une cuisine et d'un cabinet ; et Adrien se demanda où coucherait la domestique. Quand il apprit que sa mère comptait s'en passer, il ne dit rien, mais il devint sérieux, et s'occupa de chercher dans sa tête quelle partie du service il était capable de faire. Il s'exerça même en cachette à cirer le parquet en dansant sur les brosses, pendant que sa mère, un mètre à la main, mesurait l'un après l'autre tous les espaces compris entre les portes, les fenêtres et les cheminées, et casait dans sa tête, avant de les caser dans l'appartement, les meubles qu'elle attendait. S'il ne se fût agi que d'elle, M^{me} Mauloy ne se serait guère inquiétée de rendre son logis confortable et élégant ; la mort de son mari avait été un coup trop rude pour qu'elle gardât une grande attache aux choses extérieures, et elle aurait pu dire comme une autre veuve : « Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien ! » Mais sa vie désormais n'était plus en elle, elle était en son fils, et

pour ce fils elle était disposée à sacrifier même la triste joie qu'elle aurait éprouvée à concentrer toute son âme dans ses souvenirs et dans ses regrets. Quand elle était restée veuve, elle s'était dit : Me voilà seule pour faire de mon fils un homme ; il faut que j'aie de la force pour deux ! Et elle avait cherché, sans retard, le meilleur parti à prendre. Maintenant qu'elle avait refusé une fortune pour rester seule maîtresse de son fils, elle était possédée par cette pensée : S'il allait l'envier, s'il allait la regretter ! Il fallait d'abord, de peur de tentation, lui cacher avec soin qu'il eût pu devenir l'héritier de l'oncle Chaldry ; mais cela ne suffisait pas. Toutes les fois que l'enfant, en passant dans les rues de Paris, admirait quelque bel hôtel ou quelque voiture élégante, et disait, sans jalousie d'ailleurs : les gens qui sont là dedans doivent être bien heureux ! la mère avait le cœur serré, non de remords, puisqu'elle avait agi selon sa conscience, mais de crainte. Elle se disait : S'il allait ne pas se trouver heureux ! et elle se jurait à elle-même de prodiguer à Adrien tous les petits bonheurs qu'on peut en ce monde se procurer pour peu d'argent : le cercle en est plus grand qu'on ne pense.

Aussi mit-elle à parer ses pauvres mansardes le même soin, le même amour qu'elle avait apporté, treize ans auparavant, à transformer la maison froide et nue où son mari l'avait amenée en. s'excusant humblement du désordre de son ménage de garçon. Elle en avait fait, comme il disait en riant, un petit palais : maintenant le petit palais était passé en des mains étrangères..... Mais arrière les souvenirs amollissants ! C'était à l'avenir qu'il fallait penser.

Les meubles arrivèrent, et Adrien, qui déploya la plus grande activité dans l'ouverture des caisses et le déballage des différents objets, remarqua à part lui qu'il en était resté beaucoup aux Sables, et des plus beaux. Il n'en parla pas : il comprenait que des réflexions là-dessus ne pourraient qu'attrister sa mère ; mais elle, devinant ses pensées, prit un air riant pour lui dire : « On n'est pas logé aussi grandement à Paris qu'aux Sables, et nous avons trop de meubles ; mais tu verras comme nous serons bien à nous deux avec ceux que j'ai gardés. — Nous serons toujours bien à nous deux, n'importe comment, » répondit-il en l'embrassant. Et il s'en alla planter dans la cuisine des clous à crochet destinés à pendre les ustensiles. M^{me} Mauloy vint l'y retrouver.

« Le bon petit menuisier ! dit-elle. Tiens, accroche-moi ces casseroles-là : elles brillent comme de l'or et de l'argent ; notre cuisine a tout à fait bon air. Vois-tu, je n'ai pas gardé les plus grandes, mais je ferai de bons petits

plats dans les petites. Je te promets un gâteau de riz quand nous aurons fini notre emménagement.

— Tu sais donc faire la cuisine ? dit Adrien étonné.

— Je sais tout faire ! répondit la mère de l'air grave d'un docteur en Sorbonne. Viens voir si je ne suis pas bon tapissier. »

Adrien la suivit, et fut ébloui en entrant dans la première pièce. Pendant qu'il enfonçait ses clous (il y avait mis du temps), M^{me} Mauloy avait travaillé, elle aussi ; et les murs disparaissaient entièrement sous une jolie étoffe à gais ramages de couleurs vives sur fond écru.

« Nos rideaux ! s'écria-t-il. Comment en as-tu eu assez ?

— J'avais bien pris mes mesures : ils étaient beaucoup trop longs, je les ai diminués ; j'en avais là-bas de pareils à six fenêtres, sans compter les portières : à force de combinaisons, j'ai trouvé moyen d'habiller toute la pièce.

— C'est charmant ! nous ne verrons plus cet affreux papier rayé rouge et jaune.

— Un papier à six sous le rouleau ! comment voulais-tu qu'il fût beau ? Pour moi, son plus grand défaut était de déteindre dès qu'on y touchait. Aide-moi à présent à ranger les meubles. Ici, le piano ; au milieu, la table avec son tapis ; des deux côtés de la cheminée, les fauteuils ; entre les fenêtres, la vieille console dorée, et dessus, les statuettes et la jardinière : nous la remplirons de fleurs dès demain. Là, au meilleur jour, la table où écrivait ton père, et la bibliothèque au-dessus ; ce coin-là sera ton cabinet de travail. L'alcôve nous sera très-utile ; nous y mettrons ton armoire, des porte-manteaux, ta toilette, et, le jour, ton matelas. Je te ferai le soir ton lit sur le divan ; on fermera les portes de l'alcôve quand la chambre sera faite, et personne ne se doutera de son existence. Tu n'auras jamais été si bien logé.

— C'est vrai, dit l'enfant, joyeux ; mais toi ?

— Moi ? je vais tendre ma chambre en jolie perse : j'aurai des rideaux et des portières, tout comme toi, et des gravures, des tableaux, des statuettes, tous mes ornements d'autrefois. Nous serons comme des princes ; et les visiteurs s'étant nettoyé les pieds sur les marches de cinq étages avant d'arriver chez nous, ne saliront ni nos parquets ni nos tapis : voilà l'avantage de loger si haut.

— Et la vue, donc ! Regarde la campagne là-bas, les belles collines vertes ! c'est aussi beau que la mer, et c'est plus gai.

— Et puis, nous pourrons avoir des fleurs. Le vent de la mer les desséchait toutes dans notre jardin ; ici, sur cette large gouttière qui nous fait presque une terrasse, nous mettrons des caisses pleines de terre, et tu verras bientôt la verdure grimper jusqu'au haut de nos fenêtres.

— C'est cela, mère ! et je serai le premier jardinier de tes jardins suspendus. Nous serons très-heureux ici... Ah ! si mon père y était ! »

Elle prit la tête de son fils et la serra contre son cœur.

« Il y est ! il nous voit, il nous aime toujours ! Tu travailleras pour être digne de lui !

— Je te le promets ! » dit l'enfant, sérieux. Ils restèrent quelques instants pressés l'un contre l'autre ; puis la mère, ne voulant pas laisser la tristesse assombrir l'âme de son fils, s'écarta doucement de lui.

« A notre ouvrage ! dit-elle. Il faut que tu reprennes ton marteau ; j'ai besoin de porte-manteaux dans mon cabinet de toilette. Entends-tu sonner la pendule ? Elle se trouve bien ici, à ce qu'il paraît, car elle a repris son aplomb tout de suite. Cinq heures ! c'est l'heure de la cuisinière : passe-moi mon tablier. »

C'était certainement un aspect réjouissant que celui de la petite table où prirent place M^{me} Mauloy et son fils. Les gens du premier étage avaient sans doute un service plus somptueux et des mets plus distingués ; mais je parierais qu'ils ne dînèrent pas mieux que leurs voisins du cinquième avec leur soupe à l'oseille, leurs côtelettes et leur salade. Il est vrai que la soupe était si bien faite, les côtelettes si bien cuites et la salade si parfaitement assaisonnée ! Il n'y a pas de meilleure cuisinière qu'une mère qui veut rendre son fils heureux. La nappe était blanche, l'argenterie brillante, la carafe et les verres clairs comme du diamant ; la fourchette et le couteau reposaient côte à côte sur leur prisme de cristal, et Adrien, assis vis-à-vis de la fenêtre ouverte, voyait de sa chaise la cime des arbres d'un jardin voisin, où chantaient à plein gosier les chardonnerets et les merles.

« On dirait que c'est fête aujourd'hui, ou que tu as invité quelqu'un, dit-il à sa mère.

— Je t'invite, et tu m'invites ! Quant à la fête, nous pendons notre crémaillère ; nous allons manger un gâteau et boire à notre santé.

— Et puis d'ailleurs, ce sera fête tous les jours, puisque nous serons tous les jours ensemble, n'est-ce pas ? On est heureux, ici ! j'aime la vue, les oiseaux, l'appartement, tout, et surtout toi ! »

Il se leva pour aller embrasser sa mère.

« Puisque tu es debout, donne-nous le gâteau, et aussi cette petite bouteille... A ta santé, mon fils ! et que Dieu nous aide à faire de toi un homme de cœur. C'est à toi d'y travailler le premier, et je compte que tu n'y manqueras pas.

— Je te le promets, mère ! A ta santé ! et quand je serai grand... tu verras !

— Je verrai quoi ? demanda-t-elle en souriant et en l'attirant vers elle.

— Tu verras que j'ai de la mémoire... De la mémoire pour apprendre mes leçons, ce n'est pas là ce que je veux dire ; mais j'ai de la mémoire dans le cœur, et toutes les peines que tu te donnes pour moi, je m'en souviens, pour te rendre tout cela plus tard.

— En attendant, Monsieur et Madame ont fini de dîner ; la cuisinière va laver sa vaisselle.

— Et le valet de chambre va desservir ! Où mets-tu la carafe, les serviettes et tout le reste ? Je ne casserai rien, je t'assure... Là ! viens voir comme c'est bien rangé !

— Tu as déjà fini ? Un coup de balai, à présent, et puis nous remettrons nos tapis que j'avais roulés dans un coin... Voilà la salle à manger redevenue salon : ce n'est pas plus difficile que cela.

— Tu es une vraie fée, maman, tu fais tout comme par la vertu de ta petite baguette. Et à présent ?

— A présent, nous allons descendre nous promener dans la grande allée dont les arbres sont si beaux. Prends ton cerceau, que je voie si tu sais encore t'en servir.

— Cela ne s'oublie pas, » dit l'enfant fièrement.

Pendant une heure, il joua sous les grands arbres, tantôt conduisant son cerceau au pas, tantôt le menant aussi vite qu'un vélocipède, et revenant à chaque instant vers sa mère qui l'encourageait d'un sourire. Et les paisibles promeneurs, habitués de la sombre et fraîche avenue, sourirent eux aussi aux jeux de l'enfant. Même de bonnes gens, qui s'étaient arrêtés pour admirer ses yeux brillants et ses joues roses, remarquant les vêtements de deuil de M^{me} Mauloy, murmurèrent avec pitié : « Pauvre femme ! veuve si tôt ! Heureusement qu'il lui reste ce beau petit garçon pour la consoler : à brebis tondue, Dieu mesure le vent ! »

Quand Adrien fut las de courir, il revint, tout haletant, s'asseoir auprès de sa mère.

« Mère, dit-il, nous allons rentrer, n'est-ce pas ?

— Sans doute, mon ami ; voilà qu'il est tard.

— Je voudrais encore quelque chose : puisque tu as dit que c'était fête ce soir... je voudrais un peu de musique... veux-tu m'en faire ? »

Elle se leva, fit signe que oui, et reprit le chemin de la maison. Elle n'avait pas la force de parler, la pauvre femme, et l'enfant ne savait pas le mal qu'il lui faisait. La dernière fois qu'elle s'était assise devant son piano, son mari était auprès d'elle ; la lune brillait au loin sur la mer tremblante, et sous la fenêtre Adrien jouait dans le jardin. Tout était calme, et elle se sentait si heureuse, qu'elle mettait tout son cœur dans ses chants, et que tous ses chants n'étaient que des hymnes de reconnaissance envers Dieu. La nuit était venue, et tous deux, le père et la mère, s'étaient longtemps entretenus de leurs souvenirs, de leur bonheur, de leurs espérances, de l'éducation de leur fils ; ils avaient formé de beaux projets d'avenir.

A ta santé, mon fils.



Le lendemain, le père ne s'était pas levé, il avait la fièvre : il ne s'était plus jamais levé ! et maintenant la veuve et l'orphelin, déracinés de leur sol natal et privés de leur appui, s'en allaient à travers le vaste monde... Claire se sentit faiblir ; il lui sembla que les larmes étoufferaient sa voix, qu'elle

ne pourrait pas chanter ; mais elle fit un effort. « Autant ce soir qu'un autre jour, se dit-elle ; il faudra bien tôt ou tard que je trouve ce courage-là. » Elle monta l'escalier, ouvrit la porte, ôta son chapeau, qu'elle posa doucement sur la table, et se mit au piano. La clarté de la lune inondait la chambre de la rue Saint-Jacques, comme autrefois le petit salon des Sables-d'Olonne. « S'il était là ! se dit Claire en posant ses mains tremblantes sur le clavier. Mais n'y est-il pas ? les morts aimés ne sont-ils pas auprès de nous, tant que nous gardons pieusement leur souvenir ? »

Ranimée par cette pensée, elle joua, faiblement d'abord, peu à peu avec plus de calme et d'assurance ; elle chanta, et sa voix ne s'éteignit point dans les larmes : le courage qu'elle avait cherché lui était venu. Quand elle s'arrêta, Adrien se rapprocha d'elle, et l'entourant de ses bras :

« Merci, mère, lui dit-il. Je comprends bien tout ce qu'il y a dans ta musique, va ! Elle me fait penser à tout ce qu'il y a de beau au monde. Quand je serai malheureux ou que j'aurai envie d'être méchant, je te demanderai de jouer ou de chanter.

— Vraiment ! dit-elle. Voilà un remède facile à se procurer : un air de musique contre chaque chagrin ou chaque tentation. Il faudra les classer comme des bocaux de pharmacien, sans doute : car j'imagine qu'ils ont des propriétés différentes, à moins que chacun d'eux ne soit comme la poudre des marchands d'orviétan, qui guérit tous les maux.

— Tu te moques de moi ; mais tu sais bien ce que je veux dire. Il y a de tes airs qui me donnent envie d'être bon et doux comme toi ; il y en a qui me rendent courageux, à ne rien craindre au monde ; il y en a qui sont comme une prière et qui m'aident à parler à Dieu ; il y en a qui me font penser à... à mon père... cela ne te fait pas de peine quand je te parle de lui ?

— Non, mon chéri, j'y pense toujours, moi !

— Oh ! moi aussi ; mais quand j'y pense trop, j'ai envie de pleurer, et je ne voudrais pas t'attrister...

— Pleure-le, mon enfant ; mais quand tu penses à lui, que ce soit surtout pour te rappeler sa bonté, son courage, sa générosité. Tu ne lui as jamais entendu dire une parole basse ou égoïste : tâche de lui ressembler, c'est ce qu'il demande de toi, plutôt que des larmes... nous avons une tâche à remplir, il faut garder toutes nos forces, vois-tu. »

Ils restèrent ainsi l'un près de l'autre, la mère parlant à l'âme de l'enfant, l'enfant l'écoutant et lui promettant d'être toujours digne de sa tendresse. Quand l'horloge d'une église voisine leur eut rappelé que l'heure du repos

était venue, ils se séparèrent pour la nuit, tous deux calmes et pleins d'espoir ; et la mère, malgré son deuil, put encore en s'endormant dire du fond de son cœur : Merci, mon Dieu !



Le cocher fouetta ses chevaux.



CHAPITRE V

Débarquement.

A l'hôtel de l'Europe, vite ! dit une jeune dame en s'élançant dans une des voitures qui stationnaient à l'entrée de la gare du Havre. Monte donc, Robert ! tu vas nous mettre en retard.

— Et les bagages, maman ? Pourvu que mon cheval à mécanique ne soit pas cassé !

— S'il est cassé, on t'en achètera un autre. Nous reviendrons plus tard chercher nos bagages ; j'ai peur que ton oncle ne soit arrivé : ces ouvriers de Paris sont d'une lenteur ! ils n'en finissaient plus, et j'ai cru que l'hôtel ne serait jamais prêt... Cocher, savez-vous si le bateau des Indes est arrivé ?

— Le bateau, madame ? le grand transport à vapeur ?

— Oui, oui, le Rajah, je crois. Est-il arrivé ?

— Pas encore, mais il ne tardera pas ; il est signalé, et la marée monte déjà depuis quelque temps. Dans une heure il aura assez d'eau pour entrer.

— Dans une heure ! Fouettez vos chevaux, cocher, il y aura un bon pourboire... Nous sommes arrivés ? Bien ! restez là, je vais vous reprendre à l'instant. »

Et M^{me} Linant, délivrée de l'inquiétude énorme de faire attendre l'oncle Chaldry, descendit de voiture, mit tout l'hôtel en révolution, choisit un appartement, retourna à la gare, en ramena ses bagages, et elle venait à peine de les faire déposer dans sa chambre, lorsque la dame de l'hôtel, comprenant qu'elle avait affaire à des voyageurs d'importance, accourut elle-même la prévenir que le Rajah entrait dans le port.

« Ah ! mon Dieu ! courons vite ! Robert ! Robert ! où es-tu donc ? »

— Me voilà, maman ! répondit sans empressement Robert, qui se cassait les ongles à dénouer les ficelles dont son cheval était entortillé.

— Eh ! il est bien temps de s'occuper de cela ! Au port, cocher, au débarcadère du bateau, et prenez le chemin le plus court. »

Le cocher fouetta ses chevaux, qui firent de leurs huit fers un bruit terrible sur le pavé pour prendre leur élan, et qui, le premier instant de fougue passé, trottinèrent tout doucement vers le port, malgré les exhortations du fouet. M^{me} Linant s'agitait comme si elle eût été un cheval de renfort.

« Mon Dieu ! s'écria-t-elle, nous allons être en retard ! et dire que je n'ai pas seulement pu m'occuper de notre toilette ! Robert, mon chapeau est-il droit ? Mes bandeaux sont-ils égaux ? Tu n'y connais rien ; je ne sais pas pourquoi je te demande cela. Reste un peu tranquille, que je refasse ton nœud de cravate... Un coup de peigne, à présent... c'est cela... Tire tes manchettes hors de tes manches, et boutonne ta veste... Allons, tu n'es pas mal... Il faut que tu plaises à ton oncle, c'est très-important.

— Oui, maman. Qu'est-ce qu'il faudra que je lui dise, à mon oncle ?

— Tu ne lui diras rien, c'est moi qui parlerai ; tu lui répondras s'il t'interroge, voilà tout.

— Faudra-t-il l'embrasser ?

— Ah !... je ne sais pas trop... il faudra voir s'il le désire. Pour commencer, tu ferais peut-être mieux de lui baiser la main.

— Est-ce qu'il a une bague comme un évêque ? demanda Robert en riant.

— Tu plaisantes toujours, mon enfant : tâche donc de comprendre que c'est le moment d'être sérieux. Si tu déplais à ton oncle, et qu'il nous renvoie, que deviendrons-nous ?

— Ne te fâche pas, ma petite mère, et embrasse-moi. Vois-tu, je ne me suis jamais tant ennuyé que depuis que nous sommes riches. Tu ne t'occupes plus de moi du tout, tu ne me parles plus : voilà de drôles de vacances !

— Tu sais bien que j’ai eu tant de choses à faire ! Est-ce que tu n’es pas content d’avoir un grand cheval à mécanique ?

— Si... mais cela ne remplace pas la petite maman qui jouait avec moi toute la journée. Tu penses toujours à autre chose qu’à moi, à présent.

— Chut, chut, mon enfant, tu ne comprends pas tes intérêts... Nous voici arrivés : descends vite, le bateau est au quai, et les passagers descendent. »

Elle prit son fils par la main, et l’entraîna vers le débarcadère, cherchant à se frayer un passage à travers la foule des curieux. des arrivants et des commissionnaires chargés de malles, et interrogeant du regard tous les visages pour découvrir lequel appartenait à l’oncle Chaldry.

Ce ne fut pas difficile à deviner. Quel autre que l’oncle Chaldry pouvait être le seigneur et maître de cette montagne de caisses qu’on venait de déposer sur le quai, et près desquelles un grand vieillard se tenait debout d’un air impatienté, tendant le cou à droite et à gauche pour chercher à découvrir les retardataires ? Quel autre qu’un revenant des Indes pouvait s’envelopper d’une pelisse de fourrures sous le doux soleil de septembre ? Quel autre, surtout, pouvait avoir derrière lui un Hindou couleur chocolat, coiffé d’un turban blanc, et sur son épaule un singe ? M^{me} Linant n’hésita pas.



« Mon oncle... dit-elle timidement en s’approchant du grand vieillard, et en poussant Robert devant elle, voici mon fils.

— Vous êtes en retard, ma nièce ! répondit l’oncle Chaldry (car c’était bien lui), en fixant ses yeux noirs et vifs sur la figure de Robert, qui rougit et baissa la tête. Je n’aime pas qu’on me fasse attendre : voilà douze minutes que mes bagages sont déposés sur le quai. Avez-vous retenu un appartement à l’hôtel ? »

M^{me} Linant, toute déconcertée, balbutia confusément des excuses où il était question des ouvriers de Paris, du chemin de fer, de l'hôtel et des chevaux de fiacre. L'oncle Chaldry l'interrompit.



« C'est bon, c'est bon, n'en parlons plus. Mahadiah ! »

L'Hindou couleur chocolat accourut.

« Fais charger les bagages et escorte-les à l'hôtel. Avez-vous une voiture pour nous, ma nièce ? Bien ! nous allons y monter. Voilà donc mon héritier ? Approche ici, mon garçon, que je te regarde. »

Il posa sa main sur la tête de Robert pour le forcer à le regarder en face, et le considéra quelques instants. Il parut satisfait de son examen, et en réalité il y avait de quoi. Robert était un très-joli garçon, blanc et rose comme une fille, blond comme le blé mûr, frisé comme un agneau, avec de grands yeux bleus un peu ronds, un petit nez légèrement retroussé, une bouche comme une cerise et un menton arrondi. Toute sa figure ne demandait qu'à rire, et il lui en accordait la permission très-volontiers, trop volontiers peut-être ; aussi le trouvait-on en général un peu jeune pour son âge, et surtout pour sa taille, car il dépassait ses contemporains de toute la tête. En ce moment, il ne riait pourtant pas, intimidé qu'il était par les yeux de l'oncle Chaldry et par ceux du singe, qu'il soupçonnait de songer à s'abattre sur sa chevelure blonde.

« Beau garçon, ma foi ! dit enfin l'oncle Chaldry en se retournant vers M^{me} Linant. A propos, ma nièce, laquelle de mes nièces êtes-vous ? Claire ou Cécile ?

— Je suis Cécile, mon oncle, et mon fils s'appelle Robert, Robert Linant. Son pauvre père était capitaine d'artillerie...

— Mort le 28 décembre dernier, interrompit le nabab. C'est vous que le sort a favorisée ? »

Cécile fit signe que oui. Elle ne voulait pas que son oncle ni son fils sussent comment les choses s'étaient passées.

Nous êtes en retard, dit l'oncle Chaldry.



« C'est bien ! voilà les bagages chargés ; montons en voiture à présent. A l'hôtel ! »

« Je ne compte m'arrêter que deux jours au Havre, dit M. Chaldry, quand il se trouva installé au fond de la voiture, avec sa nièce à son côté, son petit-neveu en face de lui et son singe sur ses genoux. (Mahadiah suivait à pied, précédant un camion chargé des bagages.) Je n'ai pas besoin de plus de temps pour visiter la ville, et voir quels changements on y a faits depuis quarante ans passés que j'en suis parti. J'avais vingt ans alors, et je m'en allais chercher fortune ! Les jeunes gens d'à présent attendent que la fortune vienne les chercher, n'est-ce pas, petit ? »

Robert ne répondit pas : le singe le fascinait. Mais M. Chaldry avait parlé pour lui tout seul, et ne tenait nullement à ce qu'on lui donnât la réplique. Il continua.

« J'espère que nous allons trouver à Paris notre installation prête ? Je n'ai pas pu correspondre avec vous, ma nièce, puisque j'étais déjà en route quand vous avez eu connaissance de mes intentions ; mais mes instructions étaient assez détaillées, je crois, pour que vous ayez pu vous tirer d'affaire. »

Il y eut une pause, qui demandait une réponse : du moins Cécile le comprit ainsi.

« Mon oncle, dit-elle, le notaire m'a fait visiter plusieurs propriétés dans le quartier que vous désiriez habiter, et à nous deux nous avons choisi un bel hôtel près du Luxembourg, avec jardin, écuries, remises, tout ce que vous demandiez enfin. Les ouvriers n'ont fini qu'hier soir de le mettre en état, mais j'espère que vous serez content.

— C'est bien. En arrivant, je m'occuperai d'acheter des chevaux et des voitures. Aimes-tu les chevaux, Robert ?

— Oh ! beaucoup, mon oncle ! Maman m'a acheté de votre part un grand cheval à mécanique.

— Un cheval à mécanique ? Tu auras un poney la semaine prochaine, et tu apprendras à le monter. Je veux que tu deviennes un beau cavalier ; il faut que mon héritier me fasse honneur. Es-tu fort en gymnastique ?

— J'ai eu le premier prix au lycée, l'année dernière.

— Très-bien ! Sais-tu faire des armes ?

— Mais, mon oncle, il n'a encore que douze ans, interrompit timidement Cécile.

— Douze ans ? Il a l'air d'en avoir quinze : il faut profiter de sa taille, et faire de lui un homme le plus tôt possible. Ne me parlez pas de ces jeunes

gens tristes et blêmes, qui se rendent bossus à force de se courber sur des bouquins ! Un homme doit être leste et fort, avant tout. »

Les yeux de Robert brillaient de plaisir : ce système d'éducation lui plaisait fort.

« Mais ses études... dit la mère.

— Ses études ! Sans doute, sans doute, il les continuera, ses études. Où en est-il ?

— Il a fait sa sixième, avec succès, et il devrait entrer en cinquième au mois d'octobre.

— Sixième, cinquième, je ne connais pas tout cela ; ce sont des termes de la vieille Europe. Qu'est-ce qu'on y fait, dans cette cinquième ?

— Du latin, du grec, du français... »

L'oncle Chaldry fit la moue.

« De l'anglais ou de l'allemand...

— Bon ! c'est utile dans le commerce et quand on voyage. Et puis ?

— De l'histoire, de la géographie...

— L'histoire, c'est utile si l'on veut : la géographie, on n'a qu'à prendre le chemin de fer pour aller par terre et un bateau pour aller sur l'eau, on apprendra comme cela toute la géographie dont on aura besoin. Et ensuite ?

— Les sciences, l'arithmétique...

— A la bonne heure ! voilà qui sert tous les jours de la vie. Le reste... ! »

Un tour d'épaule très-significatif compléta la pensée de M. Chaldry.

« Pourtant, mon oncle, reprit Cécile fort déconcertée, tous les jeunes gens des familles les plus distinguées font toutes ces études-là, et si vous voulez que votre neveu vous fasse plus tard honneur dans le monde, il ne faudra pas les lui faire interrompre. Est-ce que vous n'aimeriez pas le voir couronner en public, et entendre applaudir toute la salle, quand on proclamerait le nom de Robert Linant ?

— Robert Chaldry, vous voulez dire ; j'entends lui laisser mon nom avec ma fortune ; les deux héritages ne vont pas l'un sans l'autre... Oui, au fait, il continuera ses études ; mais qu'il ait des prix, au moins !

— J'en ai tous les ans, mon oncle ! » s'écria Robert.

Il n'était pas précisément passionné pour le travail ; mais il avait été élevé dans cette idée que le savoir est une supériorité, et il n'avait pas envie de déchoir en restant au niveau des élèves de l'école primaire, pendant que ses égaux d'aujourd'hui continueraient à s'instruire. Il aimait le succès, et se rappelait comme les plus grandes joies de sa vie les distributions de prix

où sa jolie figure et ses nombreuses couronnes lui avaient valu, comme on dit, des applaudissements frénétiques. En ce moment, il se promet de devenir un phénix dans tous les genres, et il se vit en imagination le jeune homme le plus savant, le plus brave, le plus adroit, le mieux mis et le mieux monté de Paris.

Les ailes de l'orgueil ne sont pas plus solides que celles d'Icare : elles fondent à mesure qu'on monte, et gare la chute ! Chacun de nous, quand il s'élève plus haut que de raison, trouve auprès de soi quelqu'un ou quelque chose qui lui dit, comme l'esclave au triomphateur romain : « Souviens-toi que tu n'es qu'un homme. » Robert, perdu dans la contemplation de sa gloire future, appuya par mégarde la main sur la queue du singe, qui serpentait sur la pelisse de son maître. Le singe, mécontent de cette familiarité, qu'il prit peut-être pour une provocation, — qui peut deviner ce qui se passe dans la tête d'un singe ? — appliqua de sa longue patte griffue un bon soufflet sur la joue du rêveur, qui jeta un cri perçant.

« Eh bien ! qu'y a-t-il ? dit M. Chaldry d'un air fâché.

— Le singe !

— Eh bien, quoi ? Mocquo est un bon garçon : s'il t'a frappé, c'est que tu l'avais agacé, sans doute. On ne crie pas pour si peu. Ce garçon-là est une femmelette, ma parole ! »

L'oncle à héritage se renfonça dans son coin et ne parla plus. Robert se taisait aussi : très-contrarié d'avoir été morigéné à propos d'une bête, il avait pris un air boudeur et regardait avec défiance Mocquo qui lui faisait des grimaces ; et M^{me} Linant, se disait, en s'efforçant de rappeler sa gaieté :

« Le nom, qu'est-ce que cela fait ? c'est de l'enfantillage de ma part... Pourtant, c'est plus fort que moi, je me sens toute triste à l'idée que mon fils ne s'appellera plus comme moi. »



Les deux cousines.



CHAPITRE VI

Dans l'antichambre de M^e Pothain.

Sur l'antichambre de M^e Pothain deux portes s'ouvrirent simultanément : celle du cabinet du notaire et celle de la salle à manger ; et les clercs, toujours l'oreille tendue à ce qui n'était pas leur besogne quotidienne, purent entendre ce double dialogue :

« Oui, madame, je vais m'en occuper sans retard, et je ne doute pas de trouver ce qu'il vous faut.

— De bonnes manières surtout, monsieur ; pour l'instruction, il n'est pas nécessaire qu'il en ait une très-supérieure : il en saura toujours plus que l'enfant.

— Sans doute, madame ; cette condition-là rend ma mission plus facile : il ne manque pas de fils de famille ruinés, ayant vécu dans le meilleur monde, qui seront heureux d'accepter la position en question.

— Le plus tôt possible, monsieur, n'est-ce pas ? mon oncle n'aime pas à attendre. »

Ce dialogue s'échangeait à la porte de l'étude, entre M^e Pothain, incliné et respectueux, et une cliente garnie d'une infinité de falbalas, de bijoux et

de dentelles.

« A demain, ma mignonne, disait une douce voix de femme dans la salle à manger.

— A demain, ma chère maîtresse, ma chère amie, ma chère petite maman, répondait une douce voix d'enfant. Embrassez-moi encore une fois... et puis l'autre joue... A mon tour de vous le rendre à présent.

— Soyez bien sage, Laure, et obéissez à miss Maggy.

— Je ferai tout ce qu'elle voudra, parce que je penserai que c'est à vous que j'obéis. A demain, de bonne heure, n'est-ce pas ? Dites bonjour de ma part à votre petit garçon. Je voudrais bien le connaître, votre petit garçon !

— Il faut qu'il travaille, il n'a pas le temps de venir voir les petites filles. Bonsoir, ma petite Laure. »

La personne qui parlait franchit la porte et se trouva face à face avec la dame élégante.

« Claire ! » s'écria celle-ci en lui tendant la main et en rougissant : « C'est peut-être à elle que tu dois ta fortune, lui disait sa conscience, et tu n'as pas encore pensé à t'informer de sa demeure ni à parler à votre oncle d'elle et de son enfant. » Cécile se trouva bien coupable. « C'est terrible, se dit-elle, d'avoir tant de choses à faire ; on ne trouve le temps de rien. »

Claire lui serra la main, simplement, sans étonnement ni rancune ; elle s'était attendue à être oubliée, et savait gré à sa cousine de la reconnaître dans ses humbles fonctions d'institutrice.

« Que je suis heureuse de te voir ! dit Cécile ; j'ai été si occupée, que je n'ai pas encore pu me mettre à ta recherche : une nouvelle installation, tu comprends.... Où demeures-tu ?

— Rue Saint-Jacques.

— Tu rentres chez toi ? Je vais te reconduire, nous causerons en route. »

Elles montèrent toutes les deux dans l'élégant coupé qui attendait Cécile à la porte du notaire.

« Tu te portes bien, à ce qu'il me semble, dit Claire à sa cousine. Et ton fils ?

— Mon fils va très-bien ; il monte à cheval, il fait des armes et de la gymnastique : il s'amuse comme un bienheureux. Mais il faut qu'il apprenne autre chose que ces exercices-là, et comme je ne pourrai pas m'occuper de veiller à ce qu'il travaille, j'ai décidé l'oncle à prendre un précepteur, qui le conduira au lycée et lui fera faire ses devoirs. J'ai chargé M. Pothain de me trouver quelqu'un de convenable.

— Adrien va aussi entrer au lycée. Il a bien bonne volonté, mais je crains qu'il ne se trouve en retard sur les enfants de son âge, le pauvre garçon. Quel malheur qu'on ne m'ait pas enseigné le latin !

— Je suis sûre que tu l'aurais appris ; tu as toujours été une savante, toi ! Et... que fais-tu ?...

— Pour gagner ma vie ? Je cherche des leçons, envoie-m'en à l'occasion, cela me fera plaisir. M. Pothain m'a confié sa fille, une charmante enfant, bonne et intelligente comme il y en a peu ; j'ai encore deux autres élèves, c'est suffisant pour nos besoins. Mais Adrien grandira, nos dépenses augmenteront, il faut que je songe à l'avenir... Nous voici à ma porte : veux-tu monter ?

— Certainement..... Ah ! mon Dieu ! quatre heures qui sonnent ! mon oncle m'attend pour aller au bois de Boulogne..... Impossible de m'arrêter. A une autre fois, ma chère cousine ! »

La voiture emporta Cécile, pendant que Claire gravissait ses cinq étages. Elles arrivèrent en même temps, l'une dans son gai réduit, l'autre dans son riche hôtel. Et pendant qu'Adrien s'asseyait aux pieds de sa mère pour lui rendre compte de son travail en entremêlant ses phrases de caresses, l'oncle Chaldry accueillait Cécile par ces mots : « Quatre heures cinq minutes, ma nièce ! »

Ces mots n'étaient en eux-mêmes que la constatation d'une vérité incontestable ; mais Cécile y vit tout autre chose. Pour elle, ils signifiaient clairement : « Vous m'avez fait attendre, et je n'aime pas attendre ; vous êtes en retard, et je n'aime pas qu'on soit en retard ; vous n'aurez pas le temps de changer de toilette, et c'est pour avoir une femme bien mise à côté de moi que je vous ai fait quitter le deuil ; tout cela me contrarie, et ce n'est pas pour être contrarié que je me suis chargé de vous et de Robert. » Peut-être les craintes de Cécile étaient-elles exagérées ; peut-être l'oncle Chaldry ne formulait-il pas aussi crûment ses doléances en lui-même ; mais le fond y était. Cécile se chercha des excuses.

« Quatre heures sonnent à l'instant, mon oncle, dit-elle, et je m'étais habillée à l'avance pour la promenade, de peur de vous faire attendre. J'ai passé plus de temps qu'il ne croyais chez le notaire, et puis j'y ai rencontré une amie..... une parente..... une personne très-intéressante, dont je voulais vous parler depuis longtemps, mon oncle..... Ma cousine Claire, vous savez, Claire Chaldry, madame Mauloy...

— Ah ! fit M. Chaldry comme si cela lui était complètement indifférent.

— Elle n'a presque pas de ressources, mon oncle..... Elle donne des leçons pour pouvoir élever son fils.... un enfant charmant.... Il est votre neveu, lui aussi : vous qui êtes si bon, mon oncle, vous devriez bien faire quelque chose pour eux. »

« Vous qui êtes si bon » était une flatterie tout à fait gratuite ; car quelle preuve l'oncle Chaldry avait-il donnée de sa bonté ? Cécile se rappelait probablement le proverbe : « On prend plus de mouches avec une cuillerée de miel qu'avec une tonne de vinaigre. » Mais elle avait peu de confiance dans le succès de sa tentative : il y a des mouches expérimentées qui ne se laissent prendre à rien, et le nabab devait être comme celles-là. Aussi la voix de Cécile tremblait, et elle n'osait pas regarder l'oncle Chaldry. Elle se tut, et ce ne fut qu'après un assez long silence que son oncle répondit :

« Vous avez pris connaissance de ma lettre, et elle aussi : vous savez toutes les deux que j'ai prétendu adopter un seul garçon, et mettre une seule femme à la tête de mon intérieur. Votre cousine n'a pas tiré le bon billet, tant pis pour elle : je ne la connais pas. Voilà ce que vous pouvez répondre aux ouvertures qu'elle vous a chargée de me faire.

— Elle ne m'en a pas chargée, s'écria Cécile avec vivacité : vous ne connaissez pas Claire, mon oncle.

— Alors, je ne vois pas pourquoi vous vous en êtes chargée vous-même. Montez vite, et partons. »

Cécile vint en soupirant s'asseoir au fond de la calèche auprès de l'oncle Chaldry ; Robert se plaça en face d'elle ; Mahadiah, dans son costume hindou, s'assit à côté du cocher, et Mocquo, grimaçant et gesticulant, trôna sur ses genoux, armé d'un fouet en miniature.

Au moment où l'équipage partait, M. Chaldry, se retournant vers sa compagne, murmura entre ses dents :

« Après tout, si elle a besoin d'un secours, il vous passe assez d'argent par les mains.... Mais moi, je ne veux pas la voir. »



Un élégant panier s'arrêta devant le lycée.



CHAPITRE VII

Rencontre des deux cousins.

Il était dix heures moins cinq minutes, lorsqu'un élégant panier, traîné par un joli cheval noir, s'arrêta devant la porte du lycée Louis-le-Grand. Un monsieur en descendit, jeta les brides à un petit groom coiffé d'un chapeau aussi haut que lui, et se mit à se promener devant la porte en attendant qu'elle s'ouvrît.

Pourquoi ce monsieur avait-il mis pied à terre ? S'il attendait la sortie d'un écolier, comme tout portait à le croire, il aurait tout aussi bien pu l'attendre dans son panier. Mais un homme assis sur des coussins ne peut pas développer toutes les grâces de sa personne aussi bien qu'un homme qui se promène sur un trottoir, le porte-cigare entre deux doigts, caressant du bout de sa petite canne la pointe de ses bottines vernies ; il ne peut pas se cambrer pour faire valoir les courbes exquises de sa taille et la coupe irréprochable de ses vêtements ; et la perfection de sa jambe moulée par le pantalon collant est un trésor perdu pour les passants, ce qui est vraiment bien dommage. Or M. le baron Adhémar de Lhoseraye était très-fier de ses avantages physiques, et, comme il était bon prince, il tenait à en faire jouir

les regards de ses concitoyens. C'est pour cela qu'il attendait son élève, le jeune Linant, devenu Robert Chaldry, à pied plutôt qu'en voiture.

Qu'était-ce que le baron Adhémar de Lhoseraye, et comment se trouvait-il être le précepteur de Robert ? Son histoire peut être narrée en un petit nombre de lignes. Il n'avait plus de parents, ce qui lui était bien égal ; il avait eu une jolie fortune, et il l'avait mangée. Quand il ne lui était plus rien resté à se mettre sous la dent, comme il avait encore faim, il s'était enquis des moyens de se procurer de la nourriture sans trop de peine. Il possédait comme instruments de travail l'habitude du monde, une grande habileté à la valse, la polka et tous leurs dérivés, y compris l'art de conduire le cotillon ; plus, un extérieur séduisant, une infatigable politesse de détail, et un diplôme de bachelier. Non qu'il eût fait des études brillantes ; mais son tuteur, avant de lui lâcher la bride sur le cou, avait exigé qu'il fût bachelier.



Avez-vous vu au Jardin d'acclimatation un bâtiment consacré, comme l'indique une enseigne complaisante, à l'engraissement mécanique des volailles ? Pour cinquante centimes, vous pouvez entrer et assister au repas mécanique des poulets : pauvres bêtes ! Vous pouvez aussi y apporter un poulet maigre ; après quelques jours, plus ou moins, selon le tempérament de l'animal, on vous rendra un poulet gras : le succès est immanquable. Eh bien, Adhémar avait été placé par son tuteur dans un de ces établissements où l'on pratique l'engraissement des jeunes esprits qui se sont refusés pendant leurs années de collège à digérer raisonnablement la science qu'on leur servait. Là, on lui avait ingurgité, en aussi peu de temps que possible, le contenu d'un manuel de baccalauréat. Il dut à cette opération de ne pas mourir de faim lorsqu'il eut dissipé ses derniers centimes. M^e Pothain, à qui

il fut recommandé par un client qui l'avait connu au Jockey-Club, demanda à le voir, et jugea que sa bonne mine et son diplôme étaient précisément les qualités requises pour élever l'héritier de l'oncle Chaldry.

Voilà pourquoi le baron Adhémar de Lhoseraye se promenait ce matin-là, tout habillé de léger drap gris et ganté de peau de chien, devant le lycée Louis-le-Grand, et se pavanait en passant et repassant devant les jeunes mères et les grandes sœurs qui attendaient comme lui la sortie des élèves. Vivre comme un coq en pâte chez un nabab, sans autre tâche que d'escorter un gamin de la salle d'armes au manège, du manège à la gymnastique et de la gymnastique au lycée, qui se chargeait de fournir tous les jours au baron quatre heures de farniente, c'était très-bon ; mais faire la conquête de quelque opulente veuve ou de quelque jeune fille bien dotée, qui se trouverait heureuse de devenir baronne et d'enrichir un des plus beaux garçons de Paris, ç'aurait été encore meilleur : tout le monde sera de son avis là-dessus.

Dix heures sonnèrent, et le flot des écoliers se précipita hors du lycée. On se bousculait, on s'interpellait, on renouvelait connaissance avant de reprendre chacun le chemin de son logis. Robert, déjà fait à sa nouvelle position, jeta son sac au petit groom, secoua à l'anglaise la main d'Adhémar, et sauta après lui dans le panier. Le baron toucha du bout du fouet le cheval, qui partit vivement. Les groupes d'écoliers s'étaient arrêtés, et tous suivaient des yeux leur nouveau camarade. « Est-il heureux, celui-là ! » disaient les uns. « Fait-il le faraud ! » murmuraient les autres.



Un petit garçon vêtu de noir et chargé d'un sac de cuir tout neuf ne se mêla point aux groupes qui stationnaient dans la rue. Il était nouveau, if

n'avait personne à qui parler parmi ses camarades de deux heures, et il était pressé de rejoindre une femme en deuil qui lui souriait d'un angle de rue où elle l'attendait. Il courut à elle, et tous deux s'en allèrent ensemble, lui babillant sans trêve, elle l'écoutant avec tendresse. Elle apprit ainsi « qu'on était trente-sept dans la classe ; que le professeur avait l'air très-sévère, mais très-savant ; que les élèves étaient tous anciens dans le lycée, sauf un qui s'appelait Robert Chaldry, un grand blond qui avait des yeux bleus et une jolie figure de bonne humeur ; qu'Adrien avait eu envie de lui parler parce qu'ils étaient nouveaux tous les deux, mais qu'il n'en avait plus envie depuis qu'il l'avait vu s'en aller dans une jolie voiture. » L'enfant dit aussi à sa mère que la version lui avait paru bien difficile, et qu'il n'était pas sûr de l'avoir comprise, quoiqu'il s'y fût appliqué de tout son cœur pendant deux heures. Mais il ne fallait pas s'inquiéter ; le professeur donnerait sûrement des explications, et il les écouterait si bien qu'il rattraperait les autres élèves, même Chaldry, qui n'avait pas l'air embarrassé du tout. Il pouvait bien ne pas l'être d'ailleurs, puisqu'il était vétéran ; il avait déjà fait sa sixième au lycée de Lille, et il la redoublait, parce que les classes étaient plus fortes à Paris qu'en province.

M^{me} MauLOY écouta tout cela, heureuse du bon courage et de la gaieté de son fils ; mais elle ne lui dit point que l'heureux écolier qui venait en classe en voiture lui était si proche parent. « Ce n'est pas à nous de leur faire des avances, » se disait-elle.

Après la classe du soir, Adrien accourut à elle, plus empressé que jamais.

« Mère, tu ne sais pas ? Chaldry est venu à moi en sortant de la classe ! il m'a sauté au cou, et, comme j'étais étonné, il m'a dit que nous étions cousins, que sa mère le lui avait dit ; et il serait venu te saluer, si son précepteur n'avait pas été très-pressé de l'emmener. C'est un très-bon garçon, je t'assure. Est-ce que c'est vrai que nous sommes cousins ? pourquoi ne me l'avais-tu pas dit ?

— C'est très-vrai ; seulement son nom est Robert Linant. Son père était capitaine d'artillerie, il est mort ; et sa mère est ma cousine germaine. Il a été adopté par un oncle, M. Chaldry ; voilà sans doute pourquoi il porte ce nom, qui m'avait empêchée de comprendre qui il est, ce matin, quand tu m'as parlé de lui.

— Ah ! dit l'enfant rêveur, moi je n'aimerais pas à quitter le nom de papa. Mais, puisqu'il voulait venir te saluer, pourquoi ne voyons-nous pas sa mère ?

— Elle est très-occupée de l'oncle, qui est vieux ; d'ailleurs elle vient d'arriver à Paris. Sois un bon camarade pour Robert, mais ne le recherche pas trop : nous ne pouvons pas vivre de la même manière que ces cousins-là, tu comprends.

— Je comprends, dit Adrien ; mais je suis tout de même bien aise d'avoir un cousin. »

Le mois d'octobre fut un triste mois pour le pauvre Adrien, et par conséquent pour sa mère. Le jour où le proviseur vint lire à la classe de sixième le résultat de la première composition, Adrien suivit cette lecture avec un battement de cœur croissant. Les premiers noms ne le touchèrent pas : il savait que sa version n'était pas bonne, et il s'attendait à être mal placé ; mais au vingtième il commença à écouter ; au vingt-cinquième il s'inquiéta : il ne savait pas avoir fait si mal. Vingt-huit, vingt-neuf, trente... Adrien se sentait pâlir, la tête lui tournait, il entendait un bourdonnement dans ses oreilles.

« Trente-septième, Mauloy ! » dit enfin le proviseur. Adrien se cacha le visage dans ses mains.

Le reste de la classe ne dut pas beaucoup lui profiter : son chagrin lui troublait l'esprit et l'empêchait d'entendre ce que disait le professeur. Interrogé sur les temps primitifs d'un verbe régulier, il resta court, ce qui lui valut un pensum, et la menace de le faire descendre en septième. Le pauvre garçon avait la mort dans le cœur.

Sa mère, qui l'attendait dans la rue, voyant sa figure bouleversée, ne l'interrogea pas sur la place qu'il avait eue. Elle l'emmena tout doucement jusque chez elle, et ce fut là seulement qu'elle lui tendit les bras en lui disant avec pitié :

« Qu'y a-t-il donc, mon pauvre enfant ? »

Il se jeta sur elle, éperdu, sanglotant, et se rassasia de pleurer, répétant d'une voix entrecoupée : « Le dernier ! le dernier ! Mère, je suis le dernier ! »

A force de pleurer, il finit par se calmer, et raconta cette scène qu'il voyait pour la première fois et qui lui avait paru si imposante : l'entrée du proviseur, la lecture des places, son inquiétude, sa confusion, son désespoir. « C'est Chaldry qui est le premier, dit-il avec amertume. Il redouble la classe, il a déjà fait tous ces devoirs-là ; et puis il a un précepteur, lui, pour lui expliquer ce qu'il ne comprend pas ! »

M^{me} Mauloy arrêta son fils.

« Voilà un mauvais sentiment, Adrien, dit-elle sévèrement. Je ne t'ai pas reproché d'être le dernier, je ne t'ai pas comparé à ton cousin, je sais qu'il est au lycée depuis plusieurs années ; il est tout simple qu'il soit plus fort que toi, mais ce n'est pas une raison pour lui porter envie. L'envie ne t'aidera pas à t'instruire, ni les larmes non plus. Console-toi et viens déjeuner ; après cela tu feras tes devoirs, et je tâcherai de comprendre ta grammaire pour t'aider. Cela te convient-il ? »

Adrien sourit à l'idée de voir sa mère professeur de latin, et il reprit un peu de courage. Son chagrin le ressaisit cependant quand il fut assis, la plume à la main, devant une version latine dont il ne comprenait pas un traître mot. Sa mère vint à son secours : à force de chercher, et d'assembler ces terribles mots comme les pièces d'un jeu de patience, à mesure qu'Adrien les extrayait péniblement de son dictionnaire, elle finit, rien qu'avec sa raison et son intelligence, par leur trouver un sens passable. Adrien était ravi. « Quand je disais que tu sais tout ! disait-il. N'est-ce pas que tu es un peu fée ? » Son devoir de ce jour-là n'eut pas une trop mauvaise note.

Comme il fut très-bien placé dans les compositions d'arithmétique et d'histoire, on le laissa en sixième. Mais à chaque composition de latin il reprenait la queue de la classe et avait un nouvel accès de désespoir, que sa mère partageait tout en essayant de le consoler. Elle commençait à s'inquiéter sérieusement ; si l'enfant était décidément incapable de suivre, il faudrait donc renoncer à lui faire continuer ses études, et alors, à quoi auraient servi les sacrifices qu'elle avait faits ? A quoi bon avoir quitté sa petite ville où elle était connue et aimée, sa chère maison et tous ses souvenirs ? L'enfant, élevé par elle seule, en aurait toujours su assez pour entrer dans un bureau, ou apprendre un métier, ou s'embarquer sur un bateau marchand pour devenir plus tard capitaine au cabotage. Ce n'était pas ce qu'elle avait rêvé : aurait-elle été trop ambitieuse ? La crainte et le doute la déchiraient, pendant qu'elle s'efforçait de sourire et de prendre un air calme pour consoler et rassurer Adrien.

« Il faudrait que l'enfant prît des leçons, pensait-elle ; mais comment les payer ? La vie est si chère ici ! Je ne peux rien retrancher sur la nourriture ; voici l'hiver, et je ne peux pas le faire souffrir du froid. S'il me venait seulement un élève de plus ! Comment faire pour gagner les leçons qu'il faut à mon fils ? »

Le lendemain, quand Adrien revint de la classe, il fut tout joyeux de voir sa mère assise devant son métier à tapisserie, attentive à échantillonner une magnifique chauffeuse. Il se rappela combien elle aimait les jolis ouvrages, et se réjouit de penser qu'elle s'occupait à quelque chose d'amusant, au lieu de passer des reprises aux ourlets et du balai aux casseroles. Il ne devinait pas, le pauvre enfant, que sa mère avait l'espoir, en restant courbée sur ce métier la moitié des nuits, de pouvoir lui procurer quelques leçons



La leçon du soir.



CHAPITRE VIII

Dégringolade

« Voilà neuf heures qui sonnent, mon cher enfant : n'as-tu pas bientôt fini ? »

— J'ai fini, mère : voilà mon devoir d'histoire : il a été vite fait, celui-là. Mes problèmes ne m'ont guère embarrassé non plus ; il n'y a que ce vilain thème..... Je ne sais pas ce que j'y ai mis, je crois bien que ça n'a pas grand sens. J'ai beau faire pour remonter, ils sont tous plus forts que moi ! »

Adrien étouffa un soupir, et se leva pour aller chercher son bougeoir.

Patatras ! sur le palier, à la porte même du petit appartement, un bruit épouvantable se fait entendre. C'est quelqu'un qui trébuche et qui tombe, quelqu'un de lourd, qui a de gros souliers. Puis un objet vibrant, métallique, une casserole ou quelque chose de la même famille, dégringole le long de l'escalier en faisant un saut à chaque marche, pendant qu'une ferraille de nature inconnue glisse le long de la rampe et tombe comme dans des oubliettes dans le puits de cinq étages que forme la cage de l'escalier, non sans se heurter plus d'une fois aux barreaux de la rampe avec un cliquetis étrange. Le quelqu'un qui a de gros souliers doit être bien mécontent de son

aventure, car l'écho d'un juron formidable arrive jusqu'aux oreilles de M^{me} Mauloy et de son fils.

« C'est le vieux monsieur, maman ! dit Adrien en riant. Ordinairement il grogne tout bas, mais ce soir il a trouvé de la voix ; as-tu entendu ? Il ne me plaît pas, à moi ; il rentre dans son trou comme un rat, quand on passe, de peur d'être obligé de rendre le salut qu'on lui ferait.

— N'importe, il faut aller voir ce qu'il a. Éclaire-moi. »

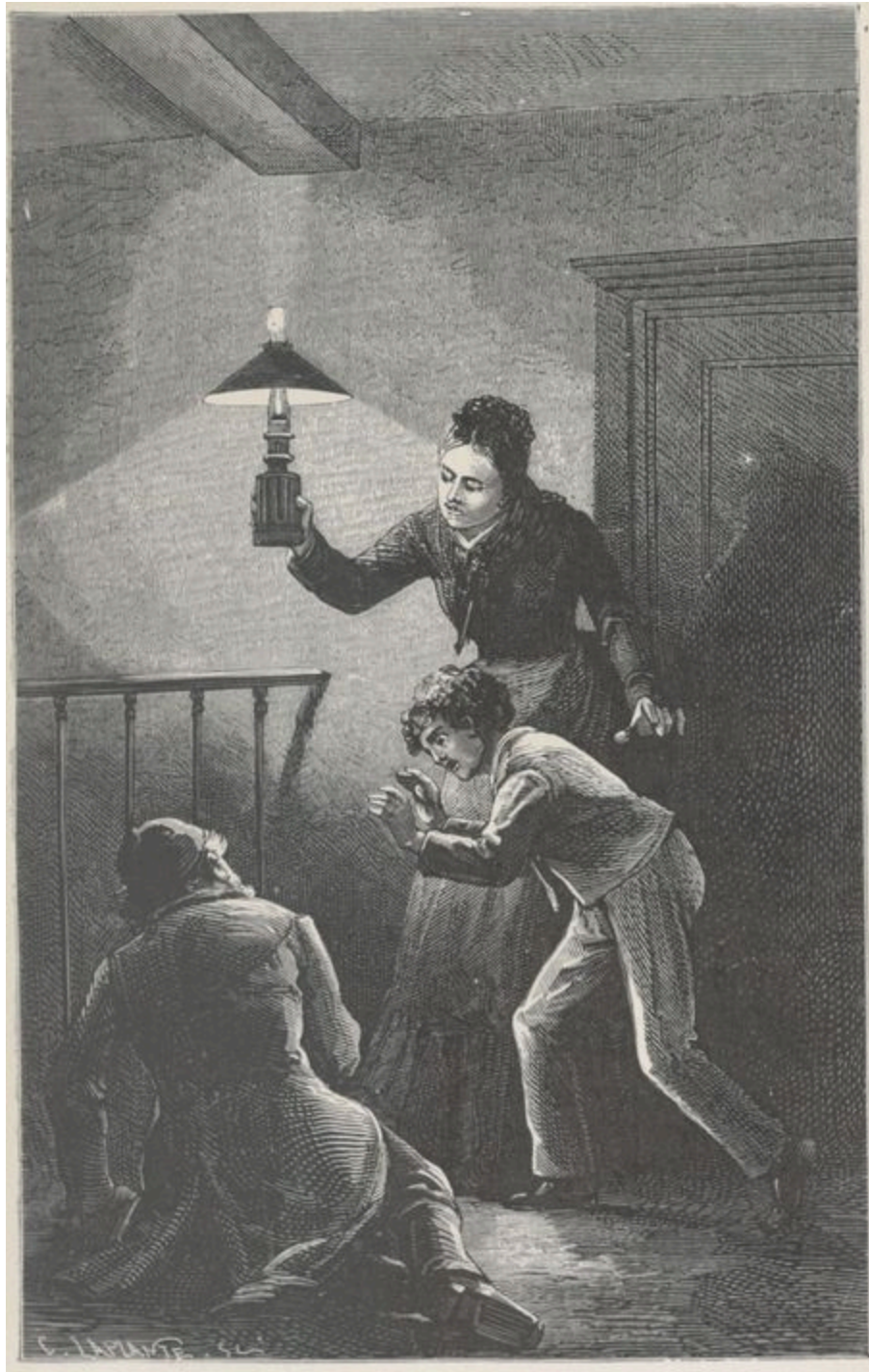
Et M^{me} Mauloy alla au secours du vieux monsieur.

Elle ne l'avait jamais vu bien en face, car Adrien disait vrai en affirmant qu'il rentrait dans son trou dès qu'il apercevait une figure humaine. Elle savait seulement qu'il était son proche voisin, puisque leurs portes s'ouvraient sur le même palier, et qu'il vivait seul. Jamais concierge, ni femme de ménage n'entraient chez lui : il faisait sans doute sa cuisine et son lit lui-même. On le voyait sortir le matin de bonne heure avec une boîte de fer-blanc et un petit panier, et rentrer au bout d'un quart d'heure. Dans ses autres sorties, il était généralement chargé de livres, et il n'était pas rare de voir deux rouleaux de papier sortir de ses poches comme deux pistolets des fontes d'un cavalier. Son extérieur pouvait se peindre en trois mots : petit, voûté, râpé.

Quand on passait près de lui, on l'entendait le plus souvent marmotter de vagues imprécations contre le genre humain. On avait pourtant l'air de l'aimer dans la maison, et les pauvres gens le saluaient dans la rue d'un air respectueux, ce qui paraissait le contrarier beaucoup.

Au moment où M^{me} Mauloy ouvrit sa porte et parut sur le palier, une lampe à la main, son vieux voisin, qui était tombé assez rudement, essayait de se relever en s'accrochant à la rampe, non sans faire entendre un joli choix d'interjections dont aucune ne marquait de patience ni de bonne humeur.

M^{me} Mauloy parut une lampe à la main.



Il tourna la tête du côté de la lumière, et regarda d'un air étonné M^{me} Mauloy et son fils.

« Vous êtes-vous blessé, monsieur ? lui demanda Claire, et peut-on vous rendre quelque service ?

— Blessé.... non, pas précisément blessé, mais c'est égal, je serai moulu demain, je peux y compter. Vous êtes jeune, vous, madame : tant mieux pour vous. Vous connaîtrez à votre tour les agréments de la vieillesse, tarda senectus¹. On a le pied lourd : affaire de rhumatismes ! on ne le lève pas assez haut, et l'on se jette par terre comme un imbécile, à sa propre porte. Oui, voilà ce qui vous arrive, quand on a fait la sottise de devenir vieux. Aïe ! ce n'est pas une petite affaire que de me remettre sur mes pieds.

— Permettez-moi de vous aider, » dit Claire.

Elle posa sa lampe à terre et vint offrir au vieillard l'appui de ses bras. Adrien s'avança aussi, et le soutint de l'autre côté, un peu pour lui rendre service, et beaucoup pour diminuer la fatigue de sa mère.

« Ouf ! dit-il quand il fut debout. Je vous remercie bien, madame, et vous aussi, jeune homme. Le respect pour les vieillards, majores natu, plaît aux dieux. Sans vous, je ne sais ce que je serais devenu. Je me disposais à passer la nuit sub Jove frigido², c'est-à-dire sur le palier, car j'ai assez vécu pour savoir qu'il ne faut guère compter sur l'aide de ses semblables. Enfin il y a des exceptions, de rares exceptions, mais elles n'en ont que plus de prix. »

Il parlait très-vite, en bredouillant un peu et en gesticulant, ce qui faillit lui faire perdre de nouveau l'équilibre. Il s'adossa au mur pour se soutenir. Adrien courut chercher une chaise et la lui apporta.

« Asseyez-vous, monsieur, je vous en prie, lui dit-il ; vous avez besoin de vous reposer un peu avant de rentrer chez vous.

— Merci, mon cher ami, puer egregia indole, comme dit la grammaire ; je profiterai de votre obligeance, avant de me risquer à redescendre pour chercher ma clef et mon chandelier ; ils doivent être loin tous les deux.

— Je crois bien, qu'ils sont loin ! ils ont fait assez de bruit en dégringolant l'escalier. Ne vous dérangez pas, monsieur, je vais vous les chercher. »

Adrien descendit lestement. Sa mère rentra un instant chez elle, et revint, apportant un verre d'eau sucrée.

« Buvez ceci, monsieur, dit-elle au vieillard ; après une chute on a besoin d'un calmant, et un peu de fleur d'oranger vous fera du bien.

— Vous êtes trop bonne, trop bonne, en vérité. Allons, je suis presque content de mon accident, puisqu'il m'a montré qu'il y a encore dans le monde des gens capables d'avoir pitié d'un vieux bourru. A votre santé,

madame, et à celle de votre aimable enfant : les vertus des enfants sont la gloire des mères. »

Adrien revint avec la clef et la chandelle qu'il tenait du bout des doigts, d'un air tant soit peu dégoûté. Car c'était une vraie chandelle, une chandelle de suif nullement épuré, et elle s'était cassée en quatre, ce qui rendait impossible de la faire tenir dans le chandelier, un pauvre chandelier de je ne sais quel métal, qui jouait le bronze d'autant mieux que la couche de vert-de-gris dont il était couvert lui prêtait un faux air de bronze florentin.

Le vieux voisin prit sa chandelle qu'il raccommoda de son mieux, l'enfonça dans le chandelier et la ralluma.

« Pourvu qu'il n'aille pas nous offrir une poignée de main ! » se disait Adrien.

Mais le vieillard n'y songea pas. Il mit sa clef dans la serrure, et, se retournant :

« Bonsoir, madame ; bonsoir, generose puer. Ne vous dérangez pas davantage, je vous en prie. Mille pardons de votre peine, et grand merci de votre obligeance. »

Il n'ouvrait pas sa porte. M^{me} Mauloy le salua et retourna chez elle, d'où elle écouta un instant pour s'assurer que le vieux voisin, qui paraissait marcher très-difficilement, était rentré dans son appartement et n'avait pas roulé dans l'escalier.

« Est-il singulier ! dit Adrien en riant. Il attendait notre départ pour ouvrir sa porte ; est-ce qu'il a peur qu'on voie ce qui se passe chez lui ?

— Il aura eu affaire à des fripons, et il sera devenu défiant ; à son âge, cela se voit souvent.

— Oui, oui, je connais : les vieilles gens sont soupçonneux ; syntaxe de la grammaire française, règle de gens ; je la sais par cœur. Si je pouvais en dire autant de ma grammaire latine ! »



C'est moi, votre petit voisin.



CHAPITRE IX

Sésame, ouvre-toi !

Le lendemain matin, Adrien, tout en repassant ses leçons, avait l'oreille tendue vers le palier. Ce fut en vain ; rien ne remua, et il dut partir pour le lycée sans avoir entendu sortir le voisin. Sa première pensée, en rentrant après la classe (il allait maintenant seul au lycée), fut de s'informer du pauvre vieux : « Je ne l'ai pas entendu, dit M^{me} Mauloy, et pourtant je suis toujours restée ici. » Adrien avait grande envie de frapper à sa porte ; sa mère craignait qu'il ne se montrât indiscret. Enfin, à midi, elle commença à penser que le vieillard était peut-être malade, et elle permit à Adrien d'aller prendre de ses nouvelles.

Adrien frappa timidement : point de réponse. Il frappa plus fort : silence complet. Il se hasarda à pousser la porte, tout en se disant que c'était bien inutile et que cette porte était sûrement fermée à clef. A sa grande surprise, la porte céda, et Adrien se trouva dans un corridor sombre.

Il ne savait où aller, lorsque les mots : « Qui est là ? » articulés par une voix formidable, lui apprirent de quel côté il trouverait à qui parler. Il eut d'abord envie de se sauver, car l'accent de la voix qui l'interpellait n'était

pas des plus encourageants ; mais il réfléchit qu'on le prendrait peut-être pour un voleur s'il s'enfuyait sans répondre, et il entra résolûment dans la chambre d'où partait cette voix.

Le vieux voisin était là, couché dans son lit, un petit lit sans rideaux. La chambre était grande, et aurait été claire si l'on eût débarrassé les vitres des toiles d'araignées qui les garnissaient et si l'on eût lavé les rideaux, qui ne se souvenaient plus d'avoir été blancs. Le plancher ne se souvenait pas plus du balai que les rideaux de la lessive, et les livres rangés sur des rayons tout autour de la chambre, ainsi que ceux qui couvraient les trois tables et toutes les chaises, ne paraissaient pas soupçonner l'existence du plumeau. Sur la cheminée, une pendule arrêtée, répétée par une glace verdâtre ; sur la table de nuit, le chandelier crasseux de la veille, voilà les seuls ornements de ce séjour. Adrien n'avait jamais rien vu de si laid.

« Qui est là ? » répéta le vieillard en dressant sa tête coiffée d'un bonnet de coton.

— C'est moi, monsieur, votre petit voisin. Nous ne vous avons pas entendu sortir ce matin, monsieur, et nous avons pensé que vous étiez peut-être malade, à cause d'hier soir. Et maman m'a envoyé voir si vous n'aviez besoin de rien.

— Elle est trop bonne, trop bonne ! et vous aussi, mon petit ami, vous êtes trop bon... Je suis en effet perclus par suite de ma chute : je n'ai pas pu me lever ce matin, et j'attends dans mon lit que mes forces reviennent. Oh ! je n'ai rien de cassé ; j'ai les reins endoloris, seulement. Mais vous comprenez, mon jeune ami, que mon déjeuner n'est pas venu me chercher ; donc, puisque vous êtes si alerte et si aimable, si dispos de corps et d'esprit — mens sana in corpore sano³ — je vous prierai de décrocher ma boîte à lait que vous trouverez derrière la porte de la cuisine, de prendre une pièce de vingt sous sur le coin de la cheminée, et d'aller me chercher du lait, une livre de pain et un cervelas, avec la permission de votre mère, bien entendu.

— Je vais la lui demander, monsieur, je reviens à l'instant. »

Il ne revint pas à l'instant : il tarda quelque peu, juste le temps que M^{me} Mauloy mit à faire chauffer un bol de bouillon et à y tailler du pain. Puis Adrien entra chez le vieux voisin, tout fier de porter sur une assiette bien blanche la petite soupière pleine de potage fumant.

« Maman dit que j'irai vous chercher tout ce que vous voudrez, monsieur, mais que du lait froid et du cervelas ne vous feront pas autant de bien que

du bouillon chaud, et elle vous prie de vouloir bien goûter à sa soupe. Voyez, c'est tout prêt : voulez-vous me permettre de vous servir ? »

Et, sans attendre de réponse, Adrien posa l'assiette sur la table de nuit, y versa le contenu de la soupière, et présenta la cuiller au malade.

« Voilà, monsieur. Attendez que je redresse vos oreillers. Vous ne pouvez pas vous retourner dans votre lit ? Je vais tenir l'assiette devant vous ; comme cela vous n'aurez pas besoin de remuer. »



Le vieillard se taisait, indécis. — « Est-ce qu'ils attendent quelque chose de moi, qu'ils se montrent si empressés ? » Il regarda Adrien, et ce regard suffit pour dissiper ses idées de défiance. Il se releva comme il put pour se mettre sur son séant, et mangea son potage comme un homme affamé.

« Comme c'est heureux que j'aie oublié de fermer ma porte hier soir ! dit-il ensuite. Les destins le voulaient ! sic fata ferebant ⁴. Dites à votre mère, mon jeune ami, qu'elle peut compter sur ma reconnaissance. La reconnaissance ! une denrée rare par le temps qui court, et même dans tous les temps, je crois... Enfin, je lui envoie mes sincères remerciements.

— A présent, monsieur, si au lieu d'un cervelas j'allais vous chercher une côtelette ? Maman la ferait cuire. Vous verrez, ce ne sera pas long. J'y vais, j'y vais. »

Il partit en courant, et, dix minutes après, le vieillard flairait une côtelette qu'il entendait frissonner sur le feu.

« Vous me rendriez gourmand, mon jeune ami, dit-il à Adrien qui rentrait en maître d'hôtel, une serviette devant lui. Je n'ai pas l'habitude de tant accorder à mon corps. Et vous m'apportez à boire aussi ! vous avez pensé à tout. A votre santé, et puissiez-vous devenir un peu moins mauvais que les autres habitants de cet absurde monde ! »

Adrien sourit : il ne trouvait pas ce monde si absurde, ni ses habitants si mauvais. Il prit bientôt congé du vieux voisin pour s'en retourner à son travail.

Le soir, il lui apporta à dîner. Le vieillard allait beaucoup mieux ; il le reçut très-bien, et le remercia plus chaudement que le matin. Adrien ne resta pas longtemps avec lui : il avait tous ses devoirs à faire. Il s'assit à sa table de travail, prit ses cahiers, et ouvrit en soupirant son dictionnaire. La mère s'installa à son métier et commença à nuancer un oiseau fantastique.

Adrien se débattait dans une phrase du *Selectæ*, lorsqu'une main discrète frappa deux coups à la porte. Il alla ouvrir et le voisin entra.



Il avait pris un certain soin de sa toilette ; il s'était servi d'une brosse, avait mis une grande cravate de satin noir qui faisait deux fois le tour de son cou, et avait boutonné sa redingote. Même un chapeau, à haute forme, à la mode du demi-siècle passé, remplaçait sur sa tête le vieux bonnet de soie noire dont il se coiffait habituellement. M^{me} Mauloy le salua poliment et lui offrit un fauteuil, en s'informant de sa santé et en exprimant la crainte qu'il se fût levé trop tôt.

« C'est grâce à vous que je suis debout, madame, répondit-il ; mes premiers pas m'ont amené chez vous : c'est justice. Vous êtes bien ici, ajouta-t-il en regardant tout autour de la chambre : on ne reconnaîtrait pas l'appartement. Je l'ai vu avant votre entrée, c'était presque aussi laid que chez moi...

— C'est maman qui l'a arrangé, s'écria Adrien. Elle a fait le tapissier, elle a fait tous les métiers : elle sait tout faire !

— Malheureusement non, murmura la mère ; le latin me manque beaucoup.

— Le latin, madame ? dit le petit vieillard en se redressant. Et qu'en feriez-vous, s'il vous plaît ?

— Je l'enseignerais à mon fils, et il ne serait pas le dernier de sa classe, répondit-elle tristement.

— Le dernier de sa classe ? avec cette figure-là ? pas possible ! Non, madame, vous ne me ferez pas croire que ce garçon-là soit un imbécile : regardez-moi ces yeux-là ! Le vieux Pascaud s'y connaît : il y a dans cette tête que voilà, — et il tapotait de la main la tête d'Adrien, — de quoi comprendre tous les livres de classe, depuis le De Viris jusqu'à ce vieux bavard de Cicéron, sans oublier Homère et Démosthènes. Comment fait-il pour être le dernier ? il le fait exprès, bien sûr.

— Oh non, monsieur, je ne le fais pas exprès, dit le pauvre Adrien en essuyant une larme. Je travaille tant que je peux, mais je suis trop en retard : je ne puis pas réussir à rattraper les autres. »

Claire ne voulut pas que son fils passât pour un paresseux ; elle expliqua au voisin pourquoi l'enfant était en retard dans ses études. Le voisin hochait la tête d'un air d'approbation. Enfin il se rapprocha de la table.

« Voyons cette version, mon jeune ami. J'ai été professeur dans mon temps : je n'ai peut-être pas oublié tout à fait mon ancien métier. Expliquez-moi cela : allons, ferme ! »

Adrien, encouragé, recommença la longue phrase qui le rendait si malheureux depuis une heure. Le vieux voisin l'arrêtait à chaque mot, lui donnant les explications les plus claires et les plus minutieuses à la fois, et s'assurant, avant de passer outre, qu'il avait compris. Après le latin vint le grec. Les devoirs faits, le vieillard prit la grammaire à partir du commencement, et fit subir un examen à l'enfant. Il était dix heures quand il ferma le livre.

« Il n'est pas fort, dit-il à la mère, mais il a bonne volonté, et je suis là : nous en ferons quelque chose. Mon garçon, demain en rentrant de la classe tu viendras me chercher — pardon, madame, c'est une mauvaise habitude que j'ai de tutoyer mes élèves

— et je te ferai travailler. Tu comprends bien mes explications, n'est-ce pas ? Allons, c'est bon : je me charge de toi, et à la prochaine composition tu ne seras pas le dernier. »

Claire, heureuse et confuse, balbutiait des remerciements et pleurait de joie. Adrien avait oublié la chandelle : il serrait les mains du vieillard dans

les siennes et répétait : « Oh ! monsieur ! monsieur ! c'est comme si vous me sauviez la vie !

— Ta, ta, ta, ta, dit M. Pascaud en se levant d'un air bourru, il n'y a pas de quoi tant s'émouvoir. Si vous croyez que c'est amusant, l'existence, pour un vieil ours qui vit tout seul dans son trou ! il est trop heureux quand il trouve l'occasion d'être bon à quelque chose. C'est rare, très-rare, ma chère dame : vous pensez bien que quand on est à peu près honnête homme, on ne veut pas rendre service à des gredins, et le monde est si plein de gredins ! le genre humain tout entier ne vaut pas la corde pour le pendre. Alors, quand on trouve une exception dans ce ramassis de brigands, on est heureux de s'attacher à cette exception, et on lui doit de la reconnaissance, vous comprenez. A demain ; en voilà assez pour aujourd'hui : sat prata biberunt⁵. »

Le vieillard se retira : Adrien et sa mère restèrent seuls.

« Oh ! maman ! que je suis heureux ! s'écria Adrien en se jetant dans les bras de M^{me} Mauloy.

— Dieu est bon ! » répondit-elle en serrant son fils contre son cœur.



Adrien se laissa cirer.



CHAPITRE X

Où l'on fait connaissance avec le petit décrotteur.

Dans une des rues que suivait Adrien pour se rendre au lycée se trouvait un externat de jeunes garçons. Tous les matins, il y voyait entrer bon nombre d'enfants, balançant d'une main leur pile de livres au bout d'une courroie, et portant de l'autre un petit panier qui contenait leur goûter, car ils passaient toute la journée sans rentrer chez eux. Le soir, à l'heure où Adrien s'en retournait au logis, les élèves sortaient bruyamment, et Adrien remarqua qu'un groupe d'enfants déguenillés attendaient toujours leur sortie. Garçons et filles, grands et petits, tous portaient des loques, étaient hâves, maigres et malpropres, et tendaient la main vers les écoliers, les uns glapissant, les autres murmurant d'une voix plaintive : « Un petit reste de pain, s'il vous plaît, mon bon monsieur ! »

Les paniers s'ouvraient, et les écoliers qui n'avaient pu venir à bout de toutes leurs tartines tendaient aux pauvres affamés des lambeaux grignotés ou soigneusement débarrassés de leur couche de fromage ou de raisiné ; mais les mendiants n'y regardaient guère. Ils se pressaient, se poussaient, se

bouscullaient, chacun d'eux cherchant à s'emparer du plus gros morceau, et tâchant d'attirer l'attention sur soi en criant : « A moi, mon bon monsieur ! à moi ! je n'ai pas mangé de la journée ! »

Parmi eux, un petit garçon, un peu plus jeune qu'Adrien, ne réussissait presque jamais à s'emparer de la moindre croûte de pain. Pourtant, dès que la cloche sonnait dans l'école pour annoncer la fin de la classe, il quittait ses brosses et son cirage (il était décrotteur de son métier) et venait se mettre tout près de la porte. Mais quand celle-ci s'ouvrait, le pauvre garçon était rejeté au dernier rang par des compagnons plus forts ou plus hardis que lui ; et, la distribution finie, il retournait tristement à ses brosses. Adrien le regardait, et le trouvait chaque jour plus pâle et plus maigre ; il aurait voulu avoir des restes de tartines à lui offrir. Il n'osait pas lui donner de l'argent : l'enfant n'était pas un mendiant, après tout, puisqu'il exerçait un métier. Un jour pourtant qu'il le vit retourner à sa place sans avoir rien obtenu, avec deux larmes creusant leurs sillons sur ses joues couvertes de poussière et de cirage, il n'y put tenir, et, s'approchant de lui, il lui tendit une pièce de deux sous.

« Merci, monsieur, » dit l'enfant en avançant sa sellette pour qu'Adrien y appuyât son pied ; et il prit sa brosse et son cirage. Adrien fut un peu surpris ; mais il pensa que le petit décrotteur ne voulait pas prendre d'argent sans l'avoir gagné, et il se laissa cirer, malgré les plaisanteries de quelques gamins qui l'appelèrent mirliflor et s'informèrent « si monsieur s'en allait dîner chez un ambassadeur ». Quand l'opération fut finie, il s'éloigna lentement, retournant à chaque instant la tête pour voir si l'enfant n'irait pas chez le boulanger. L'enfant ne bougea pas.

Le lendemain, Adrien le revit à la même place. Comme tous les jours, il s'avança vers les écoliers lorsque la porte s'ouvrit ; comme il lui arrivait le plus souvent, il ne reçut rien, et s'en alla en étouffant un gros soupir. Adrien eut une idée. Il entra chez le boulanger, acheta un morceau de pain, et l'apporta au petit décrotteur.

La grand'mère de Bastien



« Oh ! merci, monsieur ! j'ai si grand'faim ! » dit celui-ci, les yeux brillants de joie.

En le regardant dévorer le pain, Adrien eut envie de pleurer.

« Vous n'avez donc pas eu d'ouvrage aujourd'hui, lui dit-il, que vous n'avez pas pu acheter du pain ? »

L'enfant le regarda d'un air étonné.

« De l'ouvrage ? si... j'ai gagné quatorze sous ; mais ce n'est pas pour moi, l'argent, c'est pour grand'mère et pour Madelon. Pauvre Madelon ! elle n'a pas de bon pain blanc ; je vais lui garder un peu de celui-là, pour qu'elle le mange dans son lit, quand grand'mère ne la verra pas. J'ai bien assez mangé, moi ; je n'en ai pas autant tous les jours. »

Et il mit dans sa poche le reste du pain.

« Ainsi, lui dit Adrien, ce n'est pas pour vous, les sous que vous gagnez ? Et vous restez ici toute la journée ! quand donc est-ce que vous mangez, alors ?

— Je déjeune chez nous avant de partir ; grand'mère me donne de la soupe, quand j'ai fait une bonne journée la veille, autrement je n'ai que du pain. Et puis je rentre souper le soir ; mais j'ai bien faim dans la journée, et c'est pour cela que je demande des restes de pain aux enfants de l'école ; seulement je n'en ai pas souvent, parce que les autres sont plus forts que moi, et qu'ils me renvoient toujours.

— Pauvre garçon ! vous n'avez donc pas de père, pas de mère ?

— Le père est mort quand j'étais tout petit ; il était couvreur, et il est tombé d'un toit. La mère est morte il y a quatre ans ; je me rappelle bien sa figure, et comme elle m'aimait ! Depuis ce temps-là, je suis resté avec la grand'mère et Madelon.

— Qui est-ce, Madelon ?

— C'est ma sœur, donc ! Elle est très-bonne, et je l'aime bien, Madelon ! C'était elle qui me soignait quand j'étais petit.

— Et à présent, que fait-elle ?

— Elle est malade ; elle reste souvent dans son lit, et grand'mère la gronde et l'appelle fainéante, parce qu'elle n'a pas la force de travailler. Alors elle essaye de tricoter des bas, mais au bout d'un instant elle devient rouge, et puis pâle ; elle laisse son tricot, et grand'mère ne lui donne pas à souper. »

Adrien était navré. Le petit décrotteur racontait cela sans indignation, comme si c'eût été tout simple.

Il reprit d'un air joyeux, en montrant la poche où il avait mis le pain.

« Ce soir, au moins, elle ne s'endormira pas avec la faim.

— Mais vous ? dit Adrien.

— Oh ! j'ai assez mangé. Et puis j'ai gagné quatorze sous : j'aurai à souper. Merci, mon bon monsieur ; vous êtes bien heureux d'être riche ! »

Adrien s'en alla tout pensif. Riche ! on l'appelait riche, lui ! Et c'était vrai ; il était riche en comparaison de cet enfant qui souffrait de la faim, qui supportait le vent, le froid et la pluie, et qui n'avait pas même une mère pour l'aimer. « Sa grand'mère doit être bien méchante, se disait-il. Peut-être qu'elle ne peut pas faire mieux, qu'elle est trop vieille pour travailler... Je vais en parler à ma mère... Pourtant elle a déjà tant de peine à nous faire vivre, ce serait mal de ma part de lui demander de l'argent... Je ne lui en parlerai pas. »

Il n'en parla pas, et sa mère, ce soir-là et les jours suivants, fut un peu surprise de lui voir un air concentré et mystérieux qui n'était pas dans ses habitudes. Elle remarqua aussi, en enlevant la nappe après chaque repas, qu'il n'y restait aucune des bouchées de pain qu'elle avait coutume d'émietter sur la gouttière, et que les oiseaux familiers venaient becqueter presque dans ses mains.

« Adrien devient bien soigneux, se dit-elle ; il ne laisse plus perdre de pain. Je lui en ferai compliment un de ces jours. »

Son compliment fut reçu d'une façon bizarre. Adrien rougit, se troubla, et finit par avouer que toutes les croûtes de la maison lui servaient à remplacer son goûter, qu'il portait le plus souvent intact au petit décrotteur dont il raconta la triste histoire. Ce jour-là, il put sans mystère porter à son protégé un magni fique croûton, dont les flancs recélaient un superbe morceau de fromage.

Par une froide journée de janvier, Adrien revenait du lycée, où sa mère était venue l'attendre, lorsqu'il entendit un grand tumulte dans la rue où se tenait ordinairement le petit décrotteur. Il pressa le pas, et vit un groupe très-animé de gens du peuple qui criaient et gesticulaient, pendant qu'une voiture, qu'il reconnut pour être celle de Robert, s'éloignait à toute vitesse. On distinguait quelques paroles dans ce brouhaha.

« Le pauvre enfant !

— Ces richards-là n'ont pas de cœur !

— Il lui a jeté de l'argent ! ces gens-là croient qu'on arrange tout avec de l'argent !

— Ils ne s'arrêteraient seulement pas pour voir quel mal ils ont fait ! »

Adrien était parvenu à percer le groupe.

« Oh ! maman ! s'écria-t-il tout à coup, c'est le pauvre petit décrotteur ! »

Et courant à son protégé, il l'entraîna jusqu'à M^{me} Mauloy.

Le pauvre enfant était tout sanglant. Il raconta son accident à Adrien. Il était assis sur sa sellette, attendant des souliers à cirer, lorsqu'une voiture, conduite par un jeune monsieur qui ne paraissait pas très-bon cocher, était entrée dans la rue. A ce moment, une de ses brosse était tombée du trottoir sur la chaussée : il avait voulu la rattraper, pour qu'elle ne fût pas écrasée par la voiture qui passait tout près du trottoir, et il avait été renversé par la roue. Sa tête avait porté sur les pierres, et la roue lui avait déchiré la main. Le jeune monsieur qui conduisait voulait s'arrêter pour le relever, mais un autre grand monsieur qui était avec lui l'en avait empêché, en lui disant : « Votre oncle vous attend : avec dix francs ce gamin ira se faire panser, et il aura encore du reste. » Il lui avait jeté dix francs et il avait fouetté son cheval.

« C'est Robert, mère, » dit tout bas Adrien à M^{me} Mauloy.

Elle serra la main de son fils. A quelle école il serait peut-être, si j'avais cédé ! pensa-t-elle. Puis elle examina les blessures du pauvre enfant, et, sans s'inquiéter des regards curieux des passants qui s'étonnaient de voir une dame panser les plaies d'un mendiant au milieu de la rue, elle le mena à une fontaine, lava ses blessures, et les banda avec son mouchoir et celui d'Adrien. Puis elle le fit entrer dans une pharmacie, tout en le consolant et en l'encourageant par de douces paroles qui faisaient joindre les mains et lever les yeux au ciel aux bonnes femmes de la rue, qui les avaient suivis pour voir la fin de l'aventure.

« Il faudra qu'il renouvelle souvent les compresses mouillées avec cette eau, dit le pharmacien à M^{me} Mauloy, et qu'il ne se serve pas de sa main d'ici quelques jours. » L'enfant devint tout pâle.

« Grand'mère me battra ! s'écria-t-il. Je ne peux pas rester sans travailler. Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! ça ne me fait rien d'avoir du mal, pourvu que je puisse tenir ma brosse. Faites-moi beaucoup plus de mal, monsieur, mais guérissez-moi tout de suite !

— Mais, mon pauvre enfant, lui dit M^{me} Mauloy, puisque vous rapportez dix francs, votre grand'mère vous permettra bien de vous reposer quelques jours.

— Ah ! oui, les dix francs... Je n'y pensais plus... Oui, mais demain !... »

L'enfant n'acheva pas. Il baissa la tête et se mit à pleurer silencieusement.

« Voulez-vous que je vous reconduise chez vous ? dit Claire. Je parlerai à votre grand'mère, je lui expliquerai que ce n'est pas de votre faute. »

L'enfant hésitait.

« Oh ! madame... ce n'est pas la peine... si elle allait être malhonnête avec vous... Pourtant Madelon serait si contente de vous voir...

— Eh bien, allons voir Madelon ! » dit Claire. Et elle suivit le petit décrotteur, qui prit sa sellette sous son bras gauche, et glissa tout au fond de sa poche les pièces d'argent qu'il avait, on pouvait le dire, payées de son sang. Adrien marchait auprès d'eux et se promettait de bien recevoir la vieille chez qui ils allaient, si elle s'avisait d'être malhonnête envers sa mère. Il regardait ses poings comme pour s'assurer de leur force, dont il n'eût peut-être pas été fâché de faire l'essai : jamais preux chevalier ne mit plus de courage au service de sa dame.

Chemin faisant, l'enfant, doucement questionné, raconta que sa grand'mère avait soixante ans, et qu'elle ne travaillait plus beaucoup à son métier de cardeuse de matelas. Elle se plaignait toujours d'avoir ses petits-enfants à sa charge, surtout Madelon qui était malade, et elle disait que, puisque sa maladie ne pouvait pas se guérir, le bon Dieu devrait bien la prendre tout de suite.

« Moi, je ne suis pas de cet avis-là, dit le pauvre petit, et je voudrais la garder toujours ; si seulement j'avais assez d'argent pour lui donner tout ce qu'il lui faut ! Quand grand'mère est endormie, je vais causer tout bas avec Madelon ; nous regardons ensemble le ciel, et elle me dit que Dieu est là, caché derrière les étoiles, qu'il me voit et qu'il prendra soin de moi si je ne suis pas méchant. Elle me dit encore que quand elle sera partie pour le ciel, elle aussi me verra, et que je devrai faire bien attention à ne jamais me conduire mal, parce que si elle me voyait faire une mauvaise action, cela l'empêcherait d'être heureuse en paradis. Et je lui promets tout ce qu'elle veut : je l'aime tant ! et il n'y a qu'elle qui m'aime. Je ne sais pas comment je pourrai vivre quand elle n'y sera plus : j'ai beau y penser, je ne peux pas comprendre cela ! »

Adrien frissonnait : il regarda sa mère avec inquiétude, se demandant si elle n'était pas malade, et se disant comme l'autre enfant : « Si elle n'y était plus ! » M^{me} Mauloy le comprit, et elle lui serra la main pour le rassurer.

Le petit décrotteur s'arrêta devant une très-pauvre maison de la rue Serpente.

« C'est bien haut ! dit-il en montrant l'escalier.

— Cela ne fait rien, répondit Claire ; montez le premier, mon enfant, nous vous suivons. »

Ils gravirent tous les trois les marches humides, suintantes, glissantes, d'un vieil escalier vermoulu qui s'enfonçait dans des hauteurs sombres : en regardant en l'air, Adrien et sa mère entrevoyaient vaguement une forme de rampe qui développait sa spirale, toujours, toujours plus haut ; on eût cru qu'elle ne finirait pas.

Adrien se sentait glacé en respirant cet air épais et lourd ; il lui semblait entendre des plaintes s'échapper des portes crasseuses qui s'entr'ouvriraient curieusement sur tous les paliers comme pour guetter leur passage. Au milieu de cette tristesse et de cette misère, il lui revint en mémoire, comme une vision lumineuse, l'appartement clair et gai où sa mère lui faisait la vie si facile et si douce, et il eut presque honte de son bonheur en pensant au sort des habitants de cette maison.

Le petit décrotteur s'arrêta : l'escalier ne montait pas plus haut. Il frappa du doigt, timidement, à une vieille porte aux ais disjoints, à la serrure disloquée.

« Qui est là ? dit une voix maussade.

— C'est moi, grand'mère : ouvre la porte !

— Bastien ! comment, paresseux, te voilà à cette heure-ci ! Veux-tu bien t'en retourner à ton ouvrage, fainéant, propre à rien ! Attends que je prenne mon balai, je vais te faire détalier !

— Ouvre, grand'mère, il y a une dame avec moi, » reprit en tremblant le pauvre garçon.

La porte s'ouvrit vivement, et une vieille femme apparut sur le seuil. Adrien recula. Ce ne fut pas sa vieillesse ni sa pauvreté qui la lui firent trouver hideuse ; il avait vu souvent de pauvres vieilles femmes de pêcheurs, au dos courbé et au visage ridé par l'âge et hâlé par le vent de mer, venir à la porte du docteur Mauloy demander des secours et des soins. Mais celles-là, sous leurs misérables vêtements rapiécés, conservaient un air honnête et respectable, et la coiffe blanche qui couvrait leurs cheveux gris jetait sur leur visage une ombre transparente et douce qui donnait à leur physionomie une expression de calme religieux. Adrien les saluait toujours respectueusement, et trouvait tout simple de leur dire en passant : Bonjour, la mère ! Mais il ne lui fût pas venu à l'idée de donner ce nom sacré de mère à la femme qui se tenait devant lui, vêtue d'un jupon en lambeaux aux couleurs effacées, avec une camisole à moitié sortie du jupon et attachée de

travers sur la poitrine, et coiffée d'un mouchoir à carreaux qui avait été rouge et qui n'était plus que sale. Ce mouchoir entourait sa tête au ras des sourcils, gris et hérissés, qui surmontaient de petits yeux noirs perçants et durs. La bouche montrait encore trois ou quatre dents ; les mains, qui sortaient, sèches et longues, des manches trop courtes de la camisole, faisaient penser à des griffes.

Cette aimable apparition jeta un regard aigu à Bastien ; puis elle se tourna vers M^{me} Mauloy, et toute sa figure se contracta en un sourire humble et suppliant.

« Ma bonne chère dame, lui dit-elle d'une voix plaintive et douce, c'est une grande miséricorde de votre part de venir visiter de pauvres gens comme nous. Voyez ma misère, ma bonne dame charitable ; je n'ai plus la force de travailler, et il faut que je nourrisse deux enfants ! J'ai bien besoin que les âmes pieuses s'intéressent à moi !

— Je vous ramène votre petit-fils, dit Claire froidement, car le ton mielleux de cette femme ne lui inspirait que du dégoût. Il a été renversé par une voiture, et il est un peu blessé ; mais ne vous inquiétez pas, ce ne sera rien. »

La mégère se retourna, furieuse, vers l'enfant.

« Bastien ! vaurien ! tu n'étais donc pas capable de te garer ? Te faire blesser, pour avoir un prétexte de te croiser les bras, pendant que nous mourrons de faim ici ! Il devait y avoir des bourgeois, dans cette voiture ! Il fallait les faire arrêter, et leur faire payer des dommages-intérêts !

— Grand'mère, le monsieur m'a donné dix francs... les voilà.

— Dix francs ! s'écria la vieille un peu apaisée en s'emparant de l'argent. Dix francs ! une belle affaire, au prix où est le pain, et la chandelle, et le bois, et tout ! » « Et l'eau-de-vie aussi, » se dit Adrien, en remarquant l'odeur qu'exhalait la vieille femme.

Celle-ci continuait.

« Il fallait le suivre, le bourgeois, et savoir où il demeure, pour aller lui en demander d'autres, quand ceux-là seront finis. L'as-tu suivi ? hein ?

— Je n'ai pas pu, » balbutia le pauvre Bastien.

Elle fit le geste de le frapper ; mais, se rappelant la présence de M^{me} Mauloy, au lieu de laisser retomber sa main, elle s'en servit pour se frotter les yeux, comme si elle eût eu des larmes à essuyer ; et elle recommença à geindre sur son malheur.

« Je m'occuperai de retrouver la voiture qui a renversé votre petit-fils, lui dit Claire, et je crois que je pourrai vous obtenir quelques secours ; mais c'est à condition que l'enfant se reposera jusqu'à ce qu'il soit tout à fait guéri. Voici une bouteille d'eau pour mouiller ses compresses ; soignez-le bien, si vous voulez que je m'occupe de vous.

— Oh ! Madelon me soignera, ma chère Madelon, » dit Bastien.

Claire regarda d'où venait sa voix, et elle l'aperçut au fond de la chambre, debout au chevet d'un lit de sangle où gisait une jeune fille de quinze ou seize ans. Elle s'était soulevée un peu pour passer un bras autour du cou de son petit frère, qu'elle embrassait tendrement en lui disant d'une voix tremblante : « Mon pauvre chéri ! est-ce que cela te fait bien mal ? »

« C'est ma petit-fille qui est là, dit la vieille, qui avait saisi sur le visage de Claire une expression de pitié. Elle serait en âge de gagner sa vie, ma bonne dame, mais elle est malade de la poitrine, et ça la met à ma charge pour tout le temps qu'elle vivra : une lourde charge pour une pauvre vieille comme moi ! »

Bastien revint à la porte.

« Madame... madame... murmura-t-il tout bas à Claire, Madelon voudrait bien vous voir ! »

Claire entra et le suivit près du lit de la pauvre fille. Celle-ci ne lui parla pas ; elle la regarda un instant, de ses grands yeux bleus tout brillants de fièvre ; puis elle prit ses mains et les couvrit de baisers.

« Que faites-vous, mon enfant ? dit Claire en essayant de retirer ses mains.

— C'était pour vous remercier, répondit Madelon ; je ne peux pas trouver de mots pour dire combien je vous trouve bonne ! Vous l'avez soigné, mon pauvre petit frère !... personne n'aurait fait cela... je vous ai regardée pour conserver votre figure ; je la verrai toujours à présent.

— Si vous pouviez nous faire donner quelque chose de plus par le bureau de bienfaisance, mon excellente dame, reprit la vieille qui s'était rapprochée, j'en connais qui reçoivent plus que nous et qui ne sont pas moitié si pauvres : il n'y a pas de justice là dedans, bien sûr.

— Je ne suis pas du bureau de bienfaisance, répondit Claire, mais je ferai ce que je pourrai pour vous. N'oubliez pas ce que je vous ai dit : je reviendrai bientôt. »



La pauvre Madelon.



CHAPITRE XI

La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.

On peut croire que Robert ne se vanta pas de ses débuts malencontreux dans l'art du cocher. Mais le petit groom, fier d'avoir quelque chose à raconter, en régala l'office et l'antichambre, et, vers le soir, il arriva aux oreilles de l'oncle Chaldry que son neveu, ayant lancé le cheval au galop, avait écrasé un enfant contre une borne, et qu'il avait ensuite couru les plus grands dangers, ainsi que le baron et Isidore Turpin (c'était le nom du petit groom). L'oncle Chaldry se mit dans une belle colère. Cécile essaya timidement de parler du danger des exercices violents. Le nabab s'emporta, disant qu'il n'y avait de danger que pour les imbéciles et les maladroits, qu'il était honteux, à l'âge de Robert, de ne pas savoir diriger un simple panier, quand des Anglais et de Américains plus jeunes que lui menaient un attelage de quatre chevaux ; et qu'enfin il entendait avoir pour héritier un homme capable de lui faire honneur, et non pas une poule mouillée. Heureusement que le baron entra et réduisit l'événement à ses véritables proportions. L'oncle se calma, et fit à Cécile un grand éloge du bel Adhémar. « Au moins, dit-il, voilà un garçon qui a du bon sens : il a refusé

de s'arrêter ; de sorte que la famille de l'enfant ne viendra pas nous ennuyer de ses criailleries. »



Juste comme il parlait, on remit à Cécile un billet qui parut la contrarier vivement, car elle rougit.

« Qu'y a-t-il donc ? » demanda M. Chaldry. Et au lieu d'attendre la réponse, il enleva le billet des mains de Cécile et le lut sans cérémonie. La discrétion n'était pas une des vertus principales de l'oncle Chaldry : après tout, peut-être considérait-il comme lui appartenant tout ce qui de près ou de loin avait rapport à son héritier ou à la mère de celui-ci.

Ce billet était de Claire. Elle racontait très-simplement l'accident, et priait sa cousine d'aider le petit décrotteur, qui ne pourrait rien gagner pendant plusieurs jours. Elle parlait de la jeune malade, et ajoutait : « Si tu pouvais aller voir cette pauvre famille, et ne donner d'argent que peu à peu, cela vaudrait mieux, car la grand'mère ne m'inspire aucune confiance, et je ne serais pas étonnée, si elle se voyait dans les mains une somme un peu forte, qu'elle la dépensât toute à la fois. »

Pour le coup, l'oncle Chaldry n'y tint plus.

« Y aller ! s'écria-t-il en se levant et en gesticulant si brusquement, que Mocquo, qui faisait la sieste sur ses genoux, bondit effaré et alla se réfugier sous les coussins d'un canapé. Aller chez ces gens-là, pour nous rapporter peut-être le germe de quelque maladie ! J'espère bien, ma nièce, que vous ne songez pas à suivre ce bizarre conseil. Elle a d'étranges idées, votre cousine ! Allons, le sort a bien jugé ; cette femme-là évidemment n'était pas faite pour avoir de la fortune. Envoyez-lui de l'argent : je ne suis pas un ogre, après tout, je suis chrétien (il croyait l'être, le pauvre homme !) et je sais qu'il faut faire la charité quand on est riche. Oui, envoyez-lui de l'argent, dès ce soir, entendez-vous ? et qu'elle se charge de le distribuer,

puisqu'elle aime à faire des visites dans les galetas ; mais recommandez-lui de ne pas donner notre adresse. Vous comprenez ! »

Pendant ce temps-là, Adrien assis au coin du feu causait avec sa mère, en attendant la visite quotidienne du vieux Pascaud. Comme de juste, il parlait du petit décrotteur.

« Comme il est malheureux, mère, disait-il, ce pauvre petit ! il n'a que sa sœur à aimer, et sa sœur va mourir ! Est-ce que c'est vrai qu'on ne peut pas la sauver ? Elle a une figure si douce ! Je l'ai bien regardée de la porte, et je serais allé lui parler, sans la méchante grand'mère. Est-ce possible qu'elle soit leur grand'mère ! ce sont plutôt des enfants qu'elle a volés : s'ils étaient à elle, elle ne les maltraiterait pas comme elle fait.

— Je ne les connais pas plus que toi, mon enfant ; mais nous saurons bientôt à quoi nous en tenir. En rentrant, j'ai conté notre aventure à M. Pascaud ; il s'est frappé le front en disant : Je m'en charge !.... »

Ici la sonnette retentit.

« Le voilà ! » s'écria Adrien en courant lui ouvrir.

C'était, en effet, le vieux Pascaud ; il entra, et, tirant un carnet de sa poche :

« Voilà, chère madame ! rue Serpente, veuve Gaginard, matelassière : pas grand'chose de bon. Elle travaille le moins possible et boit le plus qu'elle peut : elle est assistée par plusieurs comités de charité, ce qui ne l'empêche pas de laisser ses petits-enfants manquer de tout. Elle prétend qu'ils sont à sa charge : c'est plutôt elle qui est à la leur, car le petit gagne autant qu'elle, sinon plus, et il est bien certain que si on lui fait la charité, c'est à cause d'eux.

— Est-ce qu'ils sont bien à elle ? » demanda Adrien.

Le vieux Pascaud rit amèrement.

« Ah ! ah ! je te reconnais-là, mon garçon, tu crois que toutes les mères sont comme la tienne. Erreur, mon bonhomme, erreur ! Ta mère est une mère comme on en voit peu, rara avis⁶ ; mais à l'état de nature il y a plus de marâtres que de mères, mon pauvre Adrien !

— Allons, allons, cher monsieur, interrompit Claire, vous avez étudié les mères sur la farouche Médée, apparemment. Permettez-nous de ne pas être de votre avis, et, en général, d'attendre que vous soyez devenu méchant pour croire tout le mal que vous dites de l'espèce humaine. Vous ne pouvez pas vous y connaître en méchanceté, vous qui passez votre vie à rendre des

services. Ne venez-vous pas encore de marcher sous la pluie pour vous informer de ces pauvres gens ?

— Bast ! bast ! répondit le vieux Pascaud en s'asseyant pour présenter au feu ses semelles mouillées. Autre chose : je viens de chez le médecin des pauvres : Madelon Gaginar, seize ans, phthisique au dernier degré ; pas d'espoir de guérison ; pourrait être admise dans un hospice. En tout cas, elle n'en a pas pour longtemps à souffrir ; elle est plus heureuse que bien des gens. C'est égal, je me demande ce qu'elle est venue faire en ce monde. »

Personne n'ayant répondu, M. Pascaud continua :

« J'ai parlé aux agents de police du quartier. Bastien Gaginar, décrotteur, installé à la porte de l'institution Jolibois, dix ans, bon sujet, pour le moment du moins, car il n'est pas probable qu'il continue, vu les exemples qu'il aura devant les yeux. Enfin il n'est encore ni querelleur, ni voleur. Il faudrait qu'il pût apprendre un métier et se tirer des griffes de la grand'mère : mais le moyen qu'il y arrive jamais ? Il y a des gens qui sont fatalement voués au mal.... Après tout, ce n'est pas notre affaire. Viens me montrer ton thème, mon garçon. »

Nous devons avouer que l'esprit d'Adrien était absent ce soir-là, et que sans les observations de son professeur il aurait omis d'appliquer les règles les plus élémentaires de la syntaxe latine. Au moment où il finissait, on entendit du bruit dans l'escalier.

« Ce n'est pourtant pas moi qui dégringole, cette fois-ci ! dit le vieux Pascaud en riant.

— Qui peut venir à pareille heure ? » fredonna Adrien, en allant ouvrir avec de la lumière.

Il revint aussitôt et introduisit un grand laquais en livrée, à casquette galonnée d'or.

« Est-ce ici M^{me} Mauloy ? demanda-t-il d'un ton dégagé.

— C'est ma mère, » répondit Adrien, en désignant Claire et en s'inclinant devant elle.

Le laquais se décida à ôter sa casquette.

« C'est une lettre pour Madame, de la part de M^{me} Linant. Le gaz est éteint de bien bonne heure dans l'escalier de Madame, et le concierge de Madame fait bien mal son service, » continua-t-il en époussetant d'une chiquenaude sa culotte bleu de ciel, qui portait aux genoux les traces d'une chute sur des marches poudreuses.

Claire ne répondit pas ; elle lut la lettre de sa cousine, écrivit à la hâte quelques mots sur une carte, et donnant sa réponse au laquais :

« Remettez ceci à M^{me} Linant ; mon fils va vous éclairer. »

Et elle le congédia d'un geste.

« Diable ! cette dame-là est bien roide pour une personne qui loge si haut ! » se dit le valet en descendant l'escalier.

« Eh bien, maman ? dit curieusement Adrien dès qu'il eut refermé la porte.



— Elle envoie cent francs pour ton protégé, et me charge d'en régler l'emploi comme je l'entendrai.

— Elle pourrait bien s'en occuper elle-même ! grommela le vieux Pascaud.

— Quel bonheur ! s'écria Adrien. Nous irons demain, n'est-ce pas ?

— Oui, si tu sais bien tes leçons, et tu ne parais pas prendre le chemin de les savoir.

— Je vais les apprendre tout de suite ; tu verras. »

Il les apprit en effet, très-vite et très-bien ; mais quand le voisin se fut retiré et qu'Adrien se fut couché, sa mère, qui travaillait dans la chambre voisine, l'entendit se tourner et se retourner dans son lit comme quelqu'un qui ne peut pas s'endormir. Craignant qu'il ne fût malade, elle s'approcha de lui.

« Qu'as-tu donc ? lui dit-elle en l'entourant de ses bras.

— Les riches sont bien heureux ! ils peuvent donner, eux ! répondit-il en soupirant.

— Et nous, reprit M^{me} Mauloy après un instant de silence, car elle s'était fait souvent la même remarque, et nous, mon enfant, n'avons-nous rien à

donner ?

— Je lui ai donné du pain... pour deux sous à la fois ! qu'est-ce que c'est que cela ?

— Mon pauvre Adrien, tu n'as guère de mémoire. Cherche dans tes meilleurs souvenirs : tes plus grandes joies ont-elles été dues à de l'argent ? Il y a bien des manières de donner, et une bonne parole, un regard de compassion valent souvent bien plus qu'une pièce de monnaie. Rappelle-toi les paroles de l'apôtre au boiteux de la Synagogue : « Je n'ai ni or, ni argent ; mais ce que j'ai, je vous le donne, » et il le guérit. Le jour où tu as bravement laissé cirer tes souliers par Bastien, de peur de l'humilier en le traitant comme un mendiant, tu as fait acte de charité, plus que ma cousine en envoyant par un domestique galonné un billet de cent francs qui ne lui coûte rien. »

Adrien jeta ses bras au cou de sa mère.

« Oh ! mère ! mère ! je suis un ingrat ! je suis tellement habitué à ta bonté que je ne la remarque plus. Toi, tu as soigné le pauvre Bastien, et tu n'as pas eu honte de laver ses blessures à la fontaine de la rue, devant les passants ; et tu l'as consolé, et tu l'as reconduit chez lui pour l'empêcher d'être battu par sa grand'mère ; c'est de la vraie charité, je le comprends à présent. Tu m'aideras à trouver d'autre bien à faire à ce pauvre petit, n'est-ce pas ? et à Madelon... pauvre fille !... Ah ! c'est bien triste la vie quelquefois !... M. Pascaud avait peut-être raison. Si elle meurt si jeune, qu'est-ce qu'elle sera venue faire en ce monde ? »

M^{me} Mauloy regarda son fils d'un air sérieux.

« Je ne te le dirai pas aujourd'hui, mon enfant ; mais nous reverrons Madelon, et dans quelque temps c'est toi-même qui me diras pourquoi Dieu lui a donné ces courtes années de vie. »



Adrien porta son paquet vaillamment.



CHAPITRE XII

Les orpheline.

« Mère, allons-nous voir Bastien et Madelon ? s'écria Adrien, en entrant, au retour de la classe du soir, dans le salon où sa mère était occupée à ranger des vêtements.

— A l'instant : je mets mon chapeau. Attends que je ferme ce paquet, dont tu vas te charger.

— Qu'as-tu mis dedans ? peut-on voir ? Ah ! mon ancien costume brun.

— Il sera trop petit pour toi quand tu quitteras le deuil ; je le porte à Bastien, avec des bas et des chemises qui ne te servent plus.

— On pourrait lui en donner bien d'autres ! il y a mon vieux pantalon gris, et ma veste bleue, et puis ma blouse, et puis...

— Du tout : la grand'mère serait capable d'aller vendre ce qu'on lui aurait donné ; au lieu que j'exigerai qu'il porte ces vêtements-là, et il faudra que je les lui voie tous les jours. Voici un peu de linge et une camisole chaude pour Madelon, et de la toile fine pour panser la main de Bastien : c'est assez pour aujourd'hui. »

Adrien porta son paquet vaillamment, quoique dans la rue plusieurs gamins lui offrissent « d'aller chercher un fiacre pour les bagages de Monsieur ». « C'est ma manière de donner, se disait-il ; je n'ai ni or, ni argent... » et il était heureux de s'imposer un petit sacrifice d'amour-propre.

Le cœur lui battait un peu lorsqu'il arriva en haut du sombre escalier et qu'il frappa à la porte de la veuve Gaginard ; il ne se souciait pas beaucoup d'exercer la charité envers cette vieille-là.

« Entrez ! » dit une faible voix, et Adrien ouvrit la porte pour faire entrer sa mère.

En les voyant, Madelon eut un si doux sourire, ses yeux brillèrent d'une si joyeuse gratitude, qu'Adrien fut pénétré de l'évidence de cette vérité, qu'on peut faire plaisir, même aux pauvres, autrement qu'avec de l'argent.

« Oh ! madame, que vous êtes bonne d'être revenue ! dit-elle à Claire. Bastien va mieux ; mais il ne pourrait pas encore tenir ses broses ; il est resté avec moi. Grand'mère est sortie.

— N'importe, ma chère enfant ; je tenais surtout à voir mon blessé ; j'apporte de la toile fine pour le panser.

— Merci, madame ; voilà votre mouchoir et celui du jeune monsieur ; je les ai lavés hier soir, et je viens de les repasser.

— Comment, dans votre lit ?

— Mais oui ; Bastien m'a apporté une écuelle et de l'eau avec du savon, et puis un fer et une planche à repasser, sur mes genoux ; c'est pour cela que l'ouvrage n'est pas très-bien fait ; excusez-moi, s'il vous plaît, madame.

— Je vous remercie, ma chère petite ; je suis fâchée que vous vous soyez fatiguée à cela. Comment vous trouvez-vous aujourd'hui ?

— Pas trop mal pour mon état, madame ; je n'ai pas à me plaindre... Je sais bien qu'on ne peut pas mourir sans souffrir... mais je ne souffre pas trop, il faut être juste.

— Vous êtes bien mal ici, » dit M^{me} Mauloy en regardant les murs crevassés, la porte fendue et la fenêtre disjointe, par où se glissaient des courants d'air glacé.

Bastien se serrait contre elle.



Madelon se méprit sur ses intentions et rougit.

« Ce n'est pas bien propre, c'est vrai, dit-elle. Je fais pourtant tout ce que je peux, et je nettoie dès que j'ai la force de me lever.

Je fais aussi balayer et ranger par Bastion, avant qu'il parte, quand grand'mère ne l'envoie pas travailler trop matin...

— Ce n'est pas là ce que je veux dire, interrompit Claire ; je veux dire que vous devez avoir froid, que votre grand'mère est peut-être trop âgée et trop occupée, et votre frère trop petit pour vous soigner comme il faut. Il ne serait pas difficile de vous faire entrer dans une maison où vous ne manqueriez de rien, et... »

Ici Bastion, qui écoutait d'un air inquiet les paroles de Claire, se jeta sur sa sœur comme pour la retenir si l'on tentait de la lui enlever.

« L'hôpital ! s'écria-t-il, l'hôpital ! Sœur, n'y va pas ! ne m'abandonne pas ! Je serai courageux, je te l'ai promis, quand tu me quitteras pour aller en paradis, mais ne me quitte pas pour aller à l'hôpital ! Ne t'en va pas avant que le bon Dieu t'emmène !

— Vous voyez, madame ! dit Madelon. L'hôpital, c'est bon pour les gens qui n'ont personne qui tienne à eux ; les autres aiment encore mieux souffrir davantage et rester chez eux. Et puis, plus je pourrai rester avec ce pauvre petit, et mieux cela vaudra. Quand je serai partie, personne ne lui dira plus d'être bon et honnête, et il n'aura que mon souvenir pour le préserver du mal. »

Elle avait passé son bras amaigri autour des épaules de son frère, qui se serrait contre elle, comme s'il eût pu en la couvrant de son corps la défendre contre l'ennemi invisible qui minait sa frêle vie. Adrien les regardait ; il avait le cœur gonflé de larmes, il souffrait presque comme s'il eût été lui aussi le frère de Madelon ; mais il ne se demandait plus ce qu'elle était venue faire ici-bas.

« Il faut espérer que le printemps vous fera du bien, dit Claire à la jeune malade ; à votre âge, il y a toujours de l'espoir. Je vous ai apporté quelques vêtements chauds, ainsi qu'à votre frère, et j'ai aussi de l'argent que vous envoient les maîtres de la voiture qui l'a blessé hier.

— Oh ! madame, que vous êtes bonne ! c'est vous qui l'avez demandé, j'en suis sûre. Mais ne le donnez pas tout à la fois, je vous en prie... il serait trop vite dépensé... »

Elle ajouta tout bas :

« Grand'mère est vieille... elle a eu du mal dans la vie... elle n'a plus beaucoup sa tête, et lorsqu'elle a de l'argent, elle va chez le marchand de vin... Quand elle rentre ensuite, elle se fâche très-facilement, et je n'ai pas

la force de défendre le petit quand elle le bat... c'est ce qui me fait le plus de mal.

— Je comprends, dit Claire en lui serrant la main ; je le donnerai peu à peu, et je vous promets de veiller sur l'enfant, quand... le plus tard possible... »

Madelon saisit les mains de Claire et les porta à ses lèvres dans un élan passionné.

« Oh ! je savais bien que Dieu ne nous abandonnerait pas ! je l'ai tant prié, et je croyais toujours voir un de ses anges venir à notre secours de là-haut (elle indiquait le peu de ciel que laissait voir l'étroite fenêtre) : l'ange était sur la terre, et c'est vous !

— Je ne suis qu'une mère de famille, ma pauvre Madelon ; mais ce que je pourrai, je le ferai. Parlons de vous : à quoi passez-vous vos journées quand Bastien n'est pas là ?

— Je tricote, quand je ne souffre pas trop ; le reste du temps, je pense.

— Vous n'avez pas de livres pour vous distraire ? »

Madelon rougit.

« Je ne sais pas lire, madame ; je n'ai jamais pu apprendre, parce qu'il fallait garder Bastien pendant que ma mère allait en journée ; et quand Bastien a été assez grand pour se passer de moi, je suis devenue trop malade pour aller à l'école. Mais je ne m'ennuie jamais ; je regarde le ciel qui est devant moi : les nuages sont si beaux ! j'aime à les voir passer, changer de formes, de couleurs, et je cherche à deviner ce qu'il y a derrière eux. Et le soir, la nuit, quand je ne dors pas, j'aime à regarder les étoiles ; elles viennent de ce côté-là, elles passent devant la fenêtre, lentement, comme si elles voulaient me dire l'une après l'autre : bonsoir, Madelon, courage ! bientôt tu viendras nous retrouver. Et puis elles s'en vont, et d'autres les remplacent, jusqu'à ce que le ciel blanchisse, et puis devienne tout rose : c'est le jour ! Vous voyez bien, madame, que je n'ai pas le temps de m'ennuyer, ni le jour ni la nuit ! »

En ce moment la porte s'ouvrit brusquement, et la veuve Gaginarde parut sur le seuil, le visage cramoisi et la démarche chancelante.

« Bastien ! cria-t-elle d'une voix enrouée, qu'est-ce que tu fais là ? Veux-tu bien t'en aller à ton ouvrage, fainéant ! Ah ! tu te reposes pendant que je me ronge le sang à travailler pour te nourrir !

— Grand'mère, interrompit Madelon, vous savez bien que Bastien est blessé et qu'il ne peut pas travailler : madame est venue prendre de ses

nouvelles.

— Ah ! oui, vous avez de la compagnie ici ! Que le bon Dieu vous récompense, ma bonne charitable dame ! Nous sommes trois qui n'avons pas de quoi souper ce soir...

— Et les dix francs que Bastien a rapportés hier, où sont-ils ? demanda sévèrement M^{me} Mauloy.

— Je viens de payer... des petites dettes, s'il vous plaît, ma bonne dame... je suis une honnête femme, voyez-vous, et je m'ôterais le pain de la bouche plutôt que de faire tort à mon prochain... les enfants, ça coûte si cher à nourrir, ma chère dame du bon Dieu !

— Je crois en effet qu'ils sont une grande charge pour vous ; on pourrait vous en débarrasser, et vous faire entrer dans un hospice de vieillards, pendant qu'ils seraient placés d'un autre côté. »

La vieille fondit en larmes — elle avait le vin tendre.

« Oh ! me séparer de mes petits-enfants ! les enfants de mon pauvre fils ! je les aime trop, les chers petits ! Qui est-ce qui parle de me les ôter ? que je le mette à la porte ! »

Adrien s'élança entre sa mère et la vieille qui avait tendu la main vers le manche de son balai. Claire lui fit signe qu'elle ne craignait rien.

« Si vous les aimez, alors prenez plus de soin d'eux que vous ne faites, dit-elle avec un air d'autorité, et n'allez pas boire l'argent que vous recevez pour eux. Je reviendrai souvent les voir ; si je ne les trouve pas habillés avec les vêtements que je leur ai apportés, et s'ils manquent de ce que vous pouvez leur procurer, je ne vous donnerai plus rien, et je parlerai de vous à la police. »

Ces mots « la police » et « je ne vous donnerai plus rien » produisirent un effet aussi merveilleux que subit. La vieille déposa son arme et reprit son ton mielleux pour protester de ses bonnes intentions. M^{me} Mauloy n'y croyait guère ; aussi lorsqu'elle se retira, en laissant quelque argent, elle ne manqua pas de dire qu'elle reviendrait le lendemain pour voir l'usage qu'on en aurait fait.



Le voisin tisonnait avec les pincettes.



CHAPITRE XIII

Où l'on voit la raison logique de plusieurs choses.

M^{me} Mauloy revint le lendemain, et tous les jours, jusqu'à ce que Bastien fût complètement guéri ; puis, lorsque l'enfant eut réinstallé sa sellette à la porte de l'institution Jolibois, Adrien la supplia d'y retourner encore pour consoler Madelon, qui allait, disait-il, se trouver toute seule à présent.

Claire ne se fit pas prier ; elle savait qu'Adrien, s'il perdait un peu de temps dans ces visites, mettait tous ses soins à le regagner en travaillant avec plus d'application que jamais, et que ses devoirs en étaient non-seulement plus vite, mais mieux faits. Et puis, était-ce du temps perdu, cette leçon quotidienne de patience et de douceur de résignation à la souffrance et de confiant espoir en Dieu ? A côté, au-dessus même de l'éducation de l'esprit, n'y a-t-il pas l'éducation de l'âme ? et qu'est-ce qui peut valoir pour elle la fréquentation des humbles et des petits, de ceux qui ont besoin de vous et à qui on peut faire du bien ? Faire du bien à autrui, sûr moyen de s'en faire à soi-même. Le vieux Pascaud aurait dit peut-être qu'à y regarder de près, le dévouement est la forme la plus raffinée de l'égoïsme : si c'est vrai, puisse le monde être rempli de cet égoïsme-là !

Adrien apprit donc beaucoup auprès de la pauvre Madelon, qui ne savait rien. Elle aimait ses visites, et elle le questionnait sur les changements qui s'étaient faits dans Paris depuis qu'elle ne sortait plus. Adrien était naturellement observateur ; il le devint encore davantage, pour pouvoir raconter à la jeune malade que dans telle rue on nettoyait les maisons, que telle église avait été réparée, que le magasin de nouveautés de tel numéro avait fait place à un magasin de curiosités, et qu'un nouveau théâtre de Guignol venait de s'installer à tel endroit. Madelon prit un jour tant d'intérêt à l'histoire d'un pauvre petit Savoyard dont la marmotte était morte et qui se désolait tout haut dans l'allée de l'Observatoire, qu'Adrien s'évertua dorénavant à découvrir des aventures pour les lui raconter. Il pensa même que si Madelon savait lire, ce serait un grand bonheur pour elle, parce qu'elle ne s'ennuierait plus ; et il apporta rue Serpente un alphabet acheté de ses sous de poche lesquels n'étaient jamais nombreux.



A sa grande surprise, Madelon accueillit son offre sans enthousiasme ; elle apprit ses lettres et commença à épeler comme pour lui faire plaisir, mais il était visible que cet exercice la fatiguait, et qu'elle ne le jugeait guère utile. Un jour qu'elle retombait sur son oreiller, épuisée, après une page de b, a, ba : « Merci, monsieur Adrien, lui dit-elle avec un triste sourire, mais je n'en peux plus.... je n'aurai pas le temps d'apprendre à lire, voyez-vous... »

Adrien eut envie de pleurer. Il remporta son alphabet, car il n'y avait pas moyen de songer à en faire profiter Bastien, que la grand'mère mettait à la porte dès le matin, avec défense expresse de rentrer avant l'heure d'aller se coucher.

L'hiver passa, et le mois d'avril amena les vacances de Pâques. Adrien fut douzième en thème latin : Robert eut le prix d'excellence.

Adrien n'en fut pas jaloux. Il ne lui enviait plus rien, ni son précepteur, ni sa place à la tête de la classe, ni sa voiture, son cheval, et la fortune dont il était l'héritier. Pourquoi les lui aurait-il enviés ? Ses visites à la rue Serpente lui avaient appris à regarder au-dessous de lui, et à s'estimer heureux en comparant son sort à celui des misérables : et quant aux biens de l'intelligence, plus précieux et plus enviables que les autres assurément, n'avait-il pas désormais un professeur aussi savant que patient, qui valait cent fois tous les barons de la terre ? Et la gloire d'être le premier dès le commencement de l'année valait-elle le bonheur de gagner plusieurs rangs à chaque composition, de comprendre et de savoir chaque jour davantage, et de voir de semaine en semaine son horizon s'éclaircir et s'étendre ? Quelles bonnes soirées il passait, dans le joli petit salon, entre sa mère et le vieux Pascaud ! M^{me} Mauloy travaillait à quelque ouvrage d'aiguille ; Adrien étudiait, et le voisin tisonnait avec les pincettes, tout en se tenant prêt à lui venir en aide quand il serait arrêté par quelque difficulté. Le travail fini, on causait : le vieux professeur savait tant de choses, et les racontait si bien, qu'Adrien ne se lassait pas de l'entendre. Il y prenait moins de plaisir quand le vieillard dressait un acte d'accusation contre l'humanité tout entière, et alors il se mêlait quelquefois à la conservation, et détruisait, avec sa logique d'enfant, tout l'échafaudage de sa philosophie chagrine. « Maman est bonne et Madelon aussi, disait-il ; papa était bon, vous êtes bon : il n'y a donc pas que des méchants dans le monde. Moi, je suis très-décidé à être un des bons : cela en fera un de plus. » Le professeur souriait et M^{me} Mauloy embrassait Adrien.

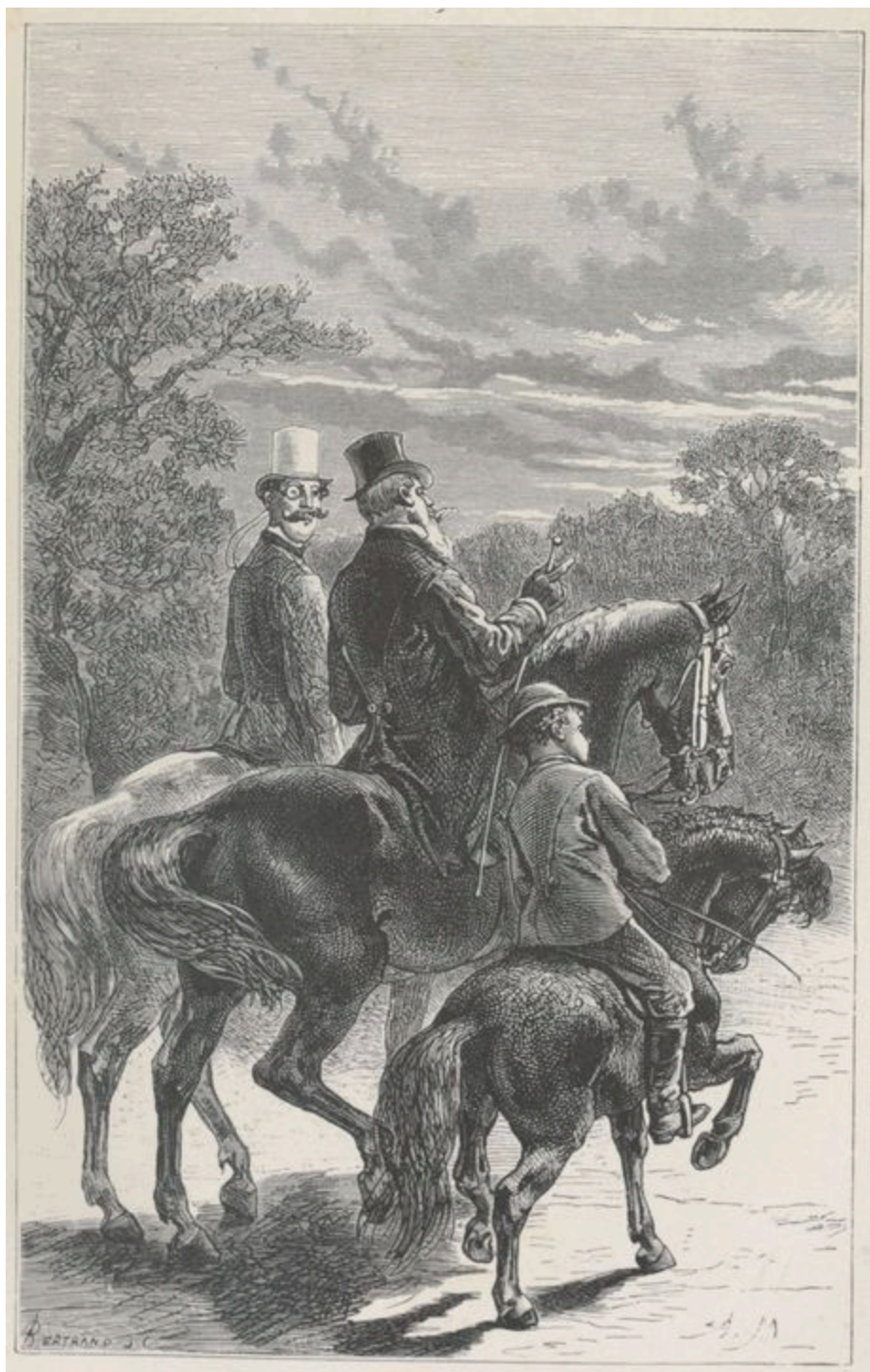
Pendant ce temps-là, M^{me} Linant, pauvre satellite gravitant autour de l'oncle Chaldry, menait la vie la plus agitée qui se pût imaginer. L'oncle était aussi actif qu'un homme de trente ans, et comme il n'avait plus pour s'occuper des centaines de travailleurs à diriger et à gouverner, il ne savait souvent que faire et cherchait à tuer le temps. Son éducation première ne l'avait pas mis en état de jouir des plaisirs de l'esprit ; il ne songeait jamais à ouvrir un livre, et les merveilles de la science ne l'attiraient guère, à moins qu'elles n'eussent quelque application industrielle. Il s'était fait recevoir à un cercle ; mais la conversation y roulait sur une foule de petites actualités qui ne l'intéressaient pas. Il fallait qu'on l'amusât, et on, c'était naturellement Cécile. La pauvre femme s'ingéniait à trouver des

distractions pour son vieil enfant, encore moins amusable que Louis XIV ; elle n'y réussissait pas toujours, et il lui arrivait de se voir récompensée de ses peines par d'amples bâillements de l'oncle Chaldry. Elle le menait au bois de Boulogne toutes les fois qu'il faisait beau, et au théâtre presque tous les soirs ; elle l'accompagnait à toutes les expositions, quelles qu'elles fussent. L'oncle Chaldry aimait les expositions. Il aimait aussi à aller dans le monde, où sa grande fortune lui valait le respect de beaucoup de gens ; et il prit même un jour pour recevoir chez lui : nouvel embarras pour Cécile, qui se serait bien passée de donner des fêtes. Tout son temps était pris ; et comme elle avait peu de mémoire et craignait toujours d'oublier quelque chose, elle avait généralement un air inquiet et affairé. Elle s'étonnait parfois, en pensant aux sommes énormes qui lui passaient par les mains, de ne pas trouver là dedans une seule dépense qui lui eût causé un véritable plaisir ; pas même ses aumônes, qu'elle n'avait pas le temps de faire elle-même. L'oncle Chaldry n'était pas avare, et mettait à l'occasion un billet de mille francs dans la bourse d'une quêteuse, mais il ne s'intéressait pas aux malheureux. Il avait vu tant de misères dans l'Inde que celles de France ne le touchaient plus.

Cécile avait pourtant trouvé en six mois une demi-heure pour voir sa cousine, et elle avait essayé de lui faire accepter de l'argent. Blessée par le refus de Claire, à qui elle avait été obligée d'avouer que c'était un don toléré et non pas offert par son oncle, qui ne voulait même pas la voir, Cécile se dit que c'était vraiment trop de fierté ; qu'on devait mettre plus de simplicité dans les relations entre parents, et que Claire avait tort, dans l'intérêt de son fils, de conserver cette délicatesse exagérée : et elle ne revint pas.

Et Robert ? Robert suivait son chemin tout doucement, et, en vertu de la vitesse acquise, il conservait son rang à la tête de la classe. D'abord, il la redoublait ; aucun des devoirs qu'il avait à faire ne lui présentait donc de difficultés nouvelles ; ensuite il avait été, dans son enfance, tenu très-sévèrement par son père, qui lui avait fait prendre l'habitude du travail, et une habitude, bonne ou mauvaise, ne se perd pas en un jour. De plus, Robert aimait le succès, et son cœur se gonflait d'orgueil au souvenir de ses succès de Lille. Si c'était une si belle chose que des couronnes, des livres et des applaudissements dans un lycée de province, que serait-ce dans un lycée de Paris ! Robert travaillait pour en faire l'expérience.

Ils allaient à cheval au bois de boulogne.



Il était heureux du reste qu'il eût bonne volonté, car il n'était ni aidé, ni encouragé. Sa mère n'avait pas le temps de s'occuper de lui : elle vivait à la vapeur. Elle ne le voyait guère qu'aux repas, et sa principale préoccupation était alors qu'il se tînt bien et se montrât soucieux de plaire à son oncle, ce

qui n'arrivait pas toujours. Elle savait que le baron ne le quittait pas, et que ses places continuaient à être bonnes : elle n'en demandait pas davantage.

Pour le bel Adhémar, il s'occupait le moins possible des devoirs de son élève, et il aurait mieux aimé, à la sortie de la classe, monter un des beaux chevaux de l'oncle Chaldry et accompagner le nabab au bois de Boulogne avec Robert et son poney, que de rentrer pour faire étudier le jeune garçon. On connaît déjà les opinions de l'oncle Chaldry en fait d'études classiques ; lui non plus n'était guère capable d'affermir son héritier dans ses bonnes résolutions, et s'il n'eût subi aucune influence étrangère, il aurait volontiers emmené l'enfant partout avec lui. Comment cette tentation fut-elle épargnée à Robert ?

C'est qu'il y avait à l'hôtel quelqu'un dont M. Chaldry préférait la société à celle de son héritier.

C'est que Robert avait un ennemi ; un ennemi est parfois bon à quelque chose.



Cet ennemi, c'était Mocquo. Pourquoi le singe avait-il pris en grippe l'héritier de son maître ? Peut-être voyait-il en lui un rival, non pour l'héritage, mais pour les gâteries de tous les jours. La chevelure frisée de Robert lui paraissait le jouet le plus amusant que singe eût jamais eu à sa disposition. Dès qu'il voyait entrer le jeune garçon, il prenait son élan, bondissait, s'abattait sur ses épaules... et une fois qu'il avait enfoncé ses longs doigts dans les boucles de sa victime, il n'y avait que l'oncle Chaldry qui pût le décider à lâcher prise. A la promenade, Mocquo avait vite fait de décoiffer Robert d'un coup de patte, et d'envoyer son chapeau rouler dans la poussière. C'étaient tous les jours de nouvelles niches : en fait de malices, l'imagination d'un singe est inépuisable, et Robert ne pouvait lutter, quoiqu'il fût toujours à la recherche de quelque tour à jouer à son

ennemi. Quand Robert et Mocquo se trouvaient réunis, on pouvait compter sur une querelle et une bataille. Or l'oncle Chaldry n'aimait ni les batailles ni les querelles, et il tenait par-dessus tout à ne pas se séparer de son singe, qu'il emmenait partout avec lui. Puisque Robert ne s'entendait pas avec Mocquo, il n'y avait qu'à laisser Robert à la maison. Grâce à Mocquo, Robert ne fut pas distrait de ses études cette année-là ; on pourrait donc dire que ce fut en partie à Mocquo que revint l'honneur du prix d'excellence.



Il prit Laure sur ses genoux..



CHAPITRE XIV

Leçon de danse.

« Papa, dit Laure en appuyant le bout de son doigt rose sur une certaine date de l'almanach, sais-tu que ce jour-là j'aurai huit ans ?

— Quel jour, ma mignonne ? répondit M. Pothain sans lever les yeux de dessus son journal.

— Le 28 avril. Es-tu content de moi, mon bon petit papa, dis ? » Et Laure vint glisser sa tête blonde entre le journal et les yeux du notaire. Le notaire, en père obéissant et résigné, replia son journal et prit Laure sur ses genoux.

« Voyons, que me veux-tu, petit tyran ?

— Je voudrais, pour mon jour de naissance, quelque chose de très-amusant... oh ! mais je te le payerai, et d'avance encore. M^{me} Mauloy dit qu'il n'y a de bons plaisirs que ceux qu'on a gagnés : tu vas voir si je n'ai pas gagné ce que je te demande. »

Elle tira de son petit panier, non plus seulement des clefs, mais un mouchoir ourlé à tout petits points bien fins et bien serrés, et marqué en

coton rouge aux initiales de son père.

« Voilà, papa ! Ça, c'est le point de marque, et je sais faire tout l'alphabet : tiens, voici mon marquoir. M^{me} Mauloy m'apprendra plus tard à faire de la vraie broderie. A présent, regarde mon écriture. »

Le cahier était vraiment très-bien écrit, en gros et en moyen, avec une ligne de chiffres à la fin de chaque page. Laure reçut un baiser pour l'écriture, un pour le mouchoir, un pour la fable qu'elle récita et un pour la table de multiplication. Puis elle courut au piano, se jucha sur un tabouret surmonté d'une pile de livres, et joua, en mesure et sans notes fausses, plusieurs airs de sa méthode.

Le notaire était enchanté.

« Allons, dit-il, je vois que j'ai bien fait de confier ton éducation à M^{me} Mauloy. Tu as gagné ta récompense, ma petite Laure. Dis-moi ce que tu veux, à présent.

— Ah ! voilà !... je voudrais d'abord une soirée pour danser avec tous mes petits amis.

— Bien ! ce n'est pas difficile ; seulement il faudra qu'elle finisse de bonne heure : je ne veux pas que tu veilles, tu es trop petite.

— Alors, papa, si on faisait la soirée dans le jour ? Depuis midi jusqu'au dîner, on aurait le temps de s'amuser, au moins.

— Va pour une matinée ! j'aime mieux cela. Est-ce tout ce que tu veux ?

— Je voudrais être déguisée, et tous les autres aussi : c'est si amusant, et j'ai un si joli costume de bouquetière !

— Mais nous ne sommes pas en carnaval.

— Ça ne fait rien : puisque c'est pour me faire plaisir, et que j'aurai plus de plaisir en bouquetière qu'en petite fille de tous les jours ! »

Le père se mit à rire.

« Allons, on dira à tes petits amis de se déguiser s'ils veulent. Tu peux aller avec miss Maggy faire tes invitations. Tu ne tiens pas à envoyer des cartes imprimées ?

— Oh non ! mais je voudrais encore autre chose. Tu as dit que tu étais bien content de tout ce que M^{me} Mauloy m'avait appris ; eh bien, je voudrais inviter son petit garçon, pour qu'il s'amuse une fois... et elle aussi, pour qu'elle le voie s'amuser... je serais si contente, mon cher papa... »

La voix de Laure devenait de plus en plus caressante ; le visage de M. Pothain s'était rembruni.

« Mais, Laure, c'est bien difficile... une simple institutrice... pense donc aux enfants que son fils rencontrerait chez moi... des enfants de mes clients, des gens riches, dans de grandes positions... tu es assez âgée pour comprendre cela... »

Laure ne comprenait pas du tout.

« Mais, papa, si elle avait bien voulu tirer au sort avec l'autre dame, elle serait peut-être très-riche à présent, et alors tu l'inviterais, n'est-ce pas ? Ce serait la même dame, pourtant !

— Allons, puisque c'est ton jour de naissance, je ferai ce que tu voudras. C'est aujourd'hui ta leçon, je viendrai inviter ta maîtresse. Continue à bien travailler. »

Il embrassa Laure et se rendit dans son étude.

M^{me} Mauloy n'eut pas lieu ce jour-là d'être très-contente de l'application de son élève. Laure ne pouvait tenir en place ; elle s'agitait, faisait cent questions étrangères à son travail, prenait son ouvrage à l'envers et ne paraissait pas comprendre ce qu'elle lisait ; évidemment son esprit était ailleurs. Au moindre bruit elle se tournait vers la porte par où son père pouvait entrer, puis vers la pendule, pour calculer combien la leçon devait encore durer.

Enfin le notaire parut. Il fit son invitation avec assez de bienveillance. D'abord, il était reconnaissant des soins de l'institutrice ; et puis il avait réfléchi que très-probablement les questions de toilette empêcheraient celle-ci d'accepter, et qu'ainsi il aurait tout le bénéfice de sa politesse sans en avoir les charges. En effet, Claire rougit en remerciant, et s'excusa de ne pouvoir accepter, à cause de son grand deuil de veuve.

« Mais votre petit garçon ? dit Laure toute triste. Je vous en prie, envoyez votre petit garçon ; j'ai tant envie de le connaître ! »

Un enfant, cela ne tire pas à conséquence. M. Pothain insista pour qu'Adrien vînt ; et, afin qu'il ne fût pas trop embarrassé en se trouvant au milieu d'étrangers, le notaire pria M^{me} Mauloy de venir dîner le soir même avec son fils, qui ferait ainsi la connaissance de Laure.

Claire hésitait un peu. Pourtant il faudrait bien un jour ou l'autre qu'Adrien apprît à se conduire lui-même : il n'aurait pas toujours sa mère auprès de lui.

Pourquoi le priverait-elle d'un plaisir qui s'offrait ? Adrien ne pouvait que gagner à être connu, et il aurait peut-être besoin plus tard de la

protection du notaire, qui voyait beaucoup de gens influents... M^{me} Mauloy accepta.

Le soir, elle se félicita du parti qu'elle avait pris. Adrien fut si aimable, si réservé, si poli, si complaisant, sans que sa complaisance eût la moindre nuance de servilité, qu'il fit complètement la conquête du notaire. « Quel dommage, se dit celui-ci, que ce ne soit pas cet enfant plutôt que l'autre ! » M. Pothain avait eu plusieurs fois occasion de voir Robert, et il ne pouvait se dissimuler que Robert en pareille circonstance eût choisi parmi les jouets ceux qui lui auraient le mieux convenu à lui-même ; au lieu qu'Adrien, songeant surtout à divertir sa petite compagne, groupait les poupées et les animaux pour leur faire exécuter une comédie improvisée, tout à fait à la portée de Laure, qui se pâmait de rire et déclarait qu'elle ne s'était jamais autant amusée.

Elle chercha dans sa petite tête ce qu'elle pourrait faire pour rendre ce plaisir à Adrien, et se promit de s'occuper de lui plus que de tous les autres, le jour de la fête. Tout à coup une idée la saisit.

« Savez-vous danser ? lui demanda-t-elle.

— Un peu, répondit Adrien. Il y avait des bals d'enfants aux Sables-d'Olonne pendant la saison des bains, et j'y allais quelquefois.

— Mais vous ne savez peut-être plus... Essayons ensemble, voulez-vous ? et si vous avez oublié, je vous rapprendrai pour que vous puissiez me faire danser à mon jour de naissance. J'ai un joli carnet, et j'y mettrai votre nom, en haut de chaque page. Venez ! »

Elle commença à fredonner une polka, en entraînant Adrien ; mais au bout d'un instant elle s'arrêta essoufflée.

« C'est trop fatigant de chanter en dansant, dit-elle : il faudrait de la musique. »

M^{me} Mauloy, qui, assise auprès du notaire, regardait en souriant les petits danseurs, se leva et alla ouvrir le piano.

Laure battit des mains.

« C'est cela, c'est cela ! Une polka, s'il vous plaît. Comme nous allons bien danser ! »

Ils dansèrent en effet très-bien.

Laure était légère comme une petite sylphide, et Adrien avait bien vite retrouvé le pas de la polka. Il glissait sans secousse sur le parquet, soutenant sa gentille danseuse, et la faisant parfois tourner jusqu'à perdre haleine.

Après la polka, vinrent la valse, la mazurka et toutes les danses en usage cette année-là. Quand Adrien ne savait pas, Laure se séparait de lui, et, repoussant des deux mains sa petite jupe pour qu'on vît bien ses pieds, elle lui démontrait le pas comme un vrai professeur de danse. L'élève profitait de la leçon ; et la maîtresse, satisfaite, lui présenta son carnet pour qu'il y écrivît un grand nombre de fois son nom, Adrien Mauloy ; elle n'écrivait pas assez fin pour s'en charger elle-même.

« Quelle bonne soirée, maman ! dit Adrien en descendant l'escalier avec sa mère. Je ne sais pas si je m'amuserai autant à son jour de naissance : je crois bien que ce n'est pas possible. »

« N'est-ce pas, papa, disait en même temps Laure à son père, que j'avais raison de vouloir le connaître ? Je n'ai jamais eu un si gentil petit camarade.

— Très-gentil en effet, et M^{me} Mauloy est une femme très-distinguée. C'est dommage, décidément... »

Il n'acheva pas sa phrase, mais il se dit qu'on pourrait profiter du jour de naissance de Laure pour amener un rapprochement entre l'oncle et le neveu.

« Si M. Chaldry, pensait-il, connaissait cet aimable enfant, il ne pourrait s'empêcher de s'intéresser à lui... Il faut que j'invite son héritier pour la fête de Laure, et que je tâche qu'il l'accompagne. »



Le prince Rama et le singe Hanouman.



CHAPITRE XV

La matinée d'enfants.

Laure Pothain, vêtue en bouquetière Pompadour, avec une jupe à bouquets retroussée sur un jupon de satin rose, des mouches à la tempe et au coin de l'œil, et une petite couronne de roses-pompons nichée au-dessus de l'oreille dans l'échafaudage de ses cheveux poudrés, était gravement installée dans un grand fauteuil, et attendait ses invités. Elle les attendait toute seule : miss Maggy devait être encore occupée à friser ses boucles, et c'était à peine si le notaire sortait de la salle à manger, où il venait de prendre son café. Mais Laure avait quitté la table avant la fin du déjeuner ; elle n'avait pas faim, et elle était impatiente de se voir en bouquetière. Quand elle se fut bien regardée dans l'armoire à glace, et qu'elle eut passé à son cou le ruban vert qui soutenait une élégante corbeille remplie de bouquets de violettes, elle pensa qu'elle pourrait faire quelque chose d'amusant au salon, et elle s'y rendit.

Ce quelque chose d'amusant, c'était de voir allumer les bougies. Laure voulait bien que sa soirée eût lieu le jour, à condition que les volets fussent fermés et le lustre allumé ; pour elle, ce qui faisait la soirée, c'était l'éclairage. Elle regardait, en pensant que si elle ne craignait pas de

déranger l'économie de sa toilette, elle aimerait bien à aider le domestique, lorsque la porte s'ouvrit, et un joli petit mousse entra en faisant avec grâce le salut militaire.



« Adrien ! cria Laure en sautant de son fauteuil pour courir à lui. Comme vous avez bien fait de venir de bonne heure !

— C'est que je n'aurais pas osé entrer tout seul quand le salon aurait été plein. Je ne connais personne de vos petits amis.

— Vous n'allez donc jamais jouer au Luxembourg ?

— Presque jamais : je me promène avec ma mère.

— Ah ! c'est vrai ; elle est si bonne, et elle sait de si belles histoires ! c'est encore plus amusant d'être avec elle que de jouer... On sonne... Allons-nous-en vite dans la salle à manger pour recevoir les enfants. On fera entrer les parents ici, et quand tout le monde sera venu, nous nous prendrons par la main, deux par deux, en assortissant les costumes, et nous ferons une belle entrée. On nous jouera une marche, et nous défilerons tout autour du salon : ce sera très-joli. »

On n'assortit pas précisément les costumes comme Laure l'avait projeté ; les jeunes messieurs s'étaient empressés de se choisir une compagne de leur goût, et l'on put voir un cavalier Louis XIII avec une bergère de Florian, une châtelaine avec un pierrot et un Écossais avec une odalisque : l'effet n'en était que plus drôle. Adrien marchait en tête avec Laure, qui avait répondu d'un petit air décidé à toutes les sollicitations « qu'elle était engagée pour le défilé » ; et malgré la simplicité de son costume, le petit marin eut beaucoup de succès, peut-être parce qu'il ne cherchait point à en avoir.

Adrien et Laure ouvrirent le bal.



M^{me} Mauloy s'était trouvée bien embarrassée quand elle avait compris qu'il fallait déguiser son fils ; mais l'invitation était déjà acceptée ; elle n'avait pas voulu revenir là-dessus. En fouillant dans ses tiroirs pour

chercher des morceaux d'étoffe capables de figurer dans un travestissement, elle avait rencontré un joli béret bleu, dans le genre de ceux que portent les mousses, et dont elle avait eu l'année précédente la fantaisie de coiffer Adrien. Ce béret lui allait si bien ! la chemise bleue, très-dégagée du cou, laissant voir le gilet rayé bleu et blanc, lui irait bien aussi ; la ceinture rouge ferait valoir sa taille mince, et ce serait un costume à la fois joli et peu coûteux. Elle avait taillé, ajusté, cousu, mis des galons blancs, brodé des ancras aux coins du grand col ; et Adrien, qui connaissait les allures des mousses, était tout à fait entré dans l'esprit de son rôle. Beaucoup d'autres enfants étaient empêtrés dans leurs rubans et leurs dentelles : on voyait qu'ils portaient des vêtements d'emprunt ; lui, on l'aurait pris pour un vrai mousse, capable de grimper dans les haubans ou de manœuvrer un aviron.

Au moment où le défilé finissait, la porte du salon s'ouvrit à deux battants, et trois personnages furent annoncés :

« Monsieur Chaldry !

— Madame Linant !

— Monsieur Robert Chaldry !

— Dites donc Son Altesse le prince Rama ! » dit une voix d'enfant où l'on pouvait saisir une pointe de mauvaise humeur.

Le valet de chambre, fort ignorant de la mythologie hindoue, ouvrit de grands yeux, et, croyant qu'il s'était trompé et qu'il avait affaire à un véritable prince, reprit avec empressement :

« Son Altesse le prince Rama !

— Et Hanouman ! souffla Robert.

— Et Hanouman ! » répéta le domestique qui n'y comprenait plus rien.

C'était pourtant Hanouman qui avait causé le retard de Robert. Robert avait, comme de juste, voulu un beau costume, un costume qui ne ressemblât à aucun autre ; et ayant remarqué dans le cabinet de son oncle de petites figurines de bois peint et doré représentant des Hindous des différentes castes, il s'était commandé un costume de roi hindou. Une robe toute en brocart d'or, des bijoux innombrables, une espèce de tiare couverte de dorure et de pierres de toutes couleurs, il n'avait pas été difficile de se procurer tout cela : mais Robert avait entrepris de représenter le roi Rama s'en allant à la recherche de la belle Sita enlevée par le perfide géant Lanka. Or Rama, à ce que dit l'histoire, n'y était pas allé tout seul ; il avait pris pour compagnon et allié le fameux Hanouman, le général des singes. On avait justement Mocquo sous la main, et à quoi Mocquo pouvait-il être bon,

sinon à jouer le rôle du singe Hanouman ? L'oncle Chaldry, consulté, se prêta volontiers à cette fantaisie de son héritier ; mais Mocquo ne s'y prêta pas du tout. On réussit bien à lui prendre mesure d'une tiare, d'une tunique, d'un ceinturon, de tout un costume de guerrier hindou de bas-relief ; mais quand il fallut l'affubler de tous ces oripeaux, il fit le diable, et l'on mit une bonne heure à obtenir de lui, moitié par menace, moitié par persuasion, un semblant d'obéissance.



Le prince Rama, tenant en laisse le singe Hanouman (la laisse n'était guère historique, mais il n'y avait pas moyen de s'en passer), fit donc son entrée triomphale dans le salon de M. Pothain, au milieu des joyeux éclats de rire et des petits cris de frayeur. Mocquo était vraiment très-drôle, ce qui expliquait les éclats de rire. Les cris s'expliqueraient moins, car un petit singe n'est pas un animal bien redoutable, si l'on ne savait qu'il y a de par le monde bon nombre de petites demoiselles (et parfois des grandes aussi) qui trouvent élégant, gracieux et de bon goût d'avoir peur de tout. Peut-être ont-elles étudié leurs airs effrayés devant une glace, et pensent-elles qu'ils leur vont bien ; et puis, les petites peurs de salon, accompagnées d'un semblant de pâmoison et d'une tentative d'attaque de nerfs, ont tout un cortège obligé de flacons de sels anglais, de fenêtres ouvertes, de gens qui s'empressent autour de vous, choses qui plaisent beaucoup aux demoiselles dont je veux parler. Qu'elles aient raison en cela, c'est une autre affaire.

Cette fois, les belles peureuses ne dépassèrent pas la période des cris, jugeant que le singe occupait trop la société pour qu'elles eussent la moindre chance d'attirer l'attention sur elles, et elles prirent le sage parti de le regarder et de rire comme tout le monde des mines qu'il faisait.

Mocquo se comporta d'abord très-sagement et suivit Robert, que Laure avait pris par la main, et à qui elle faisait faire le tour du salon, en présentant aux dames le prince Rama et son singe. Mais tout à coup, trouvant sans doute la présentation trop longue, le grand chef Hanouman arracha sa laisse des mains de Robert, et s'élança en trois bonds sur le haut d'une crédence placée entre deux fenêtres.

Malheureusement pour Mocquo, le salon était illuminé a giorno, et des deux côtés de la crédence se trouvaient des appliques garnies de bougies, où s'enflamma la tunique du pauvre Hanouman. Se sentant brûlé, il voulut s'enfuir ; sa laisse s'accrocha à une des galeries des rideaux, où il resta suspendu, poussant des cris lamentables.

Tous les regards se tournèrent de son côté ; mais avant que personne eût bougé pour aller à son secours, le mousse s'écriant : « Oh ! la pauvre petite bête ! » s'élança vers lui, sauta sur une chaise, grimpa sur la crédence en s'accrochant à l'applique dont il souffla les bougies, éteignit avec ses mains la tunique qui brûlait, et délivra le patient, qu'il rapporta à terre en le caressant et le consolant par toutes sortes de paroles flatteuses.

M. Chaldry s'était levé ; il reçut Mocquo des mains de l'enfant, et s'assura que son singe n'avait pas de blessures graves ; après quoi il embrassa Adrien.

« Tu es un fameux petit gailllard, toi ! on dirait un vrai mousse, ma parole ! Sur quel bâtiment es-tu embarqué, mon garçon ?

— Sur la Bonne-Mère, mon commandant ! » répondit Adrien en se tenant droit comme à l'inspection et en portant la main à son béret.

M. Chaldry sourit.

« Je comprends ! La Bonne-Mère peut se vanter d'avoir à son bord un marin qui promet, je lui en fais mon compliment. Quand on a bon cœur, on va loin : on commence par sauver un singe, on sauve des hommes plus tard. Mocquo est reconnaissant : vois comme il te caresse ! »

Mocquo passait sa petite main noire sur la joue d'Adrien, comme pour le remercier.

« Il n'a pas de mal, le pauvre petit singe ? demanda Laure en s'avançant. Monsieur Adrien, comme vous êtes brave ! Venez danser ; vous savez que je vous ai promis le premier quadrille. »

Elle l'entraîna, et ils allèrent figurer vis-à-vis le prince Rama, qui dansait avec une Suissesse aux longues tresses.

Après le quadrille vint une mazurka. Robert, à qui Laure l'avait promise, lui offrit la main, et la danse commença.

Robert dansait fort bien : de bonne heure il avait pris des leçons de danse, et il avait coutume à Lille de briller dans les bals d'enfants. Il est vrai qu'il ne s'était jamais affublé d'une robe d'un lourd tissu, faite pour paralyser Vestris en personne. La malheureuse robe se collait contre ses genoux et lui embarrassait les jambes ; il se démenait en vain pour s'en dépêtrer, il n'arrivait qu'à manquer la mesure, et après un tour de salon péniblement fait, Laure, dépitée, s'arrêta.

« Cela ne va pas du tout ! s'écria-t-elle.

— C'est cette maudite robe... Je vous assure pourtant, mademoiselle, que je sais fort bien danser.

— Oui, quand vous êtes en garçon ; mais vous ne connaissez pas la danse en jupe. Je parie que j'irai mieux avec le mousse. Voulez-vous essayer, monsieur Adrien ? »

Adrien accourut, et les deux enfants se mirent à tourner ensemble, pendant que Robert, mortifié de sa déconvenue, venait confier à sa mère qu'il s'ennuyait et qu'il désirait partir.

Mme Linant, il faut le dire à sa louange, était moins occupée ce jour-là de son fils que de son petit-cousin, qu'elle suivait des yeux avec le plus vif intérêt. Quoiqu'elle ne l'eût vu qu'une fois, dans l'unique visite qu'elle avait faite à Claire, elle l'avait très-bien reconnu. Adrien aussi l'avait reconnue ; mais il n'avait pas osé aller la saluer, à cause de l'oncle, et Cécile avait évité de rencontrer son regard : elle voulait préparer M. Chaldry à la présentation qu'elle méditait. L'aventure du singe avait bien avancé les choses, pensait-elle ; pourtant elle n'avait pas osé pousser Adrien dans les bras de son oncle en disant à celui-ci : « C'est votre petit neveu ! » Elle avait craint une rebuffade pour l'enfant. Elle cherchait le moyen d'attirer l'attention de M. Chaldry sur le sauveteur de Mocquo : une fois qu'elle aurait obtenu du vieillard quelques mots d'éloge, comme « c'est un charmant d'enfant », ou bien « ses parents doivent être fiers de lui », le reste allait tout seul ; mais c'était le commencement qui était difficile à obtenir.

Chose étrange, le notaire, animé des mêmes intentions que Cécile, tournait lui aussi autour de M. Chaldry, et cherchait comment s'y prendre pour lui faire connaître son neveu. Seulement il se gardait bien de laisser soupçonner son désir à M^{me} Linant. Le notaire, à force d'étudier les hommes et même les femmes, en était venu à envelopper toute la race

humaine dans une immense défiance, quand il s'agissait d'argent. Il était bien forcé d'admettre comme prouvé le désintéressement de Claire ; mais pour lui ce n'était là qu'une exception, qui confirmait la règle, comme dit la grammaire, et il n'était pas éloigné de la croire un peu folle. Selon lui, la mère de l'héritier devait nécessairement être mal disposée pour l'enfant qui n'héritait pas. A force de voir partout de malhonnêtes gens, on est dérouté quand on en rencontre d'honnêtes.

Au moment où Robert se penchait vers sa mère pour lui demander à quitter la fête, Mocquo, réfugié sur les genoux de son maître, comprenant sans doute que le prince Rama était la cause première de sa mésaventure, allongea prestement la patte, et lui enleva sa tiare dorée, qui roula sur le parquet.

« Vilaine bête ! s'écria Robert furieux.

— Pas si bête ! répliqua M. Chaldry. Il sait très-bien reconnaître ses amis, et je parie qu'il ne décoifferait pas ainsi le petit mousse de tout à l'heure. A propos, monsieur le notaire, quel est donc cet aimable enfant ?

— C'est un jeune orphelin, très-intéressant, répondit avec empressement M. Pothain. Sa mère gagne leur vie à tous les deux en donnant des leçons ; c'est une femme accomplie, si instruite, si distinguée, si bonne ! Elle est veuve d'un médecin de la Vendée, et elle s'appelle M^{me} Mauloy.

— C'est Claire, mon cher oncle, ajouta vivement Cécile ; ce charmant enfant est votre petit neveu. Vous voyez combien il plaît à tout le monde ; il ne lui faudrait qu'un peu d'aide pour devenir (e plus brillant sujet... Permettez-moi de l'appeler, mon oncle, et de vous le présenter. »

Elle se leva pour aller chercher Adrien : un signe impérieux de M. Chaldry l'arrêta.

« Partons ! » dit-il d'un ton bref. Et il quitta le salon, emmenant Robert boudeur et Cécile désolée. Il saisit au passage un regard désappointé qu'échangèrent sa nièce et le notaire ébahi.

« C'est un coup monté, l'enfant a joué un rôle, se dit-il. Ils s'entendaient pour me faire revenir sur ma décision ; mais ils verront que je n'ai pas l'habitude de me laisser mener. »



Comme c'est beau dit Madelon.



CHAPITRE XVI

Aurore d'une vocation.

La misère était un peu moins grande que par le passé dans la mansarde de la rue Serpente. Claire avait su faire durer longtemps les cent francs envoyés par Cécile ; elle s'était bien gardée de les donner en monnaie, que la vieille femme serait allée dépenser chez le marchand de vin ; mais elle avait envoyé un jour du bois ou du charbon, une autre fois des bons de pain, de la viande, quelques provisions d'épicerie, et les enfants mangeaient à peu près à leur faim. Elle avait garni la fenêtre de bourrelets, et avec de vieux rideaux elle avait fait à Madelon une sorte de niche où elle était à l'abri du vent. La grand'mère avait grommelé tout bas contre les soins qu'on prenait de « cette princesse », comme elle l'appelait d'un ton méprisant ; mais comme elle trouvait son profit aux visites de M^{me} Mauloy, elle avait tout haut protesté de sa reconnaissance.

Robert avait assez vite oublié son aventure avec le petit décrotteur ; c'est-à-dire qu'il n'y pensait plus, car il n'en avait pas perdu le souvenir. La preuve, c'est qu'il rougit jusqu'aux oreilles un jour qu'il vit, du haut de son

panier, Adrien s'arrêter pour parler à Bastien. Comme il avait bon cœur au fond, il se prit à penser que le mal causé par son étourderie n'avait peut-être pas été assez réparé ; et après la classe du soir il s'approcha de son cousin et le questionna sur le pauvre garçon. Adrien ne demandait pas mieux que de parler de Madelon ; il raconta l'histoire de la famille, et Robert, touché, lui remit pour Bastien tout l'argent qu'il avait sur lui.

« Attends-moi demain, dit-il à Adrien ; je demanderai d'autre argent à ma mère, et j'irai avec toi le porter, si tu veux me conduire chez ces pauvres gens. Je voudrais connaître Madelon. »

Mais le lendemain il arriva désappointé. Sa mère n'osait pas désobéir à l'oncle Chaldry, et l'oncle ne voulait pas qu'on allât chez les pauvres, surtout quand ils étaient malades. Pour de l'argent, il en apportait, et sa mère offrait de payer l'apprentissage de Bastien pour le métier qu'il choisirait.

Bastien pourtant n'alla point en apprentissage. La veuve Gaginard calcula en un clin d'œil que si l'enfant passait ses journées chez un menuisier ou chez un cordonnier, il ne pourrait plus rien gagner, et elle refusa net, comme elle avait refusé de se séparer de Madelon.

Claire n'insista pas. « Il sera temps quand la sœur n'y sera plus, » se dit-elle, et elle continua de prendre soin des enfants.

On peut croire que, le lendemain de la fête de Laure, Adrien, qui avait du loisir, étant en vacances de Pâques, ne manqua pas d'aller raconter à Madelon tous les incidents de cette journée mémorable. Mais quand il voulut lui faire comprendre les différents costumes, surtout ceux du prince Rama et du singe Hanouman, il ne put trouver des mots pour en venir à bout.

« Vous comprenez, disait-il ; une grande robe, tout en étoffe d'or, faite comme ceci ; et sur la tête, un drôle de bonnet, rond et pointu, et haut ; comme cela. »

Ceci, cela, c'étaient des lignes qu'Adrien traçait en l'air avec son doigt ; mais il avait beau dire : « Vous comprenez ? » Madelon n'y comprenait rien.

« Attendez ! » dit-il enfin. Il avait un petit carnet dans sa poche ; il le tira, et en quelques coups de crayon il produisit une esquisse qui pouvait à la rigueur donner une idée du prince Rama et de son compagnon.

« Comme c'est beau ! dit Madelon émerveillée. Vous dessinez joliment bien, monsieur Adrien. Et la petite bouquetière, faites-la-moi donc aussi. »

Cela, c'était plus difficile, et la bouquetière qui fit sur le carnet d'Adrien le pendant du prince Rama ne ressemblait guère à Laure ; mais Madelon s'en contenta.

Après la bouquetière vint Adrien lui-même en costume de marin, puis un page, puis une paysanne bretonne, puis une foule d'autres personnages. Adrien s'animait à ce jeu. « C'est très-amusant, de dessiner, pensait-il ; et le soir, à sa récréation, il fit à peine deux tours d'allée avec son cerceau, après quoi il tira son carnet de sa poche pour essayer de dessiner les passants, les chiens, les chevaux, et les arbres de l'avenue.

Sa mère l'appela pour voir ce qu'il faisait. C'était très-mauvais, assurément ; pourtant il y avait dans ces essais un sentiment des proportions qui la frappa. Elle lui montra les défauts de son dessin et vit avec plaisir que ces défauts ne se retrouvèrent pas dans les bonshommes qu'il fit ensuite. De retour à la maison, il s'empara d'un livre illustré et se mit à en copier les gravures.

A partir de ce jour, Adrien ne marcha plus sans un crayon et un cahier de papier blanc, sur lequel il griffonnait tout ce qui attirait son attention. Quand il venait voir Madelon, il apportait son cahier, et la jeune fille admirait de bonne foi les œuvres de son petit ami.

Elle fut un jour si émue par un dessin légèrement ombré qui était censé représenter Bastien et qui avait quelque vague ressemblance avec lui, qu'Adrien, enchanté, détacha de son cahier le susdit dessin, et le fixa au mur par quatre pains à cacheter, vis-à-vis le lit de Madelon. Ce fut son premier triomphe.

Le vieux Pascaud feuilletait le cahier, riait et secouait la tête. « Vous n'avez donc pas peur, disait-il à Claire, de voir l'enfant mettre le pied dans ce chemin de perdition qu'on appelle l'art ? Je croyais que pour les mères de famille les artistes étaient autant de grands diables cornus. »

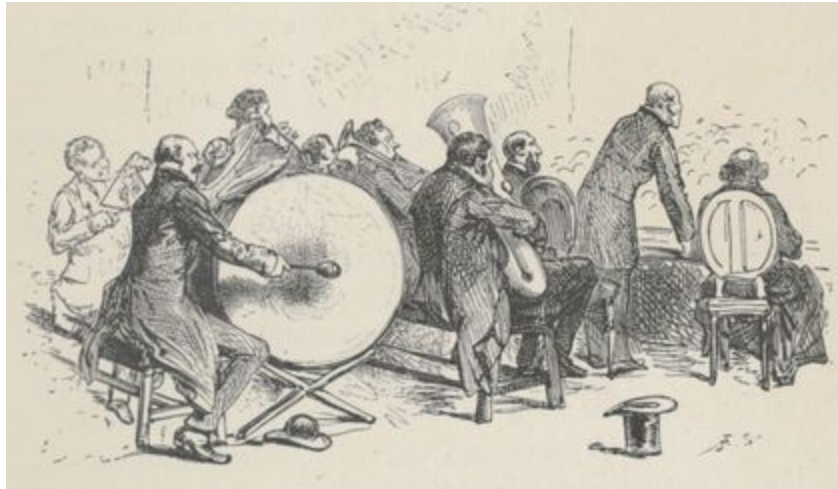
Claire souriait. « Je ne suis pas si poltronne, répondait-elle ; parce qu'un enfant s'amuse à griffonner, ce n'est pas une raison pour qu'il veuille et puisse être peintre. S'il arrive à bien dessiner, tant mieux : un talent est un gain pour l'esprit, tout comme une science. Quant aux autres dangers, ils sont partout pour les jeunes gens qui n'ont pas la conscience solide, et ce n'est pas en élevant un enfant dans une boîte qu'on lui donne des forces pour la bataille de la vie. Ceux dont la bonne conduite n'est qu'une affaire de circonstance ne sont pas réellement estimables à mes yeux. Laissons donc Adrien dessiner, et qu'il devienne ce qu'il pourra !

— Allons, vous êtes une femme forte ! reprenait le vieux Pascaud ; il n'y en a guère comme vous, et c'est ce qui explique pourquoi le genre humain ne vaut pas le diable : presque toutes les mères s'évertuent à rendre leurs enfants encore plus mauvais que la nature ne les a faits. »

Une fois sur ce thème, le vieux Pascaud n'avait pas fini de sitôt ; mais cela n'avait pas d'inconvénient, Adrien n'ayant nullement en lui l'étoffe d'un misanthrope.



La distribution des prix.



CHAPITRE XVII

La distribution des prix.

La chaleur tropicale qu'il faisait cette année-là n'empêcha point l'oncle Chaldry d'aller à la distribution des prix du lycée Louis-le-Grand : il est vrai que l'oncle Chaldry était accoutumé à la chaleur. Au moment où sa voiture s'arrêtait devant la porte, il vit sa nièce saluer quelqu'un qui passait à pied. Naturellement il regarda, et la vue de la femme qui rendait gracieusement le salut qu'elle venait de recevoir lui causa une émotion qu'il eut de la peine à cacher. Il ne demanda point quelle était cette femme, car il reconnut l'enfant qui lui donnait la main, et dont le regard fouillait curieusement la voiture comme s'il y eût cherché Mocquo. Il ne mit pied à terre que lorsqu'il l'eut vue disparaître dans la cour. Alors il offrit son bras à Cécile, et suivit les invités dans la salle de la distribution, en murmurant tout bas :

« Oh ! ces yeux ! j'ai cru revoir les yeux de ma mère, ou ceux de Germain quand nous étions enfants et que je le faisais danser sur mes genoux. Pauvre Germain ! il avait tout à fait les yeux de notre mère : sa fille les a aussi.... c'est dommage que ce ne soit pas elle... »

Ici les réflexions de M. Chaldry furent interrompues par l'accueil empressé des jeunes maîtres postés à la porte de la salle pour placer les invités. Vu le respect qu'inspiraient son âge et ses millions, il fut bientôt installé avec sa nièce au premier rang des spectateurs.

Qui a vu une distribution de prix en a vu cent. Musique bruyante, qui ne se fait aucun scrupule de célébrer le prix d'honneur par un air d'Orphée aux Enfers ; défilé de graves messieurs rouges et ruisselants sous leurs fourrures et leurs longues robes de laine ; agitation des écoliers, impatients d'en finir avec ces dernières heures de discipline ; discours, parfois beaux, mais pas toujours neufs ; enfin, et c'est là l'intéressant, appel des lauréats.

L'attention générale était déjà fatiguée lorsqu'on arriva aux prix de la classe de sixième, et les applaudissements s'étaient beaucoup amortis. La raison en est toute simple : ce sont les grandes mains qui frappent le plus fort, et les possesseurs de ces grandes mains, qui s'étaient fatigués à applaudir leurs camarades, ne se souciaient guère du succès des petits, qu'ils ne connaissaient pas. Le public, lui, qui s'intéresse aux jolies figures, attendait les bambins des classes élémentaires pour témoigner de l'enthousiasme.



« Version latine, premier prix, Chaldry (Robert), de Lille ! » proclama le censeur.

Robert s'élança fièrement sur l'estrade.

« Le beau garçon ! » dirent quelques dames.

« Un peu grand pour sa classe, » dit une dame dont le fils était fort petit.

« Il n'a pas du tout l'air timide.

— C'est un avantage pour un homme.

— Comme il est bien mis ! c'est un des plus élégants. » « Thème latin, premier prix, Chaldry ! » appela le censeur.

« Ah ! ah ! c'est un bon élève ! » dirent les mamans, pendant que Robert, sur l'air du Roi de Béotie, allait chercher son prix et revenait se faire couronner par son oncle.

« Version grecque, premier prix, Chaldry ! »

Cette fois, toutes les mains gantées de lilas ou de paille se mirent à applaudir à outrance, et les petites filles grimpèrent sur les barreaux des chaises pour mieux voir le triomphateur.

« Histoire et géographie, premier prix, Mauloy (Adrien), des Sables-d'Olonne, Vendée ; second prix, Chaldry ! dit le censeur.

— Ah ! ce n'est pas lui qui a le premier prix, dit une des causeuses.

— Non, c'est un petit brun qui a la tête de moins que lui ; joli garçon d'ailleurs. Comme il a l'air content ! »

Adrien, couronné par un haut dignitaire, allait quitter l'estrade, non sans avoir élevé son livre en l'air pour le faire voir à sa mère, quand son nom fut proclamé de nouveau.

« Arithmétique, premier prix, Mauloy ! second prix, Chaldry ! »



Il se retourna vivement, et voyant que le maître d'étude s'appêtait à remettre son livre et sa couronne à quelque autre dignitaire, il lui toucha le bras et lui montra la salle en disant : « Maman ! »

Le jeune maître sourit, et se souvenant peut-être de la première couronne qu'il avait portée à sa mère, il descendit les degrés et alla présenter le prix à M^{me} Mauloy.

« Ce sont tes prix, mère, lui dit l'enfant en l'embrassant ; je les ai gagnés avec ce que tu m'as appris ; l'année prochaine j'en aurai pour M. Pascaud, tu verras ! »

La distribution touchait à sa fin : on appela les prix de langues vivantes :

« Allemand, premier prix, Mauloy ! »

« Avez-vous d'autres parents ici ? » dit tout bas le jeune maître à Adrien, en regardant du côté des spectateurs.

Adrien s'était presque involontairement tourné vers la mère de Robert, qui n'avait pas manqué de lui sourire à chacun de ses succès. Elle le vit, et se leva en faisant signe au maître de lui apporter le prix.

Adrien, un peu interdit, suivit le maître. Mais Cécile ne lui remit pas le prix ; elle présenta livre et couronne à l'oncle Chaldry, en lui disant :

« Ne voulez-vous pas couronner le sauveur de Mocquo, mon oncle ? Vos deux neveux vous font honneur aujourd'hui. »

L'oncle Chaldry jeta un regard fâché à la pauvre Cécile.

« Vous ne réussirez pas à me forcer la main, » lui murmura-t-il à l'oreille, en repoussant le prix qu'elle lui tendait. Et il tourna le dos à Adrien.

Adrien se laissa embrasser et couronner par Cécile, et s'en retourna tout triste à sa place.

Quelques instants après les deux familles se croisèrent encore devant la porte du lycée. Cécile salua M^{me} Mauloy, mais l'oncle Chaldry se recula dans le fond de sa voiture.



Monsieur Pascaud apparut.



CHAPITRE XVIII

Arrangements de vacances.

« Ah ! voici notre jeune lauréat ! dit M. Pascaud en montrant à l'ouverture de sa porte, entrebâillée sa tête coiffée d'un bonnet de soie noire. Quelles nouvelles, mon jeune ami ?

— Trois premiers prix ; mais le plus beau, c'est que j'ai eu le sixième accessit de thème latin, et le troisième de version grecque. L'an prochain je vous promets des prix : vous viendrez me couronner, n'est-ce pas ?

— Moi, mon cher ami ! jamais ! Les uniformes, les discours, les cérémonies, j'en ai assez ; on ne me reverra plus dans cette galère. Mais je ferai comme aujourd'hui : je guetterai le retour du jeune lauréat et de son heureuse mère pour les féliciter et prendre ma part de leur joie. Un accessit de thème latin ! un de version grecque ! bien, mon garçon, très-bien ! *generose puer, sic itur ad astra*⁷ ! Un premier prix d'histoire... bien, bien.... l'histoire, une science peu gaie, la nomenclature de toutes les coquinerie humaines..., enfin il faut la savoir, quand ce ne serait que pour se mettre en garde contre ses semblables. Un prix d'arithmétique..., oui, il faut savoir

compter, en ce monde, si l'on ne veut pas être volé... et encore on est volé tout de même... Un prix d'allemand... toutes ces langues modernes ne sont que des jargons, celle-là pourtant est un peu moins jargon que les autres. Enfin c'est un joli succès, un très-joli succès... je voudrais bien voir qu'on vînt me dire le contraire. »

Et il levait son poing maigre comme pour menacer quiconque lui eût dit le contraire. Adrien et sa mère riaient.

« Ne restez donc pas sur le palier, cher maître, dit Claire. Il faut que nous dînions ensemble pour fêter les prix d'Adrien. Entrez avec lui, pendant que j'irai chercher un gâteau.

— Oui, madame, nous dînerons ensemble ; mais ce ne sera pas chez vous... Cela vous étonne ? Regardez-moi, vous serez bien plus surprise encore. »

Il ouvrit tout à fait sa porte et se montra de la tête aux pieds.

« Comme vous êtes beau ! s'écria Adrien.

— On ne me reconnaîtrait pas, n'est-ce pas ? J'ai préparé mon petit coup en cachette : on a été professeur dans son temps, on a eu pour élèves les professeurs d'aujourd'hui ; on sait à qui s'adresser pour savoir d'avance si le petit voisin rapportera quelques lauriers, au grand jour... on donne sa parole d'honneur de garder le secret, et la parole d'honneur du vieux Pascaud, c'est solide... ; Alors, on a le temps de faire nettoyer une redingote et un pantalon, de donner à la blanchisseuse une chemise à empeser, et un gilet blanc aussi ; on cire ses souliers à tour de bras, et l'on est en état de servir de cavalier à une dame pour la mener dîner à la campagne.

— A la campagne ! s'écria Adrien ravi.

— A la campagne ! Nous n'y verrons pas votre bel Océan, gurgite vasto⁸, mon jeune ami ; nous irons en bateau, sur la Seine, jusqu'à Saint-Cloud : je connais par là des petits restaurants très-gentils. Je vous invite à dîner au bord de l'eau, avec du poisson frais ; je vous promène dans le parc et dans les bois, et nous revenons tranquillement au logis ce soir. Pas d'objection, s'il vous plaît : voilà trois mois que je mijote cette petite fête et que je ne pense pas à autre chose. Je vais prendre mon chapeau, je lui ai fait donner un coup de fer ; serrez les livres dans la bibliothèque, et partons. Cras seria⁹ ! »

Si par « affaires sérieuses » le vieux Pascaud avait entendu le grec et le latin, il s'était trop avancé en les remettant au lendemain, car il en reparla dès qu'on eut mis le pied dans le bateau. Il expliqua à Adrien comment il

comptait lui faire employer ses vacances, quels auteurs ils étudieraient, quelles promenades ils feraient. Claire et son fils crurent même comprendre que l'excellent homme s'était mis à travailler d'avance certaines matières scientifiques qui ne lui étaient pas très-familiales, pour pouvoir aider Adrien quand il en serait là. Les belles rives de la Seine, que la veuve et son fils contemplaient avec admiration, lui remirent sur les lèvres une quantité de vers de Virgile et d'autres poètes qui ont chanté la nature : de ceux qui l'ont chantée en grec ou en latin, bien entendu, car les autres langues n'existaient guère à ses yeux, et il ne prenait son parti d'être Français que parce qu'il lui était impossible d'être Latin ou Grec.

L'emploi des vacances fut donc réglé ce jour-là : Adrien devait travailler la musique, à laquelle il ne pouvait donner que peu d'instantes pendant l'année scolaire ; il devait préparer ses auteurs de façon à entrer en cinquième dans un bon rang et à s'y maintenir. On profiterait des beaux jours pour faire de longues promenades : on irait souvent à Clamart, et l'on étudierait la botanique dans les bois. Il y avait bien longtemps que le vieux professeur caressait ces projets, mais il n'avait pas voulu en parler avant de savoir si M^{me} Mauloy était bonne marcheuse. Il sut à quoi s'en tenir là-dessus dans la promenade qu'ils firent ce jour-là : elle s'y montra infatigable. Le vieux Pascaud jouissait de son admiration et de celle d'Adrien, et il les conduisait de surprise en surprise, se frottant les mains lorsqu'il les amenait devant quelque nouveau point de vue. Après les avoir promenés sous les beaux ombrages du parc de Saint-Cloud, il les ramena par Sèvres et leur fit gravir la magnifique avenue qui conduit à la terrasse de Meudon, en inventant une foule de prétextes pour diriger leur attention et leurs yeux vers la droite, puis, tout à coup, il les arrêta en haut de l'avenue et leur dit :

« A présent, regardez de l'autre côté ! »

Ce qu'il y avait de l'autre côté, c'était la profonde vallée, la Seine réfléchissant ses rives comme un miroir, les maisons blanches éparses dans la verdure, les coteaux ombreux, les horizons bleuâtres, et Paris, la ville immense, avec ses flèches s'élevant dans les cieux, ses dômes et ses toits brillant au soleil ! Le vieux Pascaud, qui avait habilement préparé son effet, dut être content de l'enthousiasme de ses compagnons ; ils ne pouvaient plus s'arracher à cette vue grandiose, et il eut de la peine à les emmener dîner.

On dîna gaiement sous les charmilles d'un modeste petit restaurant, puis le vieux Pascaud voulut montrer le bois de Meudon à ses amis : le soleil couchant est si beau à voir à travers les arbres ! Ils s'y attardèrent un peu, et ne se décidèrent qu'à la brune à redescendre vers la gare. Un vent assez fort s'était levé, et chassait rapidement dans le ciel encore clair de grands nuages noirs tout déchiquetés. Comme ils passaient sous des arbres élevés, qui entrechoquaient leurs têtes avec ce froissement particulier qui précède l'orage, M^{me} Mauloy s'arrêta tout à coup, et recula d'un pas.

« Qu'y a-t-il donc, mère ? dit Adrien inquiet.

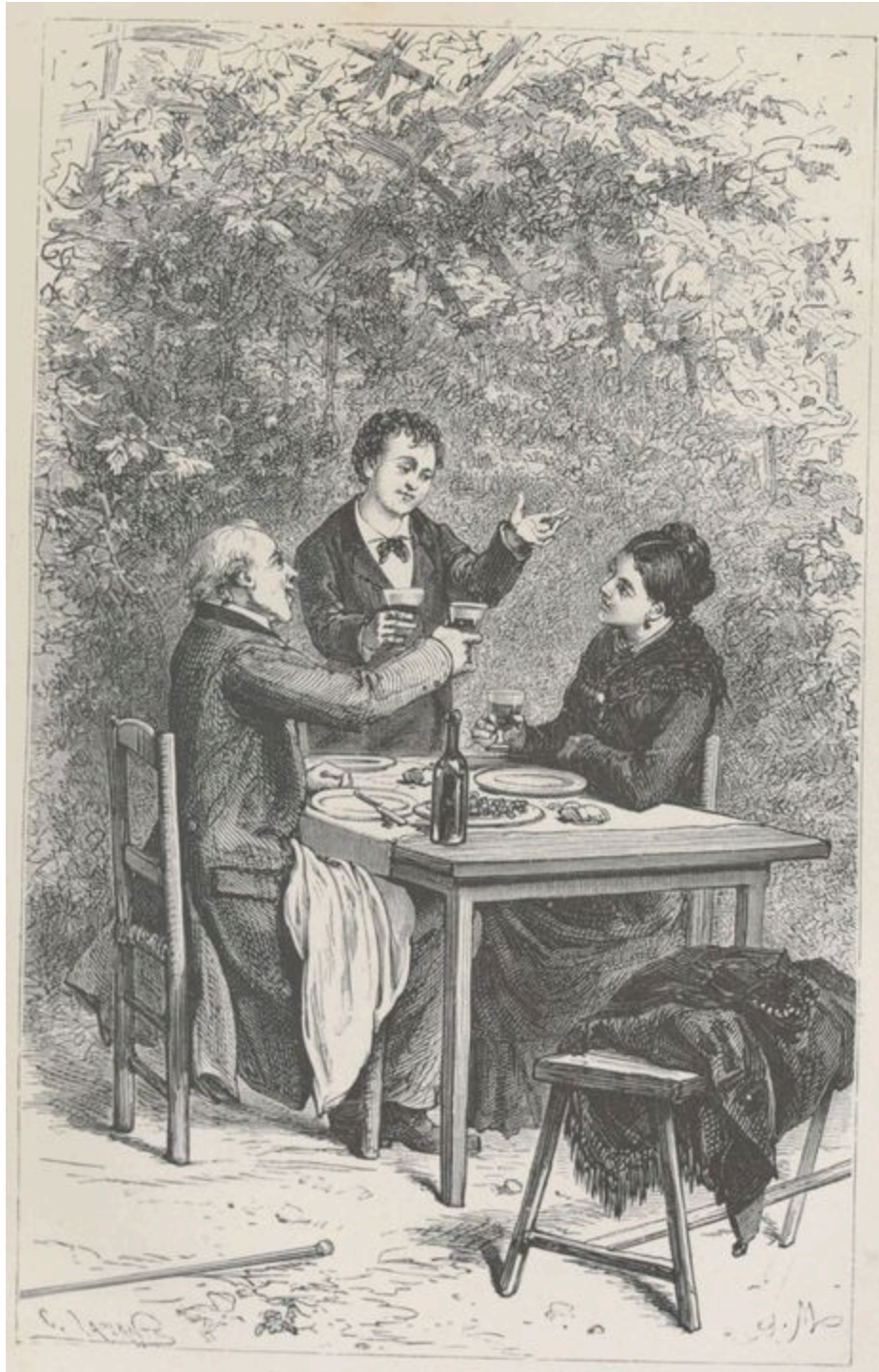
— Je crois que j'ai mis le pied sur un nid : le vent l'aura fait tomber du haut de ces arbres. Pourvu que je n'aie pas écrasé les pauvres petits ! »

Elle se baissa pour ramasser l'objet.

C'était bien un nid, et il n'était pas vide ; mais comme il faisait déjà trop nuit pour qu'on pût en examiner le contenu, Claire le mit dans un pan de son châle et l'emporta jusqu'à la gare de Meudon. En y arrivant, on put constater que des trois petits oiseaux qui se trouvaient dans le nid deux étaient morts et déjà froids ; le troisième, plus vigoureux que les autres, avait résisté à l'abandon et à la chute, et, s'éveillant dans un lieu éclairé, il se crut au lendemain, et ouvrit en piaillant un énorme bec bordé de jaune.

« Est-il gentil, maman ! dit Adrien ravi. Quel oiseau est-ce ? il a faim, le pauvre petit ! où allons-nous lui trouver du grain ?

Ordina gaiement.



— Du grain, nous en trouverons à Paris ; en attendant, j'ai encore du pain dans ma poche, nous allons voir s'il en mange. »

Elle mouilla sur ses lèvres un peu de mie de pain et donna la becquée à l'oiseau, qui ne se fit pas prier.

« Il mange ! il vivra ! s'écria Adrien transporté de joie. Nous allons l'emporter, tu veux bien, n'est-ce pas ? nous l'apprivoiserons, et ce sera si gai d'avoir un oiseau à nous ! »

On revint à Paris. Le nid et son petit habitant furent placée sous une couche de coton destinée à remplacer les ailes de la mère. Le petit s'arrangea au fond de ce logis dont il restait le seul propriétaire, ferma les yeux et le bec, et s'endormit. Adrien, après l'avoir longtemps regardé, se décida à l'imiter.

Au moment où il donnait à sa mère le baiser du soir, un souvenir lui revint.

« Mère, dit-il, ta cousine a dit « vos deux neveux » en me présentant à son vieil oncle. Elle voulait me faire couronner par lui, mais il est resté les mains dans ses poches. Il n'est guère aimable ce monsieur-là. Est-ce qu'il est mon oncle vraiment ?

— Oui, ton grand-oncle, comme celui de Robert. Il a adopté Robert pour son fils. Mais il ne veut pas nous voir ; il craint que nous ne lui demandions quelque chose.

— Il peut bien être tranquille, nous n'avons pas envie de le tourmenter. Est-ce qu'il nous prend pour des mendiants ?... Alors Robert est comme son fils ? j'aime mieux que ce soit lui que moi.

— Je crois que M. Chaldry est bon pour Robert ; trop bon. peut-être : il le gâtera sans que sa mère puisse s'y opposer, puisqu'elle a consenti à partager ses droits sur son fils.

— Tu as raison, mère : Robert n'est plus si bon garçon qu'au commencement de l'année. Je ne l'ai pas trouvé gentil du tout au jour de naissance de la petite Laure, et depuis il a l'air de me garder rancune.

— Il ne faut pas lui en vouloir ; ce n'est pas sa faute s'il est mal élevé.

— J'aime mieux être élevé par toi toute seule : comme cela si j'ai des défauts, je ne pourrai m'en prendre qu'à moi, car tu n'es-pas capable de m'en donner, toi ! ».....

« Oh ! oui ! j'ai bien fait ! » se répéta Claire quand elle fut seule dans sa chambre.

Ce soir-là, il y eut chez l'oncle Chaldry un dîner de dix-huit couverts en l'honneur de Robert, qui alla se coucher à minuit, bouffi d'orgueil et alourdi par trop de friandises.



L'oiseau vint se percher sur le doigt d'Adrien.



CHAPITRE XIX

Deux sacrifices.

« Bonjour, madame, dit la petite Laure en entrant, accompagnée de miss Maggy, dans le salon de M^{me} Mauloy. Je suis bien contente de vous trouver chez vous ; je tenais à vous dire adieu avant de partir pour la campagne. »

Claire embrassa son aimable élève et fit asseoir miss Maggy, qui se trouvait fort essoufflée d'avoir monté si haut.

« Comme c'est joli, chez vous ! dit la petite fille. Vous avez tout un jardin sur la fenêtre, et des vraies fleurs, qui fleurissent au moins, et qui sentent bon. A la maison, il y a un caoutchouc et un palmier dans le salon : connaissez-vous ces plantes-là, madame ? Moi je ne les trouve pas amusantes du tout. Il y en a aussi une qui n'a pas de fleurs, mais qui a des feuilles roses ; je pense que, si elle fleurit jamais, ses fleurs seront vertes ; mais ce ne sera pas joli, bien sûr.

— Celles-ci sont des fleurs de France, qui poussent sans beaucoup de soins ; elles ne sont pas précieuses, mais elles sont jolies. Adrien va vous en cueillir un bouquet.

— Que faites-vous donc dans ce coin, monsieur Adrien ? demanda la petite en se retournant.

— Je donne la becquée à mon nourrisson, mademoiselle. Voulez-vous le voir ? »

Laure n'attendit pas qu'il s'approchât. Curieuse de savoir de quelle espèce pouvait être le nourrisson d'Adrien, elle courut à lui.

« Un oiseau ! et tout petit ! Oh ! comme il est drôle ! Il n'a pas encore de queue, et ses ailes sont toutes courtes. Où l'avez-vous trouvé ? Comment s'appelle-t-il ? Il a des plumes grises, des rouges... Il sera joli, n'est-ce pas ? Chantera-t-il bien ?

— Maman croit que c'est un bouvreuil, dit Adrien en riant de cette avalanche de questions ; il sera très-joli, et il chantera très-bien. Nous l'avons trouvé par terre sous un arbre, à la campagne, avec son nid ; — tenez, le voilà, son nid, il y couche encore. — Il commence à s'apprivoiser : vous allez voir. Prenez-le dans votre main... c'est cela ! Je vais l'appeler, et il viendra. Kiriki ! Kiriki ! »

L'oiseau s'échappa de la main de Laure, et vint en voletant se percher sur le doigt d'Adrien.

« Oh ! qu'il est gentil ! s'écria Laure : Mange-t-il tout seul ? Que lui donnez-vous ?

— Voilà son assiette : voulez-vous le faire manger ? Il sait très-bien manger seul, mais c'est un petit paresseux, et il aime encore mieux qu'on lui fourre sa pâtée dans le bec. »

Laure essaya, toute joyeuse, et elle fut bien récompensée de la peine qu'elle se donna pour saisir le moment où l'oiseau ouvrait le bec, car lorsqu'il fut repu et remis dans son nid, elle appela Kiriki ! et le vit sauter hors du nid et accourir vers elle.

« Oh ! voyez donc, madame ! Il me connaît comme Adrien ! Est-il gentil ! Je voudrais bien en avoir un pareil ! »

Adrien n'avait jamais su résister à son premier mouvement, qui consistait à donner les objets qu'il possédait aux gens qui faisaient mine d'en avoir envie. Aux Sables-d'Olonne, s'il mangeait son goûter sur la porte du jardin, et qu'un petit mendiant regardât d'un air de convoitise sa pomme ou son chocolat, Adrien les lui mettait dans la main et grignotait son pain sec. Sa réponse au désir exprimé par Laure fut donc tout naturellement :

« Voulez-vous celui-ci ? »

Les yeux de Laure brillèrent de plaisir ; elle étendit la main comme pour prendre l'oiseau ; mais elle la retira aussitôt.

« Oh non ! je ne voudrais pas vous en priver, dit-elle avec regret.

— Cela ne me privera pas du tout, je vous assure. Seulement ayez-en bien soin, et écrasez-lui son grain tant qu'il n'aura pas le bec assez fort pour le casser lui-même. »

Miss Maggy intervint.

« Mais, miss Laure, nous ne pouvons pas emporter cet oiseau en voyage. Encore si nous devions rester tout le temps à Bellevue ; mais vous savez bien que nous irons chez votre oncle, et puis chez votre grand'mère, et puis...

— Ah ! c'est vrai, dit tristement la petite. Comment donc faire ?



— Laissez-le ici, ma chère enfant, dit M^{me} Mauloy. Adrien achèvera de l'appivoiser, et quand vous reviendrez, il mangera tout seul et commencera à chanter.

— Voulez-vous, Adrien ? Mais quand je reviendrai, si cela vous fait de la peine de le quitter, vous me le direz, n'est-ce pas ? Je serais bien fâchée de vous faire de la peine.

— A moi ? Oh ! cela ne m'en fera pas du tout. Ce sera au moment de la rentrée, et peut-être que Kiriki me distrairait et m'empêcherait de faire mes devoirs, et que je serais puni à cause de lui ; ainsi il vaudra mieux que vous l'emportiez. »

M^{me} Mauloy sourit. C'était le procédé habituel d'Adrien, quand il offrait quelque chose, de prétendre qu'il n'en avait que faire, et même qu'il en était gêné. Elle embrassa Laure et lui souhaita de bonnes vacances.

Adrien continua l'éducation de Kiriki. Il y apporta même beaucoup plus de soin que par le passé ; il mettait de l'amour-propre à présenter à Laure un oiseau savant, et le pauvre Kiriki dut apprendre à monter à un mât de perroquet, confectionné par son jeune maître avec des brins de fagot. Quoiqu'il n'eût pas ses parents pour lui enseigner le chant, son instinct se

révéla de bonne heure, aidé peut-être par la musique de M^{me} Mauloy, et au mois de novembre il commença à faire entendre un gazouillement mélodieux. Adrien en raffolait, et, comme on aime à conserver le portrait d'un ami absent, il couvrait son cahier de dessin d'une foule de Kirikis. On y voyait Kiriki chantant, le bec ouvert et le gosier tout gonflé ; Kiriki sur son mât ; Kiriki blotti dans son nid, qu'on avait placé dans un coin de sa cage ; Kiriki becquetant un épi de millet, et Kiriki dormant debout sur une patte et la tête sous son aile. Laure pouvait venir : l'image de Kiriki était partout.

Un jour, vers la fin de novembre, Adrien alla voir Madelon. La pauvre enfant souffrait peu, mais elle s'affaiblissait graduellement, et n'était plus capable de quitter son lit sans aide. Le médecin amené par M^{me} Mauloy avait secoué la tête et murmuré tout bas « qu'elle irait peut-être jusqu'au milieu de l'hiver ». Sa grand'mère la soignait un peu mieux qu'autrefois ; elle comprenait que la mort de Madelon lui ferait perdre une bonne partie des aumônes qu'elle recevait, et elle aurait bien voulu prolonger sa vie.

Bastien continuait à cirer la chaussure des passants. Quelques camarades d'Adrien, surpris de le voir parler à ce petit décrotteur, lui avaient demandé, avec la délicatesse qui caractérise messieurs les écoliers, « si c'était son frère ou son cousin ». Adrien, qui aimait Bastien et qui n'était point aristocrate, n'était pas tombé à coups de poing sur les mauvais plaisants ; il leur avait conté l'histoire du petit garçon, et depuis ce temps-là il était devenu à la mode, parmi les collégiens qui pouvaient dépenser deux sous, de se faire cirer par Bastien à la sortie de la classe. Cela permettait au petit décrotteur de revenir de bonne heure auprès de sa chère Madelon : sa journée était gagnée.

Adrien et sa mère trouvèrent Madelon très-animée.

— Oh ! madame ! s'écria-t-elle dès qu'elle vit Claire, si vous saviez comme je suis heureuse aujourd'hui ? Un oiseau ! J'ai entendu un oiseau !

— Un oiseau, ma chère petite ! Sont-ils donc si rares sur les toits ?

— Oh ! je vois souvent des moineaux se percher sur les gouttières ; mais c'est un autre oiseau... Je ne l'ai pas bien vu, c'était trop loin, je ne pourrais pas dire son nom ; mais il s'est posé sur la cheminée, en face de notre fenêtre, et il a chanté ! Oh ! il a si bien chanté !

— Pauvre Madelon ! cela vous a donc fait plaisir ?

— Je voudrais qu'il revînt demain, tous les jours ! Son chan me rappelait tant de choses ! Lorsque j'étais petite, que mon père vivait et que je n'étais

pas malade, nous allions le dimanche, quand il faisait beau, nous promener à la campagne. Voilà des années de cela ! Eh bien, pendant que l'oiseau chantait, il me semblait que j'y étais encore. Je fermais les yeux, et je revoyais les grands arbres, l'herbe verte, la rivière qui brillait ; mon père avec Bastien endormi sur son épaule, et ma mère qui me tenait par la main, et que je quittais à chaque instant pour aller cueillir des fleurs dans les haies. C'était si beau ! et l'oiseau m'a fait revoir tout cela ! »

Adrien écoutait, pensif. Il laissa sa mère causer avec Madelon, et ne dit presque rien, ni rue Serpente, ni en revenant au logis. Mais quand, de retour chez lui, il fut accueilli par les joyeux fredons de Kiriki, maintenant en possession du plus brillant plumage que jamais bouvreuil ait porté, il lui ouvrit en soupirant la porte de sa cage, et, tout en répondant aux caresses de l'oiseau, qui était venu se percher sur son épaule et qui lui becquetait les cheveux :

« Ah ! si je ne t'avais pas promis à Laure ! » lui dit-il.

Comme une réponse du hasard (le hasard fait quelquefois de ces coups-là), Laure, qui montait l'escalier en courant, suivie à distance par miss Maggy, qu'on entendait respirer comme un soufflet de forge à l'étage inférieur, arriva à la porte au moment où M^{me} Mauloy allait la fermer.

« Me voilà, chère madame ! dit-elle en lui sautant au cou. Je suis arrivée ce matin de la campagne, et je viens vous voir tout de suite. J'ai un peu travaillé en voyage, mais pas beaucoup, et j'ai grand besoin de reprendre mes leçons. J'ai bien pensé à vous, là-bas ! Vous êtes-vous bien portée pendant tout ce temps-là ? Et monsieur Adrien ?

— Très-bien, ma mignonne ! et vous aussi, car vous êtes fraîche comme une rose. Entrez, vous verrez Adrien et le bouvreuil.

— Il se porte bien aussi, Kiriki ? » dit la petite fille en courant à Adrien. A sa grande surprise, celui-ci rougit et eut l'air embarrassé.

« Qu'avez-vous donc, monsieur Adrien ? Ah ! je vois ce que c'est : vous avez du chagrin, parce que vous croyez que je viens chercher Kiriki.....

— Oh ! du chagrin..... pas pour moi..... mais..... Est-ce que vous y tenez beaucoup, à cet oiseau-là ?

— Ça dépend..... je n'y tiens pas, si vous aimez mieux le garder. »

Ses lèvres tremblantes et ses yeux qui se voilaient de larmes démentaient ses paroles. Adrien la regarda, et il eut envie de pleurer aussi. Pourtant il lui dit :

« C'est que, voyez-vous, je connais une pauvre fille très-malade et très-malheureuse, qui va mourir bientôt et qui n'a jamais de plaisir ; pas de jolies choses à regarder, pas d'amis pour l'amuser, rien du tout pour la consoler. Elle a entendu chanter ce matin un oiseau qui s'est posé sur un toit devant sa pauvre mansarde, et cela lui a fait de la joie pour toute sa journée ; mais demain, l'oiseau ne reviendra pas, et elle sera encore toute seule et toute triste. Je pensais que, si elle avait Kiriki, cela lui ferait un petit camarade qui l'égayerait avec ses chansons et ses jolies petites mines, et qu'elle ne serait plus si malheureuse..... Mais il ne faut pas que vous pleuriez, Laure, oh ! non ! je chercherai un autre oiseau pour la pauvre Madelon.

— Je ne pleure pas, Adrien ! s'écria l'enfant en s'essuyant les yeux ; ou bien, si je pleure, c'est à cause de Madelon ; pas de l'oiseau, je vous assure, pas du tout à cause de lui ! Donnez-le-moi, que je le caresse..... O la jolie petite tête, et le joli bec noir, et les jolies plumes rouges et grises ! Adieu, mon cher petit, je ne veux pas de toi, je te donne à Madelon, à Madelon, entends-tu ? Sois bien gentil pour elle, et chante-lui tes jolis airs pour qu'elle soit heureuse..... Allez-vous le lui porter tout de suite, Adrien ? »

Adrien se tourna vers sa mère.

« Nous venons de chez elle ; mais si maman veut.....

— Oui, mon enfant, répondit la mère : Madelon aura demain un gai réveil.

— Je veux y aller aussi, madame, s'écria Laure. Emmenez-moi, je vous en prie ! »

Miss Maggy intervint encore : c'était une personne prudente. Elle voulut savoir si cette Madelon habitait une maison honnête, si en allant chez elle on ne courait pas risque d'être dévalisé ou assassiné, si l'air qu'on y respirait n'était pas malsain, etc., etc. Claire, qui pensait que cette visite ne serait pas inutile à l'éducation morale de son élève, rassura miss Maggy, et l'on se rendit chez Madelon. Laure laissa porter la cage à Adrien, à condition qu'elle la reprendrait pour entrer et que ce serait elle qui l'offrirait.

On peut se représenter la surprise de Madelon et de Bastien, lorsqu'ils reçurent cette visite inattendue.

« . Madelon, dit Laure, voici un oiseau qui chante. Adrien l'avait élevé pour moi, mais quand j'ai su que vous seriez contente d'entendre tous les

jours chanter un oiseau, j'ai voulu vous le donner, et nous vous l'apportons tous les deux. Allons, chante un peu, Kiriki ! »

Kiriki était fort docile : il obéit. Madelon pleurait de joie.

« Il me parlera de vous toute la journée, dit-elle aux deux enfants. Que vous êtes bonne, mademoiselle, de vous priver ainsi pour moi !

— Je ne me prive pas ; je suis très-contente, interrompit Laure avec son petit ton décidé. Voilà sa provision de grain, votre petit frère soignera Kiriki, parce que cela vous fatiguerait de vous occuper de lui, et je reviendrai vous voir. A bientôt, Madelon. »

Elle partit vivement et ne s'arrêta que dans la rue. Là, elle se couvrit la figure de ses mains et se mit à pleurer.

« Regrettez-vous l'oiseau, ma chère petite ? lui demanda Claire, qui l'avait suivie.

— Oh non ! mais ces pauvres enfants..... Mon Dieu ! je ne croyais pas qu'il y eût des gens si malheureux !

— Ne saviez-vous pas qu'il y a des pauvres, ma petite Laure ?

— Des pauvres, si..... je leur donne souvent dans la rue..... mais je ne savais pas qu'ils étaient si mal chez eux..... Je ne veux plus de joujoux ni de bonbons, madame, je veux tout donner à Madelon.

— Tout, ce serait trop ; mais souvenez-vous, ma mignonne, quand vous serez grande et que vous aurez de l'argent à vous, que vous pouvez l'employer à quelque chose de mieux qu'à satisfaire des fantaisies..... Mais voilà miss Maggy qui nous rejoint, et il est tard : il ne faut pas faire attendre votre père. »



Mocquo avait reconnu son sauveur.



CHAPITRE XX

Où l'adoption commence à porter ses fruits.

On ne s'imagine pas tout le chemin qu'on peut faire en quelques mois, vers le bien comme vers le mal. Adrien avait travaillé toutes les vacances, de tout son cœur, et avec un professeur dévoué ; aussi se trouva-t-il dès la rentrée placé dans les dix premiers de la classe. Son ardeur ne se ralentit point, car ce premier succès l'encourageait, et il voulait, de toute la force que peut avoir une volonté d'enfant consciencieux, rapporter à la fin de l'année des prix au vieux Pascaud.

Adrien était lier, et n'aimait pas à laisser sans récompense un service rendu ; or il sentait très-bien que tous les services ne se payent pas de la même manière. Il n'aurait accepté d'argent de personne, n'en ayant point à rendre ; il se réjouissait de ne rien devoir à l'oncle Chaldry, parce qu'il n'aurait su en quelle monnaie le payer. Mais les leçons et les conseils du vieux Pascaud, Adrien les acceptait sans scrupule ; il se sentait assez riche en tendresse et en reconnaissance pour lui rendre ce qu'il recevait de lui. Il voulait avant tout que le professeur fût fier de son élève, et la moindre négligence dans son travail lui eût paru de l'ingratitude. Or Adrien, qui se

serait peut-être pardonné d'être un paresseux — quel est l'enfant qui ne se le pardonne pas à de certains jours ? — ne pouvait supporter la pensée d'être un ingrat.

Pendant que son cousin attaquait bravement les plus ténébreuses difficultés des grammaires grecque et latine, Robert descendait tout doucement la pente trop facile qui mène aux abîmes de la paresse, et se laissait peu à peu gagner par la mollesse et la flânerie.

Il avait été décidé en famille que, les vacances étant destinées au repos, on les consacrerait à ne rien faire ; et le baron n'avait point protesté. A la fin des vacances, Robert montait fort bien à cheval, et grâce à son assiduité aux courses, il connaissait tout le jargon qui se parle à Longchamp, à la Marche, à Porchefontaine et autres lieux, et il était capable de disserter avec honneur sur les mérites et les vices des bêtes et des jockeys. Il commençait à se trouver la vue faible, et essayait même en cachette de se faire tenir un verre dans l'œil ; mais comme ses tentatives n'avaient pas encore été couronnées de succès, nous n'en parlons que pour mémoire, ainsi que de quelques essais de boxe qui n'avaient pas abouti : on ne peut pas tout faire à la fois.

A la rentrée, il reprit son sac d'écolier sans trop d'ennui ; il était las de tant de plaisirs. Mais dès la première composition il vit Adrien avant lui. Cela le piqua, et il résolut de se remettre au travail. Résolution plus facile à prendre qu'à tenir : pour se retrouver le premier de la classe, il aurait fallu se donner de la peine, et Robert n'aimait déjà plus à s'en donner ; il désirait encore le succès, mais le succès facile ; il ne comprenait plus la vaillante joie d'un triomphe chèrement acheté, et la première difficulté le rebuta.

Lorsqu'il se vit retombé dans la foule des écoliers vulgaires, Robert fit comme le renard de la fable : il déclara les raisins trop verts. « Fit-il pas mieux que de se plaindre ! » dit la Fontaine. Oui, si le renard ne tenait guère aux raisins ; mais s'il avait eu réellement un grand désir de s'en régaler, il me semble qu'il aurait mieux fait de s'adresser à « Nécessité l'ingénieuse », qui n'eût pas manqué de lui fournir quelque invention pour les atteindre. Robert donc, faisant fi des raisins, c'est-à-dire des bonnes places, prit son parti, non en brave, mais en paresseux, et s'arrangea d'être le vingtième, pourvu qu'il ne fût pas puni. Les pensums n'auraient pas fait son affaire, c'eût été autant d'ouvrage de plus.

Là-dessus, aux premiers froids de l'automne, le pauvre Mocquo fut pris d'une toux incessante : le climat de la France était trop rude pour lui. Le médecin déclara qu'il était attaqué de phthisie, et que ce serait tout au plus

si l'on pourrait prolonger sa vie jusqu'au printemps. Il n'atteignit même pas le milieu de l'hiver ;. au mois de janvier, il s'en alla rejoindre son ancêtre Hanouman dans le paradis de Vichnou. Mahadiah, chargé, dans les dernières semaines de sa vie, de le promener sur ses bras, empaqueté comme un enfant au maillot, dès que luisait un rayon de soleil, raconta un jour que le singe lui avait échappé pour aller se jeter au cou d'un petit garçon à cheveux bruns, qui paraissait le connaître, car il l'avait appelé par son nom en le comblant de caresses. Ce fut l'adieu du pauvre Mocquo à son sauveur Adrien Mauloy.

La mort de Mocquo fut fatale à Robert. Il n'y avait plus de raison pour ne pas l'emmener dans les promenades ; désormais on le vit souvent dans la voiture de l'oncle Chaldry, et, comme l'oncle s'habitua à l'avoir près de lui, on le vit aussi au théâtre et dans un grand nombre de bals d'enfants.

Et le lycée ? et les devoirs ? Pour que les devoirs fussent vite faits, le baron de Lhoseraye, toujours pressé d'aller livrer sa gracieuse personne à l'admiration du public, les faisait lui-même, pendant que Robert se mettait entre les mains de son valet de chambre. Robert avait ensuite tout le temps de les recopier et d'apprendre ses leçons pendant que le baron procédait aux soins de sa propre toilette. Si, de cette façon-là, les notes et les bulletins devenaient peu satisfaisants, et que Cécile hasardât quelque remontrance, le vieux nabab, qui ne se souciait guère de l'instruction, haussait les épaules, et disait : « Bah ! puisqu'il sera mon héritier, il n'a pas besoin d'être un cuistre. » Pourvu que Robert fût très-fort en gymnastique et en équitation, il ne lui en demandait pas davantage.

Robert, qui goûtait fort cette manière de voir, se rapprocha davantage de son oncle, et prit insensiblement l'habitude de le flatter et de lui complaire, non par affection et par reconnaissance, mais parce qu'il y trouvait son intérêt. Il y contracta quelque chose de câlin, une certaine grâce féline, qui n'avait rien de commun avec la franchise, mais qui réjouit beaucoup M^{me} Linant. « Enfin, se dit-elle, le voilà qui se montre aimable pour son oncle et qui commence à lui plaire ; cela me rassure pour l'avenir ; je craignais toujours de n'être pas dédommée de mes sacrifices. » Ses sacrifices ! elle en avait parlé autrefois sans y croire ; maintenant elle n'en parlait plus à personne, mais elle ne trouvait pas sa vie opulente aussi gaie qu'elle l'avait espéré, et elle avait besoin de penser que Robert serait heureux.

Pendant ce temps-là, Laure devenait avare et renonçait à toute friandise pour pouvoir porter son argent à Madelon ; Bastien cirait les souliers des

passants ; la veuve Gaginard faisait de longues stations chez le marchand de vin, et Madelon, qui s'affaiblissait de jour en jour, passait des heures à écouter le gazouillement de Kiriki, en souriant aux vertes campagnes qu'il évoquait dans son souvenir



Madelon passait des heures avec son oiseau.



La mort de Madelon.



CHAPITRE XXI

Car la tombe est un nid où l'âme
Prend des ailes comme l'oiseau.

(V. HUGO.)

« Bastien, ne sors pas aujourd'hui, mon petit frère ! reste avec moi ! dit Madelon d'une voix si faible qu'on l'entendait à peine.

— Rester ! s'écria aigrement la veuve Gaginard qui, accroupie devant l'âtre, faisait chauffer sa soupe sur deux tisons fumeux ; rester ! est-ce que tu as des rentes à nous donner, que tu veux l'empêcher de travailler, ce garçon ? C'est bien assez d'une per sonne ici à faire la princesse...

— Ce ne sera pas pour longtemps, grand'mère... laissez-le-moi aujourd'hui seulement... j'ai idée que demain je ne pourrai plus le voir...

— Pas de sottises !... on a déjà dit ça bien souvent, et tu y es encore ;... la vie, c'est plus solide qu'on ne croit. Tiens, voilà ta soupe, Bastien, mange-la, et vite ! tu devrais déjà être loin. »

L'enfant essaya ; mais il avait le cœur trop triste ; il ne put manger et remit sur la table son écuelle pleine.

Tu n'en veux pas ? A ton aise ! j'en aurai davantage. Ça ne fait-il pas pitié de s'ôter le pain de la bouche pour des vauriens d'enfants qui font encore les difficiles ! Allons, marche ! et tâche de rapporter une bonne journée. Si tu n'as pas fait vingt sous d'ici ce soir, c'est avec mon balai que je te recevrai. »



Il prit sa sellette et s'achemina vers la porte sans oser regarder derrière lui. Mais comme il soulevait le loquet, une voix défaillante appela : « Bastien ! » et, jetant ses brosse et son cirage, il courut à sa sœur, qui le serra longtemps dans ses faibles bras en lui murmurant de tendres paroles.

« Va, mon chéri, et sois toujours bon, lui dit-elle enfin. J'ai eu tort de m'inquiéter ; aie bon courage... à revoir ! »



Bastien sortit. La veuve Gaginard, après qu'elle eut mangé les deux portions de soupe, prit ses outils et s'en alla, et Madelon resta seule.

« Mon pauvre petit Bastien ! » murmura-t-elle. Sa tête se renversa sur l'oreiller, et elle demeura immobile.

Elle était si pâle qu'elle eût paru morte, si deux larmes qui filtraient lentement entre ses cils et descendaient le long de ses joues amaigries n'eussent révélé en elle un reste de vie. Elle resta longtemps ainsi, plongée dans un demi-sommeil.

Un frôlement d'ailes la réveilla, et quelque chose de doux et de chaud vint se poser contre sa joue.

« C'est toi, mon cher petit oiseau ! dit-elle en ouvrant les yeux. Toi aussi, je t'aime, tu m'as fait tant de bien ! Chante encore pour moi, chante : c'est bientôt fini... »

Le bouvreuil gazouillait doucement, perché sur son doigt, lorsque des pas se firent entendre sur l'escalier, et l'on frappa à la porte.

« Entrez ! dit Madelon. C'est jeudi aujourd'hui, je savais bien que vous viendriez, monsieur Adrien, ajouta-t-elle en voyant entrer le jeune garçon. Je suis bien contente de vous voir.

Adrien ouvrit son album.



— Maman va venir aussi dans un instant, dit Adrien. Y a-t-il longtemps que vous êtes seule ? Avez-vous besoin de quelque chose ? Dites, que faut-il faire pour vous amuser ?

— Rien, je vous assure... je n'ai besoin de rien... J'ai dormi longtemps, je crois ; je vois au soleil qu'il est tard.

— Non ! il n'est que midi, et le jour est très-clair ; il n'y a pas de nuages au ciel. Il a gelé ce matin, et les fontaines sont ornées de pendeloques qui brillent comme du cristal, c'est très-joli. Ah ! voilà maman ; elle apporte du grain pour Kiriki. »

M^{me} Mauloy entra en effet. Au premier regard qu'elle jeta sur la malade, elle devint sérieuse.

« Vous souffrez beaucoup, ma pauvre petite ? » lui demanda-t-elle avec une tendre pitié.

Madelon parut étonnée.

« Non, madame, je suis bien, très-bien... j'étais bien malade ce matin, mais depuis que j'ai dormi, je ne souffre plus du tout, et je crois que je me lèverais, si j'en avais la force. Seulement je sens bien que je ne pourrais pas me tenir, et puis je vois tout trouble... je croyais que le soleil se couchait... »

Elle se tut un instant, et reprit :

« Monsieur Adrien, voulez-vous me donner dans mes mains le portrait de Bastien ? je ne le vois pas bien où il est... Merci... je suis contente de le regarder. Avez-vous vos crayons ?

— Oui, Madelon, et mon album aussi. Voulez-vous que je vous dessine quelque chose pour vous amuser ?

— Pas pour m'amuser... faites mon portrait... pour Bastien... »

Elle se souleva avec peine pour qu'il pût bien la voir. Adrien comprit ; il ouvrit son album et commença à dessiner d'une main tremblante. Il avait les yeux pleins de larmes, en se disant que Madelon était très-malade, qu'elle allait sûrement mourir, et qu'elle voulait laisser son portrait à Bastien pour qu'il n'oublie pas sa figure. Mais dès qu'il eut tracé les premières lignes du profil amaigri qui se détachait sur l'oreiller au milieu d'une forêt de cheveux, le calme lui revint. Il oublia son propre chagrin et mit toute sa volonté dans son désir de satisfaire le dernier vœu de Madelon. Il sentait que ce qu'il faisait était bien, qu'il réussissait, et il en éprouvait, faut-il le dire ? presque de la joie. Il travaillait depuis près d'une heure lorsque sa mère qui le regardait, lui posa la main sur l'épaule.

« Assez ! lui dit-elle. Elle est fatiguée, et ton portrait est ressemblant : tu le gâterais en voulant le finir davantage. Tu pourras le copier à la maison et essayer de perfectionner la copie, mais garde ce dessin-là pour Bastien. Montre-le à Madelon, si elle peut le voir. »

Madelon sourit en se reconnaissant.

« C'est bien moi ! dit-elle. Bastien ne pourra pas m'oublier, à présent... Pauvre petit, comme il va être malheureux ! mais vous ne l'abandonnerez pas, madame... et puis je parlerai de lui au bon Dieu... Je voulais le garder ce matin ; je sentais que ce serait pour aujourd'hui ; mais grand'mère l'a envoyé travailler, et je ne le verrai plus ! »

Comme elle parlait, la porte s'ouvrit, et Laure entra, tirant après elle Bastien qui n'osait pas entrer, craignant le balai de la veuve Gagnard.

« Madelon, voilà Bastien ! s'écria-t-elle. Je l'ai trouvé qui pleurait dans la rue ; il m'a expliqué que vous vouliez l'empêcher de sortir, mais que votre grand'mère l'avait mis à la porte, et qu'il ne devait pas rentrer avant d'avoir gagné vingt sous. Justement il n'y a pas de boue, et puis ce n'est pas jour de classe, et il n'avait pas trouvé un soulier à cirer. Moi j'avais une pièce de vingt sous que je lui ai donnée, et il pourra rester avec vous toute la journée à présent, Madelon. Etes-vous contente ? »

Le pâle visage de Madelon s'éclaira d'un fugitif sourire.

« Merci, dit-elle, merci ! vous ne savez pas tout le bien que vous me faites... Je m'en vais, adieu..., vous avez été si bons, tous... vous n'abandonnerez pas Bastien... »

Elle n'avait plus la force de répondre à l'étreinte de son frère, qui s'était jeté sur elle en pleurant.

« Sois bon, lui dit-elle, pour que je sois heureuse en paradis. Tu sais bien ce que c'est que de faire son devoir. Mon cher petit frère, à revoir. »

Elle regarda tous ces visages qui se penchaient vers elle avec angoisse, même celui de miss Maggy, qui avait presque perdu son flegme britannique, et elle répéta d'une voix faible, comme dans un rêve :

« N'abandonnez pas Bastien ! »

Ses yeux se fermèrent, et elle parut s'endormir. A ce moment l'oiseau se mit à chanter. Adrien, par instinct, voulut le faire taire. Mais les lèvres de Madelon se rouvrirent.

« Chante encore ! murmura-t-elle. Oh ! les belles campagnes du ciel ! »

Claire se pencha pour écouter sa respiration, et, se relevant, elle fit signe à miss Maggy d'emmener Laure.

L'enfant et sa gouvernante devaient, être à peine au bas de l'escalier, lorsque Claire s'agenouilla au pied du grabat.

« Prions Dieu, mes enfants ! c'est fini ! » dit-elle à Adrien et à Bastien.

.Le bouvreuil chantait toujours, comme si son chant eût été l'hymne triomphal de l'âme délivrée.

Il serait injuste de nier la vive douleur dont fut saisie la veuve Gaginard lorsque, en rentrant de ce qu'elle appelait, son travail, — on ne sut jamais le compte des matelas qu'elle avait faits — elle trouva la dépouille de sa petite-fille déjà prête pour le cercueil.

Madelon semblait un ange endormi, et la lueur tremblante des cierges allumés à son chevet par les soins de M^{me} Mauloy et d'une voisine compatissante jetait sur son calme visage des ombres et des reflets qui lui donnaient l'air de sourire.

La vieille femme fut bruyante dans son chagrin ; elle sentait qu'en perdant sa petite-fille elle perdait une grande partie des apmônes qu'elle avait la douce habitude de recevoir, et elle pensa que beaucoup de cris et de sanglots détourneraient peut-être sur elle-même l'intérêt des âmes charitables.

Claire ne fut pas dupe de sa comédie ; mais elle tâcha de la calmer par de bonnes paroles, afin qu'elle traitât doucement le pauvre Bastien, qui restait au pied du lit, muet et comme hébété dans sa douleur, et à qui elle reprochait de n'avoir pas de cœur parce qu'il ne disait rien. Elle finit pourtant par le laisser tranquille, et l'enfant, épuisé, s'endormit.

Il faisait grand jour lorsque de petits cris plaintifs l'éveillèrent.. Il ouvrit les yeux et vit le bouvreuil, qui s'était blotti pour la nuit parmi les cheveux de la pauvre Madelon, essayer de la tirer de son sommeil, en lui becquetant les joues et les lèvres, comme il le faisait chaque matin. Bastien le prit et baisa son doux plumage.

« Pauvre petit ! dit-il, toi aussi tu l'aimais. » Mais il eut beau le caresser, l'oiseau s'échappa de sa main pour retourner auprès de la morte.

Tant qu'elle resta sur son lit funèbre, l'oiseau refusa de la quitter ; et quand on l'eut emportée pour la conduire à l'église et au cimetière, où Laure désolée avait voulu lui assurer un coin de terre et une croix de bois, le bouvreuil ne cessa de voler par la chambre en l'appelant par des cris douloureux. La veuve Gaginard s'en impatienta à son retour.

« Va-t'en donc, maudite bête, lui cria-t-elle en ouvrant la fenêtre, va piailler ailleurs ! » Et comme l'oiseau cherchait à rentier, elle ferma violemment la fenêtre.

Puis elle chargea Bastien de sa sellette et de ses brosse et le poussa dehors en lui disant :

« Va travailler, fainéant ! Je jour où l'on se fait enterrer, ça n'est pas une raison pour ne rien faire ! »

La nuit suivante, Bastien était si las qu'il n'entendit pas les coups de bec répétés qui vinrent frapper les vitres ; mais le lendemain, quand il ouvrit la fenêtre pour rafraîchir à l'air du matin ses yeux rougis par les larmes, la première chose qu'il aperçut, ce fut Kiriki étendu dans la gouttière, les pattes roides et le bec entr'ouvert. L'oiseau fidèle avait voulu rentrer dans la chambre de son amie ; il avait frappé en vain, et plutôt que de s'éloigner, il était mort de faim et de froid.



Adrien laissait poser le vieux Pascaud.



CHAPITRE XXII

Les premiers seront les derniers.

Après la mort de Madelon, Claire renouvela ses tentatives pour mettre Bastien sur la route d'une vie honnête et laborieuse ; car le métier de décrotteur n'occupe pas assez pour que les gens qui l'exercent n'aient pas de fortes tentations d'employer leurs nombreux loisirs à jouer au bouchon, ou à cultiver la connaissance du marchand de vin. Elle aurait voulu placer l'enfant chez quelque bon ouvrier qui lui apprît un métier utile ; mais la veuve Gaginard s'y opposa formellement. Elle versa beaucoup de larmes à l'idée de quitter son petit-fils, et déclara enfin qu'elle avait promis à Madelon de ne pas abandonner Bastien, et que la mort seule pourrait les séparer.

La vérité, c'est qu'elle tenait aux sous que lui apportait chaque jour le jeune garçon. Claire dut céder ; elle se contenta de faire venir Bastien chez elle le soir, quand sa journée était gagnée, pour lui apprendre à lire, à écrire et à compter, en attendant mieux.

Elle le faisait causer et lui donnait de bons conseils ; elle tâchait aussi de l'égayer, ce qui n'était guère facile, car le pauvre enfant ne s'était pas relevé du coup que lui avait porté la perte de sa sœur, et, au lieu de se laisser

distraire, il cherchait toujours à ramener le nom de Madelon. « Je ne peux parler d'elle qu'avec vous, madame, disait-il à Claire ; grand'mère ne veut pas que j'y pense. »

Un jour, il apporta le portrait dessiné par Adrien le jour de la mort de la jeune fille, et il pria Mme Mauloy de le serrer et de le lui garder pour quand il serait grand. « Si je le laisse à la maison, disait-il d'un air désolé, grand'mère me le déchirera ; elle a voulu le jeter au feu ce matin parce que je pleurais en le regardant. Elle dit que c'est bon pour les riches d'avoir du chagrin, et qu'il ne faut pas perdre son temps à pleurer quand on a son pain à gagner. »

Claire serra le portrait, et Adrien lui demanda souvent la clef de son secrétaire pour le contempler. Ce pauvre dessin le faisait penser à une foule de choses. Madelon avait vécu peu d'années, et elle avait bien souffert ; elle n'avait pourtant rien fait de mal ! A présent elle était partie et son petit frère était seul, livré à une méchante vieille qui ne faisait rien pour lui, et qui ne voulait seulement pas qu'il apprît un métier.

Comme tout cela était triste ! et sans doute le monde était rempli de choses pareilles ; on les voyait tout autour de soi, et l'on n'y pouvait rien. Adrien creusait ces idées-là, et les paroles du vieux Pascaud : « Je me demande ce qu'elle est venue faire en ce monde, » et « il y a des existences fatalement vouées au mal », lui revenaient en mémoire.

Le vieux Pascaud avait-il raison ?

« Non ! il n'a pas raison ! disait une voix puissante et douce qui parlait dans le cœur d'Adrien, faisant taire toutes les pensées de doute et de méfiance. Elle a souffert, oui ; mais n'a-t-elle connu que des douleurs dans ses dix-sept années de vie ? Comme elle parlait avec amour, sur le grabat où elle languissait, des jours de son enfance, de la tendresse de ses parents, des belles campagnes dont le souvenir la faisait sourire encore au milieu de ses souffrances ! Quand on aime, on ne manque jamais de joies ; et Madelon aimait son frère, en qui elle avait mis toutes ses espérances d'ici-bas ; elle aimait les étoiles et les nuages qu'elle regardait passer devant sa fenêtre ; elle t'aimait, toi aussi, petit écolier qui renonçais à tes jeux pour venir t'asseoir à son chevet et lui apporter l'aumône du cœur ! Elle aimait Dieu, vers qui elle allait, elle n'en doutait pas ; et elle ne s'est jamais demandé, elle, ce qu'elle était venue faire en ce monde. Elle avait servi de mère à son petit frère ; elle avait mis tous ses soins à le rendre bon et à le fortifier contre les tentations de la vie ; elle savait que son souvenir le garderait du

mal, même quand elle ne serait plus là : n'était-ce pas une tâche suffisante pour une créature de Dieu ? Cette tâche, elle l'a bien remplie. Ne t'a-t-elle pas fait du bien à toi-même ? n'aurais-tu pas honte d'être lâche, quand tu l'as connue si patiente, ou de murmurer contre ton sort, quand tu l'as vue si résignée ? Va, ne la plains pas ; les méchants sont seuls à plaindre. Madelon est morte pleine d'espoir en Dieu et de confiance en Bastien ; elle savait qu'on n'est méchant que quand on n'a pas voulu être bon. Il n'y a pas d'existence fatalement vouée au mal ; il n'y a pas d'âme, si abandonnée qu'elle soit, qui n'entende la voix de Dieu, et qui ne sente en elle l'instinct du bien et le sentiment du devoir. Le devoir est parfois difficile à accomplir : impossible, jamais ! Non, il n'y a pas d'existence fatalement vouée au mal. »

Adrien écoutait cette voix, la voix de sa conscience ; et il se sentait fortifié. Il regardait le portrait, et s'étonnait — sans vanité, assurément — de le trouver si bien réussi. Comme il était ressemblant ! C'étaient bien là les traits de Madelon, sa bouche fine et triste, ses joues creuses, son large front, son nez mince, son menton amaigri, ses yeux qui brillaient au fond de leur orbite ; on eût dit qu'elle regardait. Et c'était lui qui avait fait cela ! était-ce bien possible ? Il dessinait souvent, il avait fait poser sa mère et même le vieux Pascaud, si facile à faire ressemblant avec sa figure caractérisée, son nez courbé, ses lèvres minces et son menton en avant ; il n'avait jamais produit que des caricatures, au lieu que le portrait de Madelon était un vrai portrait. Il essaya de le copier à loisir, en y mettant tous ses soins, ses meilleurs crayons et son meilleur papier : il n'arriva jamais à rien produire d'aussi vivant que cette ébauche esquissée en une heure sur une page d'album. « Je fais pourtant de mon mieux ! se dit-il désappointé. Il y avait sans doute en moi ce jour-là quelque chose qui n'y est plus. »

Il confia un jour son dépit à sa mère, qui sourit.

« Mon cher enfant, lui dit-elle, tu as réussi une fois parce que ta main était pour ainsi dire conduite par une grande émotion ; mais c'est presque du hasard, cela, et d'ailleurs ton œuvre, que tu admires, a des défauts que ton ignorance du dessin t'empêche de voir. Pour bien dessiner, il faut d'abord copier beaucoup, et l'on finit par arriver à une certaine habileté de main. Seulement on n'est pas un artiste pour cela : il faut encore avoir l'esprit cultivé. Applique-toi donc à tes études ; plus tu sauras, mieux tu pourras dessiner par la suite ; et alors, si tu as beaucoup de cœur, tu

produiras des œuvres qui auront réellement du mérite. Mais ne mets pas la charrue avant les bœufs ; vouloir faire un bon portrait à présent, c'est comme si tu avais voulu composer un poème latin avant d'apprendre les déclinaisons. »

Adrien serra le portrait de Madelon et continua à dessiner. C'était son plaisir favori, et s'il l'eût osé, il aurait depuis longtemps prié sa mère de lui faire donner des leçons. Il ne le faisait pas, craignant de grever leur petit budget d'une dépense inutile ; mais il fut heureux de penser que toutes ses études pourraient profiter à son talent futur. « C'est bien beau d'être peintre ! pensait-il : c'est encore plus beau que je ne croyais, puisqu'il faut tant de science et tant de cœur pour être un grand artiste ! »

Le printemps passa, puis l'été, et le mois d'août ramena les vacances. Cette fois l'oncle Chaldry n'assista pas à la distribution des prix : il ne se souciait pas de revoir Adrien, et il craignait de nouvelles tentatives contre son indépendance. Il se fût épargné cette crainte s'il eût pu lire dans le cœur de Cécile. Celle-ci commençait à comprendre que, grâce à la fortune dont il était l'héritier présomptif, Robert ne serait bon à rien, et que par conséquent cette fortune lui serait absolument nécessaire. Elle jugeait par les bulletins que les succès de l'écolier seraient minces cette année-là, et elle craignait que la comparaison entre les deux cousins ne fût pas à l'avantage de son fils. Elle n'avait donc plus aucune envie de travailler à un rapprochement entre l'oncle Chaldry et la famille Mauloy. « Au bout du compte, se disait-elle, j'ai fait ce que j'ai pu ; ce n'est pas ma faute s'ils ne s'y prêtent ni les uns ni les autres, et je ne vois pas pourquoi je nuirais aux intérêts de mon fils. »

Bien des gens raisonnent de la sorte, qui passent pour parfaitement justes.

Robert eut un prix d'anglais — le baron avait longtemps habité l'Angleterre pour y étudier l'art du sportsman — et Adrien : rentra chez lui courbé sous le poids de sa gloire reliée en beaux volumes dorés sur tranche. Cette année-là, s'il y en avait pour sa mère, il y en avait au moins autant pour le vieux Pascaud.



Le vieux Pascaud portait trois bûches sous le bras.



CHAPITRE XXIII

Difurcation.

A partir de ce jour, les routes suivies par les deux cousins s'éloignèrent de plus en plus. Ils se rencontrèrent encore sur les bancs du lycée, mais ils ne se lièrent pas.

Robert n'avait pu d'abord se défendre d'un peu de rancune contre Adrien, en le voyant monter à mesure que lui-même descendait ; mais comme il n'était par caractère ni jaloux ni méchant, il lui pardonna bientôt sa supériorité de talent et de travail, en songeant qu'il gardait, lui, la supériorité de la fortune.

« C'est bien heureux, se dit-il, que ce pauvre garçon réussisse dans ses études : sans cela, que deviendrait-il plus tard ? » Et il se mit à rêver aux jouissances que procure l'argent, aux plaisirs réservés à sa jeunesse, à ceux qu'il connaissait déjà. Voyager ! voir des pays nouveaux, et pouvoir raconter qu'on les a vus ! parler d'un air dégagé du Colisée et de l'Alhambra, et comparer la troupe d'opéra de Londres à celle de Bruxelles ! voilà des joies inconnues aux pauvres gens qui ont besoin de compter leur bourse pour se permettre une excursion à Asnières ou au bois de Boulogne. Sont-ce réellement des joies ? j'en doute. Pour jouir, il faut savoir

beaucoup ; les plaisirs des ignorants sont, en somme, très-monotones et très-bornés. Si riche qu'on soit, il est impossible qu'en voyage on ne souffre pas un peu du froid ou du chaud, de la poussière ou de l'humidité : il n'y a que l'enthousiasme qui puisse empêcher de sentir ces petits inconvénients-là. Or l'enthousiasme n'est pas une denrée qui s'achète ; ou plutôt, la monnaie dont on le paye est faite de travail assidu et de longs efforts pour comprendre le beau. Pendant les voyages de vacances, qui duraient plutôt trois mois que deux, Robert voyait tous les ans beaucoup de monuments, de tableaux et de paysages : mais toutes ces choses formaient dans sa tête la plus belle confusion qu'il soit possible d'imaginer. Il faut dire à sa décharge qu'il manquait de guides. L'oncle Chaldry, qui voyageait parce que c'est un plaisir de gens riches, ne faisait cas que des choses pratiques. Il s'informait de la richesse de chaque pays, et trouvait insignifiant tout cours d'eau qui ne faisait pas tourner les roues de quelque usine. « Les artistes, disait-il, sont bien heureux que ce soit la mode d'avoir chez soi des tableaux et des statues. Si cette mode passait, ces gens-là seraient bien avancés ! Car, après tout, ce qu'ils produisent est assez inutile. »

M^{me} Linant ne pensait pas comme son oncle, mais elle n'osait le contredire. Elle avait peur de le fâcher ; elle ne pouvait penser sans un frisson à l'avenir qui attendrait elle et Robert, si l'oncle, par un caprice toujours possible, les remettait où il les avait pris. Elle voyait bien que son fils avait perdu l'habitude du travail, et qu'il ne serait bon qu'à parader dans un salon. Une mère plus sérieuse n'eût pas pris cette conviction avec autant de tranquillité qu'elle ; mais Cécile n'était pas une âme élevée. Elle aimait beaucoup son fils à sa manière ; elle voulait qu'il fût heureux, mais elle pensait qu'il le serait nécessairement avec l'héritage de l'oncle Chaldry. Il finirait ses études tant bien que mal ; on appelait cela essuyer les bancs, elle le savait, mais après tout, bien d'autres les avaient essuyés, qui n'en faisaient pas moins figure dans le monde. Robert était joli garçon, adroit, robuste ; il serait bon cavalier et beau danseur : on le placerait quelque part, dans la diplomatie ou dans les affaires, on lui trouverait quelque beau mariage..... est-ce que cela ne se voit pas tous les jours ?

Le baron approuvait hautement sa façon de penser. Il ne tenait pas du tout à être un précepteur sérieux, et il se disait que, quand on pourvoirait Robert d'une place, on lui en fournirait peut-être bien une par-dessus le marché ! En attendant, il expérimentait avec son élève les différentes capitales de l'Europe, et les casinos des diverses villes d'eaux et de bains de mer.

Un jour (c'était quelques semaines après la rentrée) Adrien. revint du lycée tout soucieux. Sa mère ne lui demanda pas pourquoi ; elle ne voulait pas s'attirer la réponse ordinaire des rêveurs pris au dépourvu : « Je n'ai rien ! » Elle attendit, et se montra pour lui plus tendre encore que de coutume.

Après le dîner, le vieux Pascaud vint. Il était bien changé, le vieux Pascaud ! D'abord, ses vêtements étaient à peu près propres, et mis presque droits ; ensuite, il avait peu à peu sarclé son langage de toutes les interjections de mauvais aloi qui y poussaient autrefois en liberté. Il n'avait pas renoncé aux citations : il prétendait même qu'il avait le droit de se les permettre, parce que Claire, à force d'assister aux leçons de son fils, devait comprendre le latin tout aussi bien qu'un écolier de quatrième. Mais il disait un peu moins de mal de la race humaine que par le passé, et quand il en disait, il avait toujours soin de réserver les exceptions. Claire l'avait tout doucement amené à permettre l'introduction dans ses pénates d'une femme de ménage chargée de faire la guerre à la poussière et aux toiles d'araignées ; peu à peu elle avait fait régner dans son désordre un ordre relatif, et elle avait obtenu qu'il prît une nourriture plus réconfortante que du lait froid et du cervelas. Sa santé en était devenue meilleure, et son caractère aussi.

Ce soir-là donc, il arriva avec son bougeoir dans la main droite et trois bûches sous le bras gauche. Il ne venait qu'à condition qu'il pourrait apporter son bois, n'aimant pas, disait-il, à se chauffer avec le bois d'autrui. Il s'assit au coin de la cheminée, et se mit à tisonner, attendant qu'Adrien eût fini ses devoirs pour faire sa proposition habituelle : « Si nous lisions un peu de César, ou d'Hérodote ? »

Mais Adrien ne lui en laissa pas le temps. Sa dernière ligne écrite, il jeta sa plume, poussa un grand soupir, et s'écria :

« Sont-ils heureux les gens qui peuvent voyager !

— Pourquoi ? demanda tranquillement le vieux Pascaud.

— Mais..... pour voir des villes, des pays, des musées, des monuments..... pour voyager enfin ! Chaldry arrive d'Italie ; il nous a conté cela en sortant de classe, malgré son cheval qui s'impatientait de l'attendre. Il a vu Naples, le Vésuve, les ruines de Pompéi, Rome, Florence, Venise ! »



Adrien s'animait, et sa voix avait quelque chose d'amer. M^{me} Mauloy était devenue pâle. Le vieux Pascaud se leva.

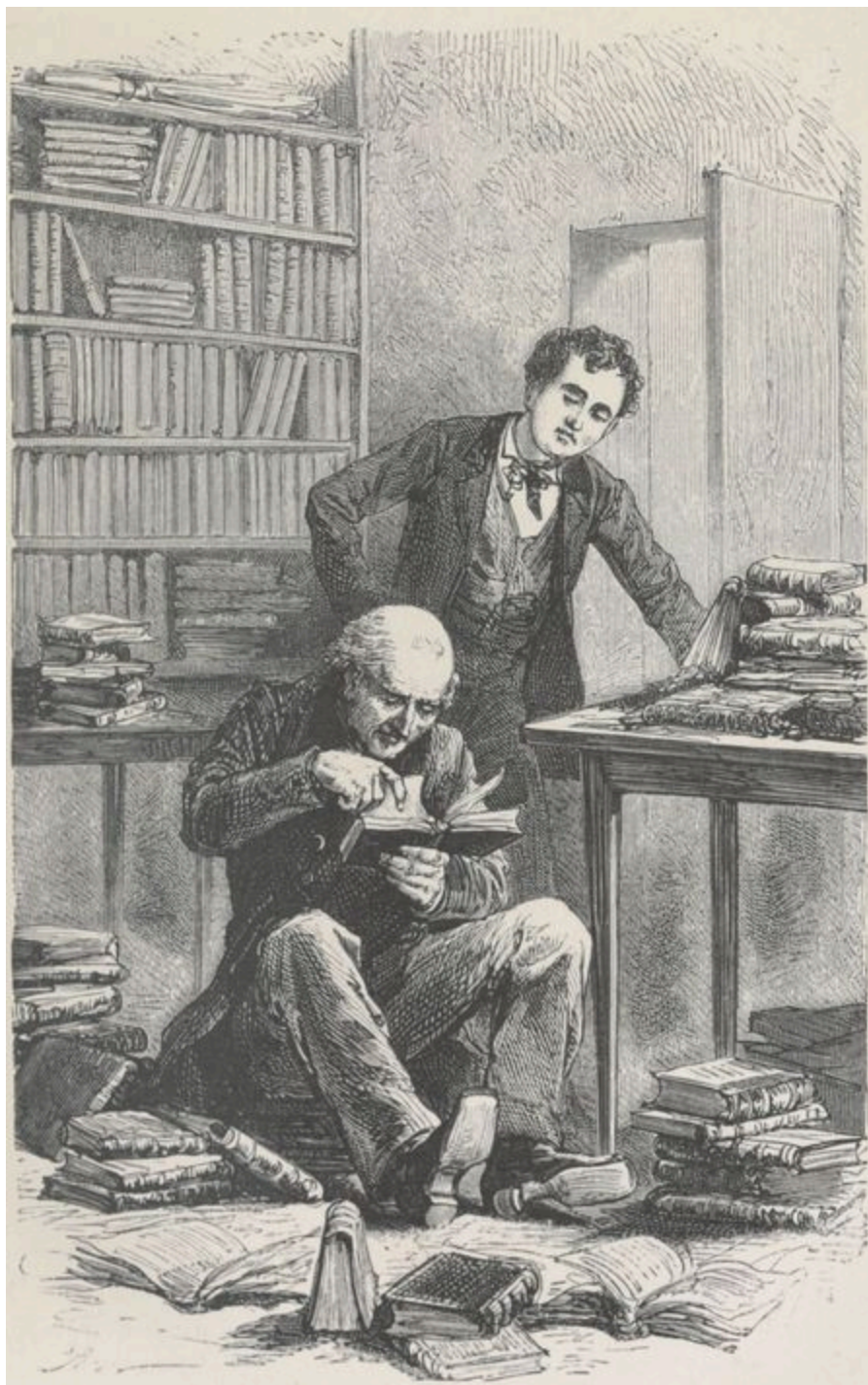
« Parbleu ! mon garçon, s'écria-t-il en brandissant les pincettes, tu n'es qu'un nigaud de plus dans l'espèce humaine, qui n'est déjà qu'un tas de nigauds mélangés de gredins ! Pardon, madame, mais ce garçon-là me fait sortir de mon naturel. Tu parles de Naples où l'on grille, avec son Vésuve qui est à peu près aussi rassurant que le seraient cinq cents kilogrammes de poudre sur notre palier ; tu parles de Venise, où il n'y a seulement pas d'omnibus ; de Rome, où l'on marche dans des tas d'ordures, et tu ne connais pas Paris ! Mais on vient de tous les bouts de l'univers, pour le voir, ce Paris auquel tu ne penses pas parce que tu as la chance d'y être tout porté. Ah ! tu veux voyager ! Eh bien, je vais t'en donner, des voyages ! Tous les jeudis et tous les dimanches, je te prends, je t'enlève, je t'emmène, et je ne te lâche pas avant de t'avoir fait avouer qu'il ne peut rien y avoir de plus beau que Paris sous le soleil. Qu'est-ce que tu dis ? Tu ne dis rien, c'est vrai ; mais je sais bien ce que tu penses. Tu penses que tu le connais assez, Paris, depuis plus de deux ans que tu y es. Erreur, tu ne le connais pas du tout, et c'est moi qui me charge de te le faire connaître.

— Et moi, m'emmènerez-vous ? demanda Claire, rassérénée, car le nuage qui assombrissait le front d'Adrien s'était dissipé.

— Certainement, madame, et je ferai ma toilette en votre honneur. C'est aujourd'hui mardi : eh bien, nous commencerons jeudi prochain. Ah ! il veut voyager ! c'est bon, il voyagera, et sans craindre les bateaux qui coulent à fond, les attelages qui s'emportent, les chaudières qui éclatent, les wagons qui déraillent, enfin toutes les sottes espèces de locomotion que l'homme a pris la peine d'inventer au lieu de se servir des jambes que la

nature lui avait données. Tu crois peut-être que nous ne verrons que Paris ? (Ici il se tourna vers Adrien en gesticulant.) Nous verrons l'univers tout entier ! et cela sans passer les fortifications ! »

Adrien le trouva assis par terre.



M^{me} Mauloy souriait : elle avait compris. Adrien riait de la mine que faisait son vieil ami ; mais il ne comprenait pas du tout.

Le lendemain, il eut occasion d'entrer chez M. Pascaud. Il le trouva assis par terre. (Ses tables n'étaient plus assez grandes pour tous les livres qu'il était en train de consulter.) Tout autour de lui, sur le carreau, s'étalait une véritable encyclopédie : livres de science et d'art, relations de voyages, traités d'architecture, études d'histoire naturelle, biographies de grands hommes, etc. Le vieux Pascaud prenait tout au sérieux, et il commençait toujours par apprendre lui-même ce qu'il voulait enseigner aux autres. En regardant les titres des livres qu'il étudiait, Adrien commença à comprendre, et il appela le jeudi de tous ses vœux.

Le mercredi, M. Pascaud ne parut pas de la journée : M^{me} Mauloy, réveillée dans son premier sommeil par le bruit de ses pas sur le palier et de sa clef dans la serrure, constata que le voisin rentrait à minuit passé. Cela ne s'était jamais vu.

Le jeudi, comme Adrien et sa mère achevaient de déjeuner, le vieillard frappa à leur porte. Il était déjà en toilette, et portait sous son bras un volumineux portefeuille noir.

« Eh bien, dit-il, êtes-vous prêts ? Les devoirs sont-ils finis ? C'est aujourd'hui que nous commençons nos voyages. Et d'abord, où voulez-vous aller ? J'ai tout ici (il frappa sur son portefeuille). Voulez-vous aller en Egypte, en Grèce, en Italie, en Espagne, en Assyrie ?

— En Assyrie ! dit Adrien en riant. C'est un voyage rare : tout le monde ne va pas en Assyrie.

— Bon ! Assyrie ! dit le vieux Pascaud en défaisant son portefeuille sur la table : Musée du Louvre — bibliothèques publiques — collections particulières, rues et numéros ici désignés — magasins de MM. X... X..., marchands de gravures et d'antiquités. En deux séances, nous connaissons notre Assyrie comme si nous étions des sujets de Sémiramis. Partons-nous ?

— Tout de suite, dit M^{me} Mauloy en achevant de desservir la table. Mais où avez-vous trouvé tous ces renseignements-là ?



— Partout ! Je vous l'ai dit, on trouve de tout à Paris : il n'y a qu'à savoir où le prendre. J'ai passé ma journée d'hier à m'informer, dans les musées, les bibliothèques, chez des savants, chez des professeurs que j'ai connus autrefois, et mon portefeuille est rempli d'adresses. Avec des gravures, des moulages, des copies, des fragments de monuments, des tableaux anciens ou modernes, nous pourrons reconstituer l'univers entier, passé et présent : je vous mènerai même dans le monde antédiluvien, si cela vous amuse. »

Adrien ne demandait pas mieux. A partir de ce jeudi-là, il n'envia plus les voyages de Robert. Il eut même à la classe d'histoire un petit triomphe, un jour qu'à propos de Florence il put nommer l'auteur des portes du Baptistère, et dire ce qu'elles représentaient. Robert, qui les avait vues de ses yeux, n'en savait rien du tout.



Bastien s'occupait à lire.



CHAPITRE XXIV

La pailleasse de la veuve Gaginard.

Cependant Adrien grandissait. Les enfants de familles peu fortunées, ceux surtout qui sont élevés par une mère veuve, obligée de gagner à la fois sa vie et celle de son fils, ne peuvent pas comprendre tout ce qu'il y a d'abnégation dans la joie que témoigne cette mère, quand elle pose sa main sur leur front en leur disant : « Te voilà bientôt plus haut que moi ! » L'enfant agrandi ! il a quatorze ou quinze ans, il ressemble déjà à un homme. Adieu les petits souliers ! il lui faut des chaussures d'homme maintenant. Adieu les vêtements que la mère taillait et cousait elle-même, en y mettant tout son goût, toute sa coquetterie ! Il faut désormais s'adresser au tailleur. Adieu les étoffes légères, qui coûtaient si peu et qui habillaient si bien le petit garçon ! Au jeune homme il faut du drap solide, et encore ne durera-t-il pas longtemps. Au bout de la saison, les manches de la veste et les jambes du pantalon seront trop courtes, et il faudra remplacer tout cela. C'est pourquoi la lampe de la mère restera allumée bien tard dans la nuit ; c'est pourquoi la pauvre femme s'ingéniera à trouver du travail, et encore du travail, sans se permettre jamais une heure de repos, car l'enfant dépense

comme un homme, et de longtemps encore il ne gagnera rien. Il faut de l'argent pour l'élever, il en faudra davantage pour lui donner une carrière ; et encore pourvu qu'il tourne bien ! pourvu que des conseils frivoles, des exemples mauvais ne lui fassent pas quitter le droit chemin ! C'est le souci de toutes les mères ; mais Claire avait un souci de plus que toutes les mères ; elle pensait à cette fortune qu'elle avait refusée, et chaque privation qu'elle devait imposer à son fils était pour elle un remords. Aux leçons, ressource toujours incertaine, et qui lui manquait presque complètement pendant l'été, car la plupart de ses élèves s'en allaient à la campagne dès le mois de mai, elle ajouta des copies, des traductions, et parvint à faire vivre Adrien presque comme s'il n'eût pas été orphelin. Il ne devina jamais, quand il complimentait sa mère sur la finesse de ses cheveux blancs, chaque jour plus nombreux dans ses bandeaux, ce qui faisait blanchir ses cheveux et pâlir son visage. « Comme tu seras une jolie vieille ! » lui disait-il en l'embrassant. Claire souriait, un peu tristement : il y avait tant de femmes de son âge qu'Adrien trouvait toutes jeunes, notamment Cécile, qui venait faire sa visite au premier janvier, rose, fraîche et blonde comme à vingt-cinq ans. Mais elle ne s'arrêtait pas à cette idée. « Bah ! se disait-elle, qu'importe que ma figure vieillisse, pourvu que je me porte bien ; et je ne suis vraiment pas trop fatiguée. »

Elle commençait à songer sérieusement à l'avenir d'Adrien. Il touchait à ses quinze ans ! encore deux ou trois ans, et il faudrait se décider, choisir une carrière : et de ce choix dépendrait toute la vie de son fils ! N'y avait-il pas de quoi trembler ? S'il avait eu un goût très-vif, une aptitude très-prononcée pour telle ou telle étude, Claire l'eût avec joie dirigé de ce côté-là ; elle pensait qu'un homme qui aime ce qu'il fait tous les jours, a plus de chance qu'un autre de le bien faire, et qu'il faut choisir entre tous le travail auquel on est le plus propre. Mais Adrien était un bon élève, aussi bien pour les lettres que pour les sciences, et il paraissait s'appliquer à tout avec le même soin. Il avait bien un goût qui eût pu devenir une passion, si le sentiment de son devoir ne lui eût fait à l'heure marquée quitter ses crayons pour ses livres : mais ce goût ne pouvait, pensait-elle, le mener à rien. Il dessinait bien, très-bien pour son âge ; depuis qu'il suivait les cours de dessin, ce qu'il faisait ne ressemblait plus à ses informes croquis d'enfant, et le professeur disait en le regardant travailler : « Voilà un garçon qui ira loin si on le poussait. » Mais l'art donnerait-il la sécurité et la dignité de la vie ? lui donnerait-il seulement du pain ? Il valait mieux n'y pas songer !

Et pourtant, Claire ne pouvait se résoudre à éloigner Adrien des galeries de peinture où il aimait tant à diriger la promenade du dimanche. Elle jouissait de son admiration, et son cœur palpitait quand le jeune homme, tout ému, l'arrêtait devant une toile dont son instinct lui révélait les beautés, et qu'il lui expliquait pourquoi et comment il trouvait cela beau, sans se tromper jamais dans son jugement. « Si c'était une vocation ! » se disait-elle. Et elle redoublait d'ardeur à ses travaux, afin d'amasser un peu d'argent, pour qu'Adrien, le jour où il choisirait sa voie, ne fût point, dès les premiers pas, arrêté par la pauvreté.

Pendant ce temps-là, Bastien continuait à cirer les souliers. C'était son occupation, son gagne-pain, mais ce n'était pas sa vocation, assurément. Pourtant on ne pouvait pas dire qu'il le fit sans soin et sans goût ; Bastien était consciencieux, et tenait à donner aux gens qui l'employaient de la marchandise pour leur argent ; il ne ménageait donc point son cirage ni la force de son poignet. De plus, il était artiste dans son genre, et il éprouvait un certain plaisir à voir un ignoble soulier boueux se transformer, sous sa brosse agile, en un véritable miroir de jais. Il s'était fait une renommée dans sa petite sphère, et certains bourgeois soigneux de leurs chaussures faisaient un détour pour les lui apporter à cirer. Mais s'il était justement fier de ces petits succès, il n'y attachait pas plus d'importance qu'il ne convenait : il avait d'autres idées entête. Depuis qu'il savait lire, il s'était pris d'une belle passion pour la lettre moulée, et tout papier imprimé, journal, affiche ou réclame, lui paraissait un objet précieux et sacré. Bastien, donc, remplissait ses poches de tous les débris d'imprimés qu'il pouvait trouver, et quand la besogne ne donnait pas, il les tirait l'un après l'autre et s'occupait à les lire. Cela valait encore mieux que de jouer au bouchon ; cependant, comme il s'imprime au moins autant, de sottises que de choses intelligentes, il courait risque de faire de sa cervelle un singulier magasin de bric-à-brac, lorsqu'il lui arriva un jour de laisser tomber, chez M^{me} Mauloy, un papier qu'Adrien ramassa prestement.

« Oh ! monsieur Adrien, rendez-moi ça, s'écria-t-il, en avançant la main pour le reprendre. Je n'ai pas encore bien compris l'histoire, mais elle est très-belle, pour sûr. »

C'était une feuille de Robinson Crusoé ; et Adrien mit Bastien au comble de la joie en lui prêtant l'ouvrage complet. Bastien promit spontanément de ne l'ouvrir qu'avec des mains propres, et d'aller se les laver toutes les cinq minutes plutôt que de faire au livre une tache de cirage. M^{me} Mauloy

questionna le petit décrotteur, et lui fit vider ses poches pour prendre connaissance de ses archives.

Il s'y trouvait ce jour-là six couplets de diverses chansons de café-concert — une affiche de la Belle-Jardinière — un fragment d'une thèse de philosophie — la moitié d'un chapitre de roman-feuilleton — une scène d'un vaudeville, et une colonne de la Gazette des Tribunaux. Après examen, le tout alla flamber dans la cheminée, et Bastien, à qui l'on promit de le fournir de livres intéressants, emporta Robinson, qu'il n'aurait pas échangé contre un trésor.

Il lut beaucoup ainsi, en attendant les clients ; et comme M^{me} Mauloy prit soin de lui procurer des ouvrages instructifs et faciles à comprendre, et que d'ailleurs il avait beaucoup de mémoire, à treize ans il en savait presque autant que s'il eût fréquenté l'école. Ce fut alors qu'arriva un événement fort heureux pour lui.

Un soir, en rentrant rue Serpente, il ne trouva point la veuve Gaginard. Il l'attendit en vain et se coucha sans souper. Le lendemain, quand il se réveilla, elle n'était point encore rentrée. Inquiet, car il aimait sa grand'mère, si peu tendre qu'elle fût, il sortit pour la chercher dans le quartier ; personne ne l'avait vue. Enfin, à midi, comme il rentrait tout triste rue Serpente, il trouva dans l'escalier une femme du voisinage, qui venait précisément le chercher. Cette femme était allée à l'hôpital voir sa fille malade, et elle avait reconnu, dans un lit de la même salle, la veuve Gaginard, qu'on y avait apportée la veille. On l'avait ramassée dans la rue ; « un coup de sang, dit la voisine : ça n'est pas étonnant à son âge, quand on aime un petit peu trop l'eau-de-vie. » Enfin, la vieille femme n'avait pas repris connaissance, et l'on ne comprenait rien à ce qu'elle essayait de dire : peut-être que cela lui ferait du bien de voir Bastien.

Le pauvre garçon, tout en pleurs, suivit la voisine. Sa grand'mère parut le reconnaître ; elle fit un effort pour prononcer distinctement ces mots : « Empêche qu'on ne touche à ma paillasse ! » Et ce fut tout.

L'heure de la visite s'écoula sans qu'elle eût donné d'autres marques de connaissance. Bastien dut la quitter, et la sœur de la salle, émue de pitié pour le pauvre enfant qui n'avait plus d'autres parents que cette mourante, l'emmena et le garda dans la maison.

Il ne rentra pas rue Serpente cette nuit-là, et le lendemain matin la sœur, d'un air sérieux, le conduisit à la chapelle en lui disant d'y prier pour l'âme de sa grand'mère. La veuve Gaginard avait passé de vie à trépas.

Quand Bastien fut revenu dans sa pauvre mansarde, les paroles de la vieille : « Empêche qu'on ne touche à ma paillasse ! » lui revinrent à l'esprit. Il en parla à M^{me} Mauloy : on fit faire des recherches. La paillasse fut éventrée, et l'on y trouva, tant en or qu'en argent, billets et menue monnaie, plus de huit cents francs empilés dans un vieux bas de laine. La veuve Gaginard, qui avait surtout en horreur l'idée d'aller finir sa vie dans un hospice où elle ne serait pas libre, avait songé depuis longtemps à se ménager des ressources pour ses vieux jours ; et c'est pourquoi Bastien se trouvait capitaliste.

Il avait maintenant de quoi payer son apprentissage, et toutes les carrières auxquelles son degré de culture le rendait propre étaient ouvertes devant lui. Consulté par M^{me} Mauloy, par M. Pascaud, qui accepta sa tutelle, et par l'inspecteur des enfants assistés, qui avait désormais la haute main sur lui, il déclara que rien ne lui semblait si beau que de faire des livres. En conséquence, comme sa manière de faire des livres ne pouvait pas être d'en écrire, il fut placé comme apprenti dans une imprimerie ; et le jour où, coiffé d'un bonnet de papier, il sortit de chez son patron pour aller porter des épreuves chez le vieux Pascaud, qui venait d'annoter une nouvelle édition de Molière, Bastien n'aurait pas changé son sort contre celui du plus grand monarque du monde.

Il se conduisit dans sa nouvelle situation de manière à devenir le modèle des apprentis imprimeurs ; et quand le prote lui disait : « Ça va bien, mon garçon ; continue, tu seras un jour un fameux ouvrier ! » l'enfant, joyeux et attendri, songeait à Madelon et murmurait tout bas : « Elle est contente de moi ; elle est heureuse en paradis. »



M^{me} Ponceau accepta avec empressement.



CHAPITRE XXV

A vol d'oiseau

Jusqu'à seize ans passés, Robert continua à suivre tant bien que mal, et plutôt mal que bien, les cours du lycée, sous la direction et la surveillance du baron de Lhoseraye, pendant qu'Adrien, avec l'aide du vieux Pascaud, se maintenait à la tête de ses classes. Les deux cousins n'étaient pas liés, leurs vies étaient trop différentes, mais ils n'étaient pas ennemis non plus, et leur parenté ajoutait même une nuance d'affection à la camaraderie du lycée. Robert était gai et spirituel ; Adrien riait de ses saillies et disait : « Quel dommage qu'il soit si paresseux ! » Robert ne disait pas de son cousin : « Quel dommage qu'il soit toujours plongé dans ses livres ! » Il le plaignait d'avoir besoin de travailler ; mais il l'estimait, le respectait presque, et pensait que, s'il se trouvait jamais dans une situation embarrassante, ce serait à Adrien qu'il irait demander conseil.

Là-dessus il arriva un événement qui combla les vœux du baron Adhémar, et qui mit la bride sur le cou à l'héritier de l'oncle Chaldry. Une dame d'un âge mûr, veuve d'un certain M. Ponceau, qui s'était enrichi aux Indes dans le commerce des huiles de coco, fut adressée à M. Chaldry par

son correspondant de Calcutta, avec prière de l'aider à faire la connaissance du monde parisien.

M. Chaldry l'invita donc à ses soirées (il en donnait une par semaine), et la présenta dans quelques maisons ; mais comme il n'aimait guère à se donner de la peine pour autrui, il chargea Adhémar de le remplacer dans tous les petits devoirs de la politesse auprès de M^{me} Ponceau. Celle-ci fut sensible aux attentions du baron ; elle était d'une médiocre distinction, tout en étant fort prétentieuse, et avait un faible pour les gens titrés. Le baron prit des informations, sut qu'elle possédait une très-belle fortune, — et un beau jour M. Chaldry mit son habit noir pour aller proposer à M^{me} veuve Ponceau de devenir baronne de Lhoseraye, ce qu'elle accepta avec empressement. — L'oncle Chaldry en rit de bon cœur, et il lui arrivait même, plusieurs semaines après, d'en rire tout à coup à propos de rien. Adhémar, qui habitait encore sous son toit, n'osait pas se fâcher, quoiqu'il en eût bien envie : l'oncle Chaldry s'était montré très-généreux dans les cadeaux de noce.

Adhémar avait donc trouvé son idéal, et il était heureux à sa manière. Après son départ, Robert acheva comme il put son année de lycée, et pendant les vacances il sut habilement prouver à son oncle que ses études classiques avaient été poussées assez loin, et que le contact de ses semblables suffirait pour compléter son éducation. Comme l'oncle avait déjà une tendance à partager ces idées-là, il se laissa facilement persuader, malgré la timide opposition de Cécile, et Robert, à dix-sept ans, quitta pour toujours le lycée.

Pendant les deux années qui suivirent, M^{me} Linant et Robert s'amusèrent, l'une beaucoup, l'autre trop. A la vérité, Cécile n'avait jamais eu grand'chose dans l'esprit ; elle était assez frivole, et elle aimait le monde ; mais si, sous prétexte que vous aimez les perdreaux, on vous en servait tous les jours à tous vos repas, vous ne pourriez bientôt plus les souffrir ; le plaisir forcé peut devenir un supplice, tout comme les travaux forcés. La pauvre femme regardait parfois avec désespoir l'oncle Chaldry toujours alerte et infatigable, et quand elle lui demandait le matin : « Avez-vous passé une bonne nuit, mon cher oncle ? » elle aurait donné beaucoup pour qu'il se plaignît de quelque rhumatisme. Mais point : le vieillard était, comme il disait, bâti à chaux et à sable et il n'éprouvait jamais le besoin de se reposer. « Vite, ma nièce, à votre toilette, nous allons faire une petite promenade avant le déjeuner, pour gagner de l'appétit. — Cécile, n'oubliez

pas que nous avons des visites à faire dans l'après-midi. —Votre nouvelle toilette sera-t-elle prête pour le bal de ce soir ? — Il faudra que vous nous fassiez dîner de bonne heure aujourd' hui : il y a une première représentation au théâtre de ***, etc. » Le tourbillon mondain qui emportait Cécile était aussi impitoyable que celui auquel Dante fait parcourir le premier cercle de son Enfer.

En même temps, Bastien achevait son apprentissage et s'élevait au rang d'ouvrier compositeur ; et Laure, dont la figure ronde s'était gracieusement effilée, commençait à ressembler à une jeune fille. Aussi, en dépit de miss Maggy, qui aurait voulu lui laisser indéfiniment ses jupes courtes et ses cheveux pendants, elle avait relevé ses boucles et fait descendre sa robe jusqu'à la naissance de la bottine. Les étrangers, et même quelques amis, dont le caractère était enclin à la flatterie, l'appelaient mademoiselle, ce qui lui faisait grand plaisir.



Ces deux années avaient pesé lourdement sur la tête de Claire : pour qu'Adrien pût être prêt à tout dans la vie, pour qu'il devînt habile, non-seulement dans les travaux de l'esprit, mais aussi dans les exercices du corps, elle avait dépensé en deux ans dix années de ses forces ; ses mains devenaient diaphanes, ses joues se creusaient, et parfois le sommeil l'engourdisait au milieu de son travail. Mais Adrien, tout en continuant à être le premier dans ses classes, dessinait comme un élève de l'École des Beaux-Arts, montait à cheval comme un écuyer de manège, nageait deux heures sans reprendre pied, et ne craignait personne à la salle d'armes. Et le jour où il conquit son second diplôme de bachelier, sa mère le serra dans ses bras avec transport et remercia Dieu : la partie la plus longue de sa tâche était accomplie. « Il me restera bien encore de la force pour la mener jusqu'au bout, » se dit-elle.

Ce soir-là, quand ils furent rentrés de l'Opéra où le vieux Pascaud avait voulu les mener voir Guillaume Tell pour fêter la réussite de son élève, elle parla longtemps à Adrien de son avenir. Elle lui fit envisager les avantages et les inconvénients de chaque carrière, elle le supplia de choisir, non celle qui le mettrait le plus vite à même de gagner sa vie, mais celle qu'il aimerait le mieux, celle où il pourrait être le plus heureux et rendre le plus de services. Et pendant qu'elle parlait, en caressant les boucles qu'Adrien rejetait coquettement en arrière pour découvrir son beau front, elle pouvait lire sa récompense dans les yeux de son fils, ces yeux brillants, humides, lumineux, dont le regard attaché sur elle exprimait tant de respect et tant d'amour.

Adrien ne s'endormit que bien tard. Lorsque sa mère l'eut quitté, il repassa dans son esprit toutes les paroles qu'elle lui avait dites. Il avait dix-huit ans : avant la rentrée des classes, il fallait que sa décision fût prise ; mais quelle décision prendre ? L'École polytechnique le tentait ; mais il lui faudrait encore au moins un an de lycée avant d'y entrer, puis les années d'école ; il se passerait bien du temps avant qu'il pût dire à sa mère : « Repose-toi, c'est à moi maintenant de travailler pour nous deux. » Et elle avait besoin de repos, il le voyait bien, quoiqu'elle soutînt le contraire. Sans cela, il aurait pu étudier la médecine, et la ramener un jour dans la petite ville où elle avait passé les années heureuses de sa jeunesse ; il y aurait remplacé son père, et il s'y serait fait aimer comme lui.... mais c'était trop long, tout cela ! Et la peinture, il fallait encore moins y songer. « Vous serez coloriste, » lui avait dit un jour son professeur de dessin, frappé de la façon puissante dont il distribuait les ombres et les lumières ; et Adrien, qui avait grande envie de peindre, n'avait pas osé prendre un pinceau, de peur que la tentation ne devînt trop forte, car ce n'était pas avec la peinture qu'il pourrait de sitôt assurer le repos de M^{me} Mauloy.

« Ce que j'ai de mieux à faire, se dit-il enfin, c'est de travailler pour l'École normale. Je puis y entrer dans un an ; une fois que j'y serai, je ne coûterai plus rien à ma mère, et elle pourra déjà se reposer un peu ; puis, au bout de trois ans, je serai nommé professeur dans quelque petite ville où elle viendra avec moi. Mes appointements nous suffiront ; elle ne fera plus rien, et nous serons heureux ensemble. C'est une douce vie que celle-là ; on a pour tâche d'étudier tout ce que l'esprit humain a produit de beau et d'utile dans tous les siècles : il faudrait avoir bien mauvais goût pour y trouver de l'ennui. Et puis, on se sent utile, c'est encore une bonne chose....

Il me restera, j'espère, un peu de temps pour dessiner : pourvu qu'on m'envoie dans un pays pittoresque ! Allons, c'est décidé, je serai professeur : je lui dirai cela dès demain matin. »

Il s'endormit sur cette résolution. Le lendemain, quand il s'éveilla, il faisait si grand jour, qu'il sauta à bas de son lit, poussé comme par un ressort, par le remords de sa paresse. « Jolie préparation à l'École normale ! se dit-il en s'habillant à la hâte : la pendule marque huit heures ! Heureusement que ma mère n'est pas levée non plus ; je vais aller la surprendre et lui raconter mes petites affaires. »

Il frappa doucement du doigt à la porte de M^{me} Mauloy : personne ne répondit. Il frappa plus fort : même silence. Inquiet, il entra sur la pointe du pied : Claire était encore au lit, et elle ne retourna même pas la tête. Effrayé, il courut à elle, l'appela, la toucha ; elle était rouge et brûlante, et ne parut ni le reconnaître ni même l'entendre. Elle ouvrit languissamment ses yeux qu'elle referma aussitôt, comme si l'éclat du jour les eût blessés, et elle porta ses deux mains à sa tête avec un air d'angoisse.

Adrien, désolé, courut chercher le vieux Pascaud, lequel n'eut besoin que de jeter un regard sur la malade pour descendre chez la concierge et lui dire d'aller bien vite chercher le médecin le plus proche.

Celui qui vint était un jeune homme qui regarda M^{me} Mauloy d'un air embarrassé, prescrivit de la glace sur la tête, de la limonade, parla de fièvre cérébrale, et promit de revenir dans la journée. Il revint plusieurs fois par jour, changeant de médication presque à chaque visite ; mais l'état de la malade était toujours le même, si bien qu'au bout de la semaine, M. Pascaud, qui dans son for intérieur l'avait déjà traité d'animal et d'âne bête, finit par lui demander impérieusement « s'il comprenait quelque chose à cette maladie-là ». Le disciple d'Esculape, disciple un peu trop novice, pris au dépourvu, balbutia trois ou quatre noms de maladies, et, serré de près, finit par avouer « qu'il n'avait jamais rencontré un cas pareil ». Le vieux professeur l'envoya au diable, et courut chez un des plus célèbres médecins de Paris.



Tout en s'y rendant, il marmottait entre ses dents :

« C'était mon meilleur élève dans son temps ; il paraissait aimer beaucoup son professeur... Je lui ai donné des leçons sans les lui faire payer ; sa famille ne roulait pas sur l'or... Oui, mais comptez donc sur la reconnaissance humaine ! A présent, ce garçon-là est devenu un grand médecin... Il gagne tout ce qu'il veut, et il peut choisir ses malades... Il n'y a rien comme la fortune pour faire perdre la mémoire aux hommes... Qu'est-ce qu'il va dire, quand je le prierai de venir soigner gratis cette pauvre sainte femme ? Il va probablement, oui, sûrement, pourrais-je dire, me fermer sa porte au nez. Ah ! si ce n'était que pour moi, je ne ferais pas cette démarche-là : il n'y a pas de risque ! »

Une fois de plus, le vieux Pascaud avait mal jugé l'humanité ; et la preuve, c'est qu'il revint rue Saint-Jacques, dans la voiture de son ancien élève, qui lui serrait les mains et le remerciait d'avoir eu recours à lui. Ce médecin-là était un homme sérieux. Il questionna Adrien et M. Pascaud, non sur le mal, qu'il voyait bien lui-même, mais sur les causes qui avaient pu l'amener. Il s'informa des habitudes de Claire, de ses occupations, de sa vie passée, et prescrivit un traitement énergique, en prévenant que « ce serait long », et il revint chaque jour, luttant pied à pied contre la maladie et disputant M^{me} Mauloy à la mort.

Elle n'avait pas repris connaissance depuis quinze jours, quand un matin elle ouvrit les yeux et parut étonnée de voir Adrien dans sa chambre. Elle voulut se soulever, et n'en trouva pas la force : elle retomba sur son oreiller. Adrien accourut.

« Tu es là ? » lui dit-elle d'une voix faible. Et comme il l'embrassait en pleurant de joie, elle retrouva la mémoire.

« J'ai été malade, mon pauvre Adrien ! Ah !... à quelle date sommes-nous ? »

— Au 18 août, mère chérie. Tu as été bien malade, mais c'est fini, puisque tu me reconnais. Tu vas mieux, n'est-ce pas ?

— Le 18 août ! s'écria-t-elle avec terreur. Et ma traduction qui est promise pour le 1^{er} septembre ! »

Elle se dressa sur son lit et voulut se lever ; mais elle s'évanouit, et quand elle revint à elle, la fièvre et le délire avaient redoublé. « Ma traduction ! ma traduction ! » répétait-elle sans cesse.

Le docteur, apprenant de quoi il s'agissait, parut très-effrayé. « Il ne nous manquait plus qu'une préoccupation pareille ! » murmura-t-il. Et comme elle redisait avec angoisse : « Ma traduction ! » il lui répondit : « Elle est finie ! » du ton d'un homme sûr de son fait.

— Finie ! dit-elle, finie ! Par qui ?

— Par moi ! répondit Adrien, qui comprit qu'il fallait la rassurer à tout prix.

— Par toi ? Ah ! c'est vrai, tu sais l'allemand. Tu l'as finie ! Cela me fait du bien..... »

« Continuez à la tromper, ou elle est perdue, » dit tout bas le médecin à Adrien qui le reconduisait.

Adrien revint tout tremblant dans la chambre de la malade. Si elle demandait à la voir, cette traduction, comment ferait-il ? S'il essayait de la continuer ? Il savait maintenant l'allemand aussi bien que sa mère..... Il ouvrit le secrétaire et y prit le travail commencé.

« Douze jours pour traduire la moitié d'un volume ! Impossible ! se dit-il avec découragement. Pourtant, en y ajoutant les nuits..... Et puis, il le faut..... A l'ouvrage donc ! »

On ne se doute pas, quand on n'en a pas essayé, de la puissance de ces trois mots : il le faut. Lorsqu'on les prononce avec toute la résolution, toute l'énergie qu'ils comportent, ils vous communiquent une force dont on ne se serait jamais cru capable. Adrien trouva sa tâche moins difficile qu'il ne s'y était attendu ; à mesure qu'il avançait, le travail allait vite, et chaque jour il se disait avec plus de sécurité : Je serai prêt.

Par bonheur, M^{me} Mauloy ne demanda point, comme Adrien le craignait, à voir la traduction. Elle avait repris connaissance, mais son extrême faiblesse la rendait incapable de suivre longtemps la même idée ; elle se

laissait soigner, souriant doucement à son fils et au vieux Pascaud, mais ne paraissant pas s'apercevoir de ce qui se passait autour d'elle.

Le dernier jour du mois, la traduction achevée fut portée par Adrien à l'éditeur, qui ne fit pas difficulté d'en confier une nouvelle. Adrien respira : le pain quotidien était assuré.



Le docteur reprit.



CHAPITRE XXVI

A bas les rêves !

Vers le milieu de septembre, Claire, convalescente, put quitter son lit, et venir, soutenue par son fils, s'asseoir dans un fauteuil auprès de la fenêtre dont le vieux Pascaud avait pris soin chaque jour d'arroser les fleurs. Elle resta longtemps là, se sentant renaître au doux soleil d'automne, et écoutant avec délices les oiseaux qui gazouillaient dans les jardins d'alentour. Adrien, joyeux, tenait sa main et la regardait. Ses traits s'étaient détendus, les contours de son visage n'avaient plus cette rigidité, cette sécheresse que donne la maladie ; elle était pâle, mais combien il préférait cette pâleur au rouge de la fièvre, qui avait empourpré son visage pendant si longtemps ! Elle était sauvée, elle était guérie ; il ne lui restait plus de ses souffrances qu'une faiblesse qui la rendait plus chère au jeune homme. Cette maladie avait interverti les rôles de la mère et du fils ; à son tour, elle avait besoin d'être soignée, d'être protégée. Adrien l'aimait encore davantage ainsi ; et, à la joie grave et sereine qui remplissait son cœur à la pensée d'être l'appui de sa mère, il sentait qu'il n'était plus un enfant.

« Comme c'est bon de vivre ! murmura Claire en souriant à son fils. Je me sens tout à fait guérie ; va donc chercher M. Pascaud, qu'il me voie

ainsi ! Je n'ai pas encore eu assez la tête à moi pour le remercier de tous ses soins ; jusqu'à mes fleurs qu'il a pris la peine d'arroser ! »

Adrien obéit. Il fut surpris de trouver le docteur en conférence avec M. Pascaud : tous les deux avaient l'air sérieux.

« Puisque vous voilà, mon jeune ami, lui dit le médecin, il faut que je vous apprenne ce qui nous préoccupe : je vous dois la vérité, n'est-ce pas ? Votre chère mère est guérie, mais il ne faut pas croire qu'elle puisse de sitôt reprendre ses occupations ; et je craindrais pour elle, d'ici à bien des mois, la moindre fatigue de tête. Il ne faut pas nous exposer à une rechute ; ce serait très-grave. Empêchez donc M^{me} Mauloy de travailler, si vous voulez que le mieux se soutienne. »

Le docteur s'arrêta un peu, puis il reprit avec l'hésitation d'un homme délicat :

« Je vous demande pardon de me mêler de ces choses... mais je crains que, dans l'état de santé de madame votre mère, votre situation pécuniaire ne vous permette pas de continuer... vos projets... vos études... enfin, je pense que vous feriez peut-être bien de chercher une place qui vous mît à même de gagner immédiatement... Je vous y aiderais de tout mon pouvoir, si cela vous était agréable.

— Merci, monsieur, répondit tristement le pauvre Adrien. Il faut que j'y pense, que je cherche à quoi je suis bon ; mais je vous remercie... j'irai vous voir. »

Le médecin sortit, accompagné de M. Pascaud, et Adrien resta atterré. Adieu l'École normale et les rêves ! Il fallait gagner de l'argent tout de suite ! Où et comment ? Il se le demandait sans trouver de réponse, lorsque le vieux Pascaud rentra.

« Tiens, voilà ton chapeau, lui dit-il en le lui enfonçant sur la tête. J'ai dit à ta mère que je t'envoyais prendre l'air : vas-y, cela te calmera. Nous causerons plus tard. »

« Quelle place trouver ? » répétait Adrien en errant comme une âme en peine sur cette avenue de l'Observatoire où il avait tant joué au cerceau sous les yeux de sa mère. Ce souvenir lui revint et il soupira. « Qu'on est heureux quand on est enfant ! » se dit-il. Puis il pensa à Robert, qu'il rencontrait parfois monté sur un beau cheval, élégant et oisif ; il pensa à l'oncle Chaldry, qui n'aimait pas les parents pauvres ; il pensa à Bastien qui gagnait trois francs par jour à son imprimerie, et se demanda si deux diplômes de bachelier seraient capables de lui en rapporter autant. Il en était

là de ses réflexions, lorsqu'il se sentit frapper, sur l'épaule. Il se retourna vivement, et se trouva face à face avec : un ancien camarade de lycée.

« Est-ce que tu ne me reconnais plus ? lui dit celui-ci. J'ai passé trois fois devant toi en te faisant une mine d'ami : visage de bois

D'où te viens aujourd'hui cet air sombre et sévère ?

— Je ne t'avais pas vu ; je suis fatigué, je réfléchissais... Je te fais mes excuses. Qu'es-tu donc devenu depuis deux ans ?

— J'ai quitté le quartier et je n'y reviens guère ; mes occupations sont à l'autre bout de Paris.

— Tes occupations ? est-ce que tu ne vas plus au lycée ?

— Non. Je n'ai pas pu achever mes études. Mon père est mort, et mon frère aîné s'est trouvé chef de famille : il a bravement laissé là son droit qu'il avait commencé, et il est entré chez un notaire pour gagner de quoi nous faire vivre, ma mère, ma petite sœur et moi. Son patron m'a pris aussi dans son étude, et je gagne déjà quelque chose. Nous avions espéré mieux, mais c'est une carrière comme une autre, après tout.

— Une carrière comme une autre..... pas comme toutes les autres ! pensait Adrien. Pourtant, si j'essayais ? »

Il serra la main de son camarade, et marcha vivement jusqu'à la porte de M^e Pothain.

Arrivé là, il s'arrêta, brossa son chapeau avec sa manche, redressa le nœud de sa cravate et ajusta soigneusement ses vêtements ; l'ordre et la régularité sont des vertus chères aux notaires. Puis il monta et demanda M^e Pothain.

Me Pothain reçut bien Adrien, et s'informa de la santé de M^{me} Mauloy, que Laure irait voir, dit-il, dès qu'elle serait revenue de la campagne.

« Ma mère va mieux, monsieur, elle n'a plus besoin que de repos. Mais ce repos, il faut qu'il soit complet, et le médecin nous menace d'une rechute si elle se remet au travail avant plusieurs mois d'ici. Nous ne sommes pas riches, vous le savez ; —ici la voix d'Adrien trembla légèrement, — et c'est le travail de ma mère qui nous a fait vivre jusqu'à présent. Il faut

maintenant que ce soit le mien... et je viens vous demander, monsieur, si vous voulez bien m'employer dans votre étude. »

Le notaire n'était pas méchant ; pourtant il éprouva je ne sais quelle satisfaction orgueilleuse à voir des gens qui avaient fait fi du notariat y revenir en suppliants ; et il répondit d'un ton quelque peu protecteur :

« Eh ! mon garçon, si votre mère n'avait pas repoussé mes offres il y a six ans, quand je lui proposais de vous prendre comme petit clerc, vous seriez plus avancé aujourd'hui.

— Ma mère ne m'en avait pas parlé, monsieur ; mais j'ose croire que je suis capable de vous rendre plus de services que si j'étais entré chez vous à douze ans. Mes études du lycée sont finies, et.....

— Avez-vous seulement une belle écriture ? Les collégiens se font gloire d'écrire comme des chats ! Tenez, asseyez-vous là, et copiez moi cet acte. Observez bien les distances, les marges, les blancs ; n'oubliez pas les titres en ronde, et que ce soit parfaitement lisible. »

Heureusement pour lui, Adrien avait une belle écriture nette et régulière ; il se tira de l'épreuve avec honneur, quoique la présence de Me Pothain, debout derrière lui, le gênât singulièrement. Mais il pensa à sa mère, et il parvint à maîtriser sa main qui tremblait en prenant la plume.

« Très-bien ! fit le notaire en comparant la copie avec le modèle. A présent, faites-moi les calculs que voici. »

Adrien calculait vite et bien ; il eut fini avant Me Pothain lui-même, qui griffonnait les chiffres sur un carnet pour vérifier les opérations du jeune homme.

Le notaire compara la copie avec le modèle.



« Allons, allons, on pourra vous donner des appointements tout de suite, puisque vous vous tirez si bien de l'apprentissage. Sauriez-vous quelque langue étrangère ? Je me rappelle que votre mère m'avait dit quelque chose comme cela.

— Je parle et j'écris l'allemand et l'anglais.

— A merveille ! Traduisez-moi donc cette lettre que je viens de recevoir de Londres, et cette autre de Mayence. »

Adrien les lut couramment, et le visage de M^e Pothain s'éclaircit tout à fait. « Voilà qui est bien ! Cela peut servir à l'occasion. Je vous prends dans mon étude, et comme j'ai confiance en vous et que je m'intéresse à votre mère, vous aurez cent cinquante francs par mois. Plus tard, nous verrons. »

Adrien le remercia chaudement, et partit en promettant de revenir au bout de huit jours, à dix heures du matin. Il avait besoin d'une semaine pour achever de guérir sa mère.

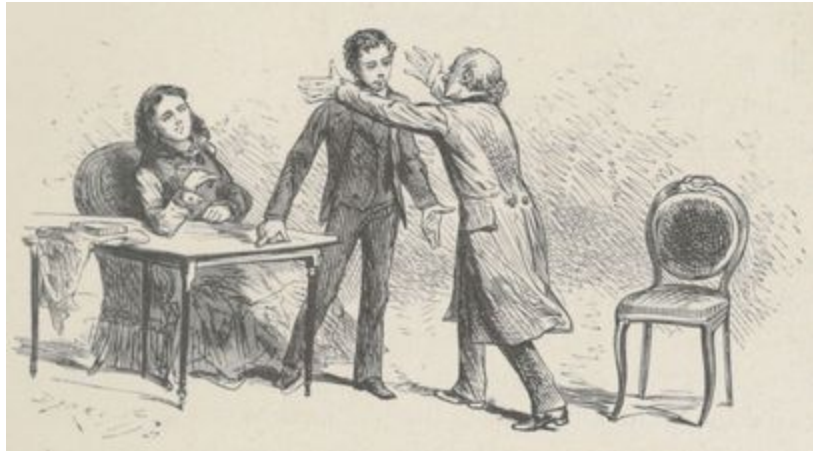
Quand il fut dans la rue, quelques idées noires essayèrent de se glisser dans son esprit. Clerc de notaire ! Adieu la liberté, adieu les belles études ! Au lieu de lire les chefs-d'œuvre des grands poètes, copier des actes de vente rédigés dans un français bizarre, quelle chute ! Clerc de notaire ! ces trois mots lui bourdonnaient dans les oreilles comme un glas.

Mais il chassa courageusement la tristesse, et la voix de sa conscience, s'élevant au-dessus des lâches regrets, rendit le calme à son cœur. « Tu as bien fait, lui disait la voix ; tu as fait ton devoir, tu ne pouvais pas faire autrement que tu n'as fait. Ariste, savant ou clerc de notaire, qu'est-ce que cela devant Dieu ? Il n'y a pour lui que des âmes, et la beauté, la poésie de l'âme, c'est la vertu. Ne te plains pas de ton sacrifice : tu es heureux ! »

Oui, Adrien était heureux, car il était content de lui, et l'on aura beau passer en revue tous les bonheurs de la terre, on n'en trouvera jamais qui vaille celui-là.



Le vieux Pascaud lui sauta au cou.



CHAPITRE XXVII

Où l'on revoit l'étude de Me Pothain.

Adrien tarda quelques jours à apprendre sa résolution à sa mère. Il redoutait beaucoup son chagrin lorsqu'elle verrait tous ses projets renversés ; aussi le cœur lui battit bien fort quand elle lui dit un soir :

« Me voilà guérie, nous pouvons reparler de ton avenir. Je me remettrai bientôt à travailler ; et toi, que comptes-tu faire cette année ? »

Il rassembla tout son courage, et, prenant les deux mains de sa mère dans les siennes :

« Écoute, mère chérie, lui dit-il, tu vas être raisonnable, n'est-ce pas, et avoir confiance en moi ? Ta maladie t'a affaiblié, mais elle m'a fortifié, moi ; à présent c'est toi qui es mon enfant, c'est toi qui te laisseras aimer, soigner, dorloter, et c'est moi qui travaillerai pour nous deux. Il faut absolument que tu te reposes, le médecin l'a dit : la moindre fatigue de tête te rendrait ton mal, et je ne veux plus que tu sois malade. »

Elle secoua la tête.

« Pauvre enfant ! comment veux-tu que nous vivions avec cent francs par mois ? Que peux-tu faire ? on ne gagne pas d'argent à ton âge.

— On gagne très-bien de l'argent à mon âge, et la preuve, c'est que j'entre chez M. Pothain avec 1800 francs par an pour commencer. En y

ajoutant le produit de tes traductions, que je ferai le soir — tu n’y toucheras plus d’ici bien des mois — nous aurons de quoi vivre. Et puis nous ne nous séparerons pas ! Songe donc, pour entrer dans une école, il aurait fallu te quitter ! je n’aurais jamais pu m’y résoudre, et je serai bien plus heureux comme cela. Et toi ? Tu ne me dis rien ? Tu es fâchée peut-être, que je me sois engagé sans t’en parler ? Tu étais encore trop malade à ce moment-là, et je ne pouvais pas attendre : pardonne-moi ! »

Il sentait les mains de sa mère trembler dans les siennes, et il n’osait pas lever les yeux vers elle. A la fin il la regarda ; elle était toute pâle, et deux larmes coulaient sur ses joues.

« Mère, courage ! balbutia-t-il.

— C’est toi qui me dis ce mot-là ! répondit-elle. Mon pauvre enfant bien-aimé ! J’accepte ton dévouement ; pardonne-moi ce que je te coûte. J’avais fait de tels rêves pour toi... peut-être étais-je trop ambitieuse : Dieu a voulu me donner une leçon. Prenons courage tous les deux : tu deviendras ce que tu pourras, mais tu es un bon fils, cela vaut mieux que d’être un grand homme. »

Ils restèrent quelque temps silencieux ; puis Claire essuya ses larmes et dit à son fils :

« Quand entres-tu chez M. Pothain ?

— Après-demain matin.

— C’est bien. Je te promets de me soigner pour retrouver mes forces le plus tôt possible. Tu es bien jeune, tout n’est pas encore perdu.

— Certainement ! J’avais songé à l’École normale, et l’on y entre jusqu’à vingt-quatre ans ; tu vois que j’ai du temps devant moi. M. Pascaud m’aidera.

— Lui as-tu parlé de ta résolution ?

— Non, j’ai voulu commencer par toi. Je vais aller le voir maintenant. »

Il sortit, laissant sa mère à la fois heureuse de son courage et triste de la perte de ses espérances. Mais elle ne se faisait point d’illusions ; elle sentait que sa tête ébranlée par la maladie ne supporterait pas un travail sérieux et suivi, et elle se résigna au repos, de peur qu’une rechute ne la fit devenir pour Adrien une charge plus lourde.

Le vieux Pascaud, en apprenant l’engagement d’Adrien, jura en latin, en grec et même en français ; après quoi il lui sauta au cou, en le comparant à tous les modèles classiques de piété filiale. Ensuite il passa à l’éloge de M^{me} MauLOY : pour une mère pareille on ne pouvait faire trop, on ne

pouvait même jamais faire assez ; et il invectiva le personnage imaginaire qui aurait pu se permettre de penser qu'Adrien ne faisait pas tout juste son devoir. Il finit par faire promettre à Adrien de relire avec lui chaque soir quelques pages d'un bon auteur français, pour ne pas se gâter le goût par l'exécrable langue des notaires.

Le surlendemain matin, Me Pothain entra à dix heures précises dans son étude, suivi d'Adrien, qu'il présenta au clerc chargé de le mettre au courant des us et coutumes de la maison, et qu'il installa solennellement à un pupitre.

Dans les changements de vie pénibles, ce n'est jamais le premier jour qui est le plus dur : on est trop occupé pour penser, on n'a pas le temps de se trouver malheureux. Adrien s'appliqua tellement à cliquer dans sa mémoire le vocabulaire du notariat, à calligraphier ses titres et à gagner le prix d'écriture de l'étude, qu'il ne regarda même pas autour de lui, et que le soir il put bien raconter à sa mère ce qu'il avait fait, mais non ce qu'il avait vu.

Mais au bout de quelques jours, quand il n'eut plus besoin de concentrer toute son attention sur sa besogne et qu'il commença à la faire, comme les autres clercs, par habitude, il eut le loisir d'observer ; et s'il ne se fût pas à l'avance cuirassé de courage et de bon vouloir, il se serait laissé glacer par l'ennui, à la vue de cette salle faiblement éclairée, dont tant de cartons verts garnissaient les parois, et où, rangés autour de longues tables noires, des individus silencieux, penchés sur des registres énormes, faisaient toute la journée grincer leur plume sur le papier timbré. Et ce qu'on y mettait, sur ce papier timbré, n'était pas fait pour égayer l'imagination du nouveau clerc. Il n'est pas étonnant que les notaires deviennent quelquefois sceptiques, eux qui passent leur vie à rédiger les précautions que la moitié du genre humain prend contre l'autre.

Mais Adrien ne voulait pas se laisser gagner par la tristesse. Il tenait à rapporter chaque soir un visage gai dans le petit appartement de la rue Saint-Jacques ; et puis il pensait que faire son devoir de mauvaise grâce, c'était presque ne pas le faire. Pour secouer l'influence des objets, il chercha à se rapprocher des gens.

Ils étaient, dans la salle où il travaillait (car on entendait grincer d'autres plumes dans la salle voisine), quatre, sans le compter, non plus que le saute-ruisseau, un enfant du pavé de Paris qu'on pouvait envoyer à n'importe quelle adresse sans qu'il hésitât jamais sur le chemin à prendre pour y arriver. Son nom, Adrien ne le sut jamais ; on l'appelait Cabriole, à cause de

son talent pour les culbutes silencieuses. Il posait les deux mains par terre, ou sur une table, ou sur un tabouret, s'élançait... et se retrouvait debout, au port d'armes, sans qu'on eût rien entendu : c'est à peine si l'on avait vu quelque chose, tant il allait vite.



Les copistes étaient des garçons laborieux, dont la conversation ne faisait pas plus de bruit que les exercices de Cabriole ; ils ne parlaient que pour donner la réplique au deuxième clerc, lequel estimait que la langue est faite pour qu'on s'en serve, et qui se servait beaucoup de la sienne. Celui-là était un personnage dans l'étude, où il travaillait depuis vingt-cinq ans, ayant passé par tous les degrés de la hiérarchie du notariat, depuis le grade de saute-ruisseau inclusivement. On l'appelait respectueusement Monsieur Corbinet, et l'on se disait tout bas qu'il n'avait plus beaucoup de temps à attendre pour passer premier clerc, et habiter un cabinet particulier auprès de celui du patron. Le premier clerc songeait à prendre sa retraite, et, voulant finir ses jours d'une façon champêtre, il venait d'acheter « à la campagne », non loin des fortifications, sur le parcours du chemin de fer de la rive gauche, assez de terrain pour s'y faire bâtir une maisonnette précédée d'un long et étroit jardin orné d'une grotte en rocaille et d'un bassin avec des poissons rouges. Il comptait, à ce qu'il disait, s'y retirer dès que sa maison serait finie.

En attendant, il passait ses dimanches à vérifier le travail que les ouvriers avaient fait pendant la semaine dans sa propriété ; et il étudiait l'Almanach du Bon Jardinier, en vue de ses futures plantations.

Le troisième clerc, nommé Poulard, était un bon garçon jovial, porteur d'une grosse tête rouge de peau et brune de cheveux, avec des yeux ronds, noirs et brillants, de grosses joues et une petite bouche en cercle. Il prenait

la vie par le bon côté et s'amusait de tout ce qu'il voyait, sans mettre jamais de malice dans ses réflexions.

Poulard et M. Corbinet accueillirent les avances d'Adrien, qui se trouva un peu moins malheureux quand il sentit de la bienveillance autour de lui. Ses deux nouveaux amis lui firent, chacun à son point de vue, l'éloge de leur commun métier.

« Voyez-vous, jeune homme, lui disait M. Corbinet, en se plantant sa plume derrière l'oreille pour pouvoir introduire majestueusement sa main droite dans son gilet, le notaire est pour ainsi dire la cheville ouvrière de la société moderne. Nous sommes mêlés à tout, indispensables partout. C'est nous qui, remplaçant la déesse Bonne Foi, invoquée par les anciens, présidons aux échanges et aux transactions entre les citoyens ; pas un échantillon de l'art de bâtir (il appelait ainsi les maisons), pas une émeraude de la robe de la nature (il désignait de cette façon les bois et les prés), ne change de possesseur sans passer par nos mains ; nous sommes les gardiens fidèles de la volonté des ancêtres, et, concurremment avec Cupidon et le blond Hyménée, nous préparons les chaînes des futurs conjoints. Voyez si l'on pourrait se passer de nous !



— Trop mythologique ! interrompait Poulard. On s'amuse ici, non de ce qu'on fait, mais de ce qu'on voit. Ouvrez vos yeux et vos oreilles, et vous me direz bientôt de bonnes nouvelles de la comédie qui se joue céans : moi, qui suis depuis dix ans dans les coulisses, je vous expliquerai les personnages, et vous verrez. L'étude d'un notaire, ce n'est point l'Olympe, c'est une lanterne magique ! »





CHAPITRE XXVIII

Lanterne magique, pièce curieuse !

« Voici l'hiver, messieurs ! » dit M. Corbinet en entrant, un matin d'octobre, dans la salle où les clercs étaient déjà à la besogne. L'huissier de service à la cour de Louis XIV disant : « Le Roi, messieurs ! » n'avait pas une voix plus imposante.

« Bah ! l'hiver ? répliqua Poulard, une pauvre petite gelée blanche, ce n'est pas la peine d'en parler.

— Ah ! c'est que, moi, je suis comme une sensitive par rapport au froid. L'hiver me dépoétise ; et quand il gèle, je suis incapable de la plus noble action... »

Il s'interrompit, craignant d'avoir été trop loin ; et il ajouta comme correctif :

« Sans toutefois en commettre de basses !

— Oh ! monsieur Corbinet ! je le crois bien ! s'écria Poulard en riant.

— Nous le croyons tous ! » répétèrent en chœur les deux autres clercs.

Un coup de sonnette se fit entendre. Poulard se leva pour jeter un coup d'œil furtif à travers un petit guichet qui donnait sur le palier. « Bon ! voilà

des clients dont nous avons fait le contrat l'an dernier : une large dame et un long monsieur. Ce serait une bonne caricature à faire, que ce couple-là... »

Il s'arrêta brusquement, car la porte de l'étude s'ouvrit, et le couple en question entra. M. Corbinet pria les clients d'attendre un instant, pendant qu'on irait avertir le patron de leur présence.

La dame ne partageait pas les opinions de M. Corbinet en fait de température, car elle se mit à s'éventer avec son mouchoir brodé, tout imprégné de patchouli, après qu'elle se fut laissée aller lourdement sur une chaise qui s'en plaignit par un craquement lamentable.

Son compagnon se tenait droit sur sa chaise, d'un air ennuyé, dirigeant tour à tour son lorgnon sur l'un ou sur l'autre des clercs. A un moment où Adrien leva la tête pour prendre une lettre dans un carton, il l'aperçut, fit une grimace pour retenir son lorgnon qui glissait, et resta immobile comme quelqu'un qui cherche à se rappeler ses souvenirs.

« Eh ! jeune homme ! lui dit-il enfin, un mot, s'il vous plaît. Où diable vous ai-je rencontré ? Je parierais ma tête que je vous ai rencontré quelque part.

— Souvent à la sortie du lycée, monsieur de Lhoseraye, répondit froidement Adrien.

— Ah ! c'est cela ! vous êtes le condisciple de mon jeune ami Chaldry. Et qu'êtes-vous venu faire dans cette galère ? Il me semble que telle n'était pas votre destination primitive.

— Les circonstances m'y ont conduit, monsieur. »

Et Adrien, qui ne se souciait pas de continuer cette conversation, pencha la tête sur son pupitre.

Là-dessus Me Pothain entra, et emmena avec force politesses le baron et sa gracieuse épouse dans son cabinet.

Ils y venaient pour une affaire d'importance. Leur première année de mariage s'était passée en voyages : un mois à Venise, un à Vienne, l'hiver à Naples, l'été à Saint-Pétersbourg. Mais madame commençait à se fatiguer de promener son nouveau nom, et c'était dans les salons de Paris qu'elle grillait d'entrer au bras d'un baron. Elle avait donc chargé Me Pothain de lui trouver un hôtel convenable. Elle recevrait et comptait bien être reçue à son tour.

La dame s'éventait avec son mouchoir.



Pendant que M^{me} de Lhoseraye quittait Me Pothain, après avoir fait mettre sur l'acte qu'elle « donnait à son mari l'hôtel en toute propriété, en témoignage de son affection », Adrien, resté à son pupitre, ne prêtait qu'une oreille distraite aux plaisanteries de Poulard. Il était contrarié d'avoir été

reconnu, contrarié de l'air et du ton que le baron avait pris pour lui parler. « Voilà, se disait-il, un sot qui s'imagine valoir beaucoup mieux que moi ! » Pour chasser un ennui par un autre, il s'absorbait dans son travail lorsque le premier clerc, l'homme champêtre, parut à la porte.

« On demande M. Mauloy dans le cabinet du patron, pour de l'allemand ! » dit-il.

Adrien s'y rendit : ce n'était pas pour lui chose extraordinaire que d'être appelé dans ce cabinet. Mais cette fois il rougit jusque dans le blanc des yeux en reconnaissant dans le client qui réclamait ses services l'homme qui avait si durement refusé de poser une couronne sur sa tête d'enfant, son oncle le nabab !

« Monsieur Mauloy, dit le notaire, voulez-vous avoir la complaisance de nous traduire ceci ? Mettez-vous à mon bureau ; il faudra tout à l'heure que vous écriviez la réponse. »

Adrien s'inclina, prit la lettre et alla s'asseoir au bureau de M^e Pothain. Il sentait les yeux de M. Chaldry attachés sur lui. L'oncle avait pu tout d'abord ne pas reconnaître son neveu ; mais maintenant que le notaire l'avait nommé, il savait bien à qui il avait affaire. Que pensait-il, après avoir su ses triomphes d'écolier, de le retrouver dans cette étude ? peut-être préparait-il un refus pour le cas où Adrien lui adresserait une demande de protection ou de secours, ce millionnaire qui n'aimait pas les parents pauvres ! Adrien frémissait à cette pensée, et sa fierté se révoltait. Il écrivit rapidement la traduction demandée, vint la présenter à M. Chaldry, et resta debout devant lui, droit et même un peu roide.

Le vieillard lisait, et tout en lisant il regardait Adrien à la dérobée. « Un beau garçon, pensait-il ; presque aussi beau que Robert, et l'air plus énergique... trop énergique même, peut-être ; j'ai idée qu'il ne doit faire que ce qui lui convient ; il ne m'aurait peut-être pas obéi aussi facilement que l'autre... il aurait peut-être dépensé moins d'argent, aussi... c'est inouï ce qu'il en faut à Robert : une chasse au tigre avec trente hommes d'escorte coûte moins cher aux Indes qu'une journée de courses à Longchamp. Ces jeunes gens de Paris ne savent pas s'amuser économiquement... »

Il rendit la lettre à Adrien.

« C'est très-bien, monsieur, je vous remercie. Pourriez-vous vous charger de répondre en allemand ? Je vous dirai ce qu'il faut mettre, car je ne pourrais écrire le brouillon : j'ai oublié mes lunettes.

— Je suis à vos ordres, monsieur, dit Adrien en s'inclinant avec une politesse glaciale.

— Il est fier, pensa M. Chaldry. Il doit pourtant bien savoir que je suis son oncle. »

L'idée ne lui vint pas qu'il ne l'avait jamais appelé son neveu. Il lui dicta en français la lettre qu'Adrien écrivait à mesure en allemand ; puis il se la fit lire, l'approuva, la signa, et remercia Adrien en le complimentant sur sa science. Il fit même un mouvement comme pour lui tendre la main ; mais Adrien ne le vit pas : il se dirigeait en ce moment vers la porte. Son oncle le regarda s'éloigner.

« Il est intéressant, ce garçon, pensa-t-il. Il doit bien s'ennuyer ici ! Comment a-t-il pu y venir ? Il faut que sa mère ait perdu le peu qu'elle avait... Pourquoi ne m'a-t-il rien demandé ? »

Mais il garda ses réflexions pour lui, et prit congé de M^e Pothain sans lui laisser voir qu'il eût reconnu Adrien.

La lanterne magique continuait. Il n'était pas quatre heures, et Poulard avait déjà raconté à Adrien l'histoire d'une vieille fille qui faisait un testament nouveau tous les ans — elle en était au septième, dont Poulard s'occupait à rédiger le modèle ; — puis, les aventures d'un commerçant qui par des moyens peu scrupuleux était arrivé à pourvoir sa fille de 500 000 francs de dot et d'un mari haut placé — un des expéditionnaires recopiait le contrat à ce moment-là. — Il commençait une troisième histoire lorsqu'une dame entra en demandant Me Pothain, et s'interrompit au milieu de sa phrase pour jeter un cri de surprise.

« Adrien ! vous ici ! Qu'est-il donc arrivé, mon pauvre enfant ? Votre mère, où est-elle ?

— Ma mère est chez elle, madame, répondit Adrien à M^{me} Linant ; elle se repose et achève de se rétablir d'une grave maladie.

— Ah ! mon Dieu ! pauvre Claire ! moi qui n'en savais rien ! Nous arrivons de voyage, et je suis si occupée ! ma vie est un vrai tourbillon. Elle a donc été très-malade ? elle a besoin de repos... et vous...

— Moi, madame, je suis entré ici pour lui assurer ce repos dont elle a besoin. »

Cécile devint rouge comme le feu.

« Pourquoi ne vous êtes-vous pas adressé à moi ? lui dit-elle à voix basse en se rapprochant de lui. J'aurais été si heureuse de pouvoir faire quelque chose pour vous ! Claire le sait bien, et c'est mal de sa part de m'avoir

oubliée ainsi. Vous étiez un élève si brillant ! ce serait dommage... Dites, dites bien à votre mère, je vous en prie...

— Merci, madame, mais nous n'avons besoin de rien. A mon âge un homme doit pouvoir gagner sa vie, et cela devient un bonheur quand on ne travaille pas pour soi seul. Je suis satisfait de ma position. »

Il salua Cécile déconcertée et se remit à son travail.



Je suis engagée, répondit-elle.



CHAPITRE XXIX

Existences parallèles, mais non semblables. — Un bal n'est pas toujours une fête.

Deux ans s'étaient déjà passés depuis qu'Adrien était entré dans l'étude de Me Pothain. Il s'était fait tout doucement à la vie qu'il menait, et il trouvait même moyen d'y découvrir certaines douceurs. Par exemple, il était content toutes les fois que M^e Pothain le complimentait sur son travail, absolument comme jadis quand le proviseur disait le samedi : « Mauloy, vos notes sont excellentes, nous n'avons que des éloges à vous donner. » Il ne trouvait pas que cela le rapetissât ; il avait la naïveté de se plaire à l'approbation d'autrui, pourvu qu'elle fût d'accord avec sa propre conscience. Il était heureux de la façon polie et prévenante dont ses compagnons de travail lui parlaient, il se sentait aimé et estimé par eux, et sa mère lui avait appris à faire cas de l'estime des honnêtes gens. Il ne se plaignait donc pas des heures qu'il passait à l'étude de M^e Pothain.

Il se plaignait encore moins, on peut le croire, de celles qu'il passait au dehors. A cinq heures il sortait de l'étude et s'en retournait rue Saint-Jacques. Avant qu'il fût parvenu au troisième étage, une porte s'ouvrait sur

le palier du cinquième, et une douce figure, pâle mais souriante, se penchait sur la rampe pour lui souhaiter la bienvenue. Il entra ; sa mère venait s'asseoir un instant près de lui pendant qu'il se reposait. Il travaillait ensuite jusqu'au dîner ; et le soir il sortait avec elle, heureux de lui offrir son bras et de la soutenir. La soirée s'achevait dans le gai petit salon, et certes Adrien ne songeait guère aux bruyants plaisirs du monde. La lampe avec son grand abat-jour vert éclairait un intérieur ami, où chaque objet était un souvenir ; Adrien écrivait, et relevait la tête de temps en temps pour rencontrer le doux regard de sa mère, pendant que le vieux Pascaud feuilletait des livres pour y chercher quelque passage à lire tout haut. Parfois Claire se mettait au piano, et jouait quelque belle œuvre des grands maîtres ; puis on se séparait, et Adrien restait seul. Comme autrefois, la lampe brillait jusque bien avant dans la nuit ; mais c'était maintenant le fils qui travaillait pour la mère. Il était las, ses yeux se fermaient ; mais il était heureux. Il avait connu, enfant, le bonheur des faibles, la douceur de se sentir protégé ; il connaissait maintenant le bonheur des forts, les âpres joies de la responsabilité et de la lutte, le saint orgueil de la fatigue et de la souffrance endurées pour ceux qu'on aime. Claire était guérie, en apparence du moins ; elle se livrait avec gaieté, avec activité, aux soins de son petit ménage ; mais elle ne pouvait supporter un effort de mémoire ou de raisonnement, et si elle cherchait à vaincre la difficulté qu'elle éprouvait à creuser une idée, la fièvre et les douleurs de tête la reprenaient. Adrien la grondait doucement et lui racontait toutes sortes de folies pour la distraire. Elle finissait par sourire des boutades de Poulard et des phrases solennelles de M. Corbinet, qu'Adrien lui répétait en contrefaisant leurs voix et leurs gestes ; et puis elle disait : Ma pauvre tête est bien affaiblie ! mais ce n'est pas pour toujours, j'espère ; et quand je ne devrais pas guérir, Dieu sait ce qu'il veut. Qu'il soit béni pour m'avoir envoyé cette maladie qui a fait un homme de mon enfant ! »

Robert aurait trouvé bien maigres les petits bonheurs de son cousin : sa vie, à lui, était autrement accidentée. Elle avait, il est vrai, ses ennuis : il s'y trouvait des journées qui commençaient par une bourrasque et qui finissaient par un bâillement : mais qui est-ce qui est parfaitement heureux ? A vingt ans, on n'est pas encore assez blasé pour s'ennuyer définitivement ; et Robert prenait son parti des colères de l'oncle Chaldry et des menus inconvénients de la vie mondaine, en se répétant cet axiome profondément philosophique : Les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

Il était fait aux façons de son oncle, qui le traitait parfois durement pour des bagatelles, quitte à le gâter de la façon la plus déraisonnable dans la même journée. Une fois pourtant l'oncle Chaldry parla sur un tel ton que son héritier eut presque peur.

C'était un matin, le lendemain d'un jour où le jeune homme avait veillé fort tard. Il avait dormi fort tard aussi, et il arriva dans la salle à manger avec l'air engourdi et maussade d'un homme que son valet de chambre vient de tirer du lit au premier coup de la cloche du déjeuner.

L'oncle Chaldry et M^{me} Linant étaient déjà assis à leurs places.

« Hé bien, monsieur, à quoi pensez-vous de nous faire attendre ? s'écria le nabab d'un air courroucé. Voilà ce que c'est que de rentrer si tard. Je me suis levé de bonne heure, moi : j'ai déjà eu le temps d'en apprendre de belles sur votre compte.

— Sur mon compte ?... balbutia Robert.

— Vous étiez hier en bonne société, vraiment ! Savez-vous ce que c'est qu'un nommé Bréolle ?

— Le chevalier de Bréolle ? Oui, mon oncle, je l'ai rencontré quelquefois.

— Joli chevalier ! un chevalier d'industrie. Il vous a gagné 500 francs hier au cercle, où vous l'avez mené, vous et d'autres étourdis de votre espèce, après avoir dîné en sa compagnie. Vous faites de belles connaissances, en vérité ! »

Robert était rouge jusqu'aux oreilles.

« Les voilà, vos 500 francs, reprit l'oncle en les jetant sur la table. Votre Bréolle est un escroc ; et vous, comme un imbécile, vous ne vous êtes pas aperçu qu'il vous volait. Mais d'autres avaient de meilleurs yeux que vous ; et le président du cercle lui a fait restituer son gain et lui a conseillé de voyager un peu... vous ne le retrouverez pas d'ici longtemps, je pense. On m'a envoyé prévenir ce matin, en me rapportant ce qu'il vous avait volé. Vous voyez là un joli monde, monsieur mon neveu, et qui peut vous mener loin !

On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

« Morbleu ! si je voyais un jour le nom que je vous ai donné cité devant les tribunaux, je vous étranglerais de mes vieilles mains, avant le jour de l'audience ! Je n'ai pas reçu mon argent de mes ancêtres, moi ; je l'ai gagné moi-même, ainsi je suis sûr qu'il ne s'y trouve pas un centime qui n'ait été acquis honnêtement ; je veux qu'il soit dépensé comme il a été gagné : ne l'oubliez pas. A présent, asseyez-vous et déjeunez : je n'ai pas besoin de vos réponses et de vos protestations, et vous nous avez déjà fait perdre assez de temps. »

Robert se mit à table entre son oncle morose et sa mère tremblante ; et malgré le luxe du service et la délicatesse des mets, nous n'oserions affirmer qu'il fit un bon déjeuner.

Ce jour-là, le boulevard lui parut maussade et les cigares détestables ; il traîna son ennui toute la journée, alla voir une pièce qu'il savait par cœur, la trouva très-mal jouée, et finit la journée en soupant, quoiqu'il n'eût ni faim ni soif, avec des jeunes gens aussi aimables que lui.

« On ne s'amuse pas tous les jours en ce monde, pensa-t-il en rentrant chez lui las et alourdi : il y a vraiment des corvées bien ennuyeuses. Ah ! si j'étais libre ! »

Libre de quoi, et pourquoi faire, il aurait été bien en peine de le dire.

Ce fut un bal qui troubla le calme bonheur d'Adrien Mauloy. Un bal ! il n'en avait pas vu depuis celui où il avait, déguisé en mousse, opéré le sauvetage de Mocquo et fait la connaissance de l'oncle Chaldry. Et le second bal auquel il assista se donna précisément dans les mêmes salons que le premier, et ce fut encore à l'occasion du jour de naissance de Laure que les lustres s'allumèrent chez Me Pothain.

Laure allait avoir seize ans, et en sa qualité de maitresss de maison, elle prenait parfois de petits airs sérieux, et elle aimait ce qui lui donnait de l'importance. Aller au bal chez des amis, entrer dans un salon au bras de son père, entendre annoncer mademoiselle Pothain, c'était certainement très-amusant ; mais ce serait une bien plus belle chose de donner un bal soi-même, de recevoir ses invités, de placer commodément les dames, d'envoyer des danseurs aux demoiselles qui n'en auraient pas, de jouer en un mot le rôle d'une petite reine, mais non d'une reine fainéante : il n'y

avait pas de place chez Laure pour la fainéantise. Laure donc demanda un bal pour le jour de ses seize ans, et naturellement elle l'obtint.

Nous disons « naturellement », parce que Me Pothain n'avait pas l'habitude de refuser quoi que fût à Laure. C'était son idole : il ne trouvait rien au monde d'aussi beau, d'aussi aimable, d'aussi charmant qu'elle. Il lui rêvait des jours filés d'or et de soie, et il aurait passé dans le feu pour conquérir de quoi charger la quenouille.

Chacun désire et cherche le bonheur pour soi et pour les siens : aussi doit-on s'étonner qu'il n'y ait pas dans le monde un plus grand nombre de gens heureux. Cela tient à ce que la plupart cherchent le bonheur ailleurs que là où il est. Tous les parents aiment leurs enfants, sans doute ; mais s'ils les aiment sans discernement, les enfants n'en sont pas beaucoup plus avancés. Pour que Robert fût heureux, Cécile avait accepté avec enthousiasme les mêmes propositions que Claire refusait pour le bonheur d'Adrien : laquelle s'était trompée ? Pour le bonheur de Laure, Me Pothain travaillait sans relâche, entassant rentes sur l'État, obligations de chemins de fer, etc. Il voulait pour elle un brillant mariage, un beau nom, un titre, une haute position sociale ; et en attendant, il aimait que sur leur passage on admirât la beauté de la jeune fille et la richesse de ses toilettes, qu'on parlât de son talent de musicienne et de sa belle voix, qu'on vantât la vivacité de ses reparties et la finesse de son esprit. Prenait-il la bonne voie ? M^{me} Mauloy aurait secoué tristement la tête à cette question ; mais elle n'avait pas l'occasion de se la poser, car elle ne voyait plus Laure que très-rarement, depuis qu'à la suite de sa maladie elle avait cessé de lui donner des leçons.

On ne peut pas dire que Me Pothain eût été fâché que Laure se trouvât privée des soins de M^{me} Mauloy. Certes, l'enfant était, pour son âge, instruite, et solidement instruite ; son jugement et son cœur s'étaient développés harmonieusement sous l'influence de Claire ; et Me Pothain se plaisait à le reconnaître et à témoigner sa reconnaissance à l'institutrice. Mais toutes les jeunes amies de sa fille suivaient des cours faits à grand fracas, où elles s'escrimaient à coups de phrases retentissantes et creuses dans des compositions plus ou moins littéraires : c'était là qu'on devait se former le goût ! Sans compter qu'on y nouait des liaisons qui se retrouveraient plus tard : il fallait songer à tout. Et puis, c'était un concours perpétuel : les noms des élèves étaient proclamés par ordre de mérite, à chaque composition, devant un public choisi de mères et d'institutrices ; et

chacun sait que l'émulation profite à la jeunesse. Laure avait donc été envoyée aux cours, sous la conduite de miss Maggy. En deux ans, elle y avait appris bon nombre de mots ronflants, de peu d'usage dans la conduite de la vie ; elle y avait appris aussi à s'habiller à la mode, à se coiffer à la mode, à parler, à marcher, à saluer à la mode. Heureusement qu'elle n'apprit pas tout à fait à penser à la mode. M^{me} Mauloy l'avait exercée à penser par elle-même, et elle était déjà trop âgée pour qu'il ne lui en restât pas quelque chose. Elle ne ressembla donc qu'extérieurement à toutes les demoiselles qu'elle fréquentait.

Pourtant, au contact de toutes ces femmes qui mettaient la frivolité jusque dans l'instruction, elle perdit un peu de sa simplicité, et apprit le respect humain, une sottise chose. Peu à peu, de relation en relation, elle se trouva prise dans tout un engrenage d'occupations inutiles, et elle posséda bientôt à fond l'art de perdre son temps. Elle était suffisamment préparée au genre de bonheur que son père souhaitait pour elle.

Quelques jours avant le bal, Me Pothain prit son air de cérémonie, et fit le tour de son étude pour inviter ses clercs. Il se montrait bon prince à l'occasion.

On n'est pas parfait ! Il faut bien le dire, Adrien se sentit tout réjoui à l'idée de ce bal. Il n'était pas comme Robert, qui considérait déjà la danse comme une corvée imposée aux jeunes gens par les maîtresses de maison. Il était tout joyeux de voir une fête, et surtout de se trouver de nouveau avec cette charmante Laure, qu'il se rappelait si gentille au bal travesti, si émue et si compatissante auprès de Madelon. Il l'avait entrevue de loin en loin ; il savait qu'elle était plus jolie que jamais. Elle ne venait plus guère voir M^{me} Mauloy ? C'est qu'elle n'en avait pas le temps, sans doute : une jeune fille ne fait pas toujours ce qu'elle veut ; mais pourquoi aurait-elle changé ? Il n'avait pas changé, lui, ni sa mère non plus ! Ce fut donc avec des yeux brillants et une voix qui riait qu'Adrien fit part à M^{me} Mauloy de l'invitation du notaire.

Tout à coup il s'interrompit :

» Ah ! mon Dieu ! Je ne pourrai pas y aller ! Je ne pensais pas à la toilette : on ne va pas en redingote au bal !

— Voyons si nous n'aurions pas un habit, » répondit la mère.

Elle alla chercher dans le haut d'une armoire un paquet tout embaumé de lavande, le posa sur la table et le défit. Elle enleva quelques vêtements : puis un habit apparut.

« Il est tout neuf, dit-elle ; ton père ne l'avait mis que deux fois, et je l'ai bien enveloppé pour le préserver des insectes, pensant qu'il pourrait te servir un jour. Essaye-le. »

Adrien ne se le fit pas dire deux fois. Il trouva que l'habit lui allait bien, et il applaudit. Sa mère riait et pleurait à la fois, en pensant au présent et au passé.

On plaisante volontiers sur l'importance qu'attachent les jeunes filles à leur première toilette de bal. Je trouve que ce n'est pas juste, car elles ne songent certes pas plus à leurs ajustements, qui au moins sont jolis et gracieux, qu'un jeune homme, à son début dans le monde, ne se préoccupe de son vilain costume noir. Il faut le voir inspecter la cambrure de la bottine, la coupe du pantalon, celle de l'habit, l'échancrure du gilet et la roideur de la chemise ! Et la cravate donc ! Il y a tout un art dans le nœud de la cravate.

Mais Adrien n'était pas expert en fait de toilette : il fut donc satisfait sans difficulté des diverses pièces de son costume ; et ce fut seulement dans le bal qu'il s'aperçut que son habit avait un certain air antique. Il était de beau drap et très-bien conservé, le pauvre habit ; il avait même été bien fait dans son temps, et Adrien atteignait juste la taille de son père, qui était toujours restée fort mince ; mais il était âgé de neuf ans, et en neuf ans les tailleurs parisiens, de coup de ciseau en coup de ciseau, avaient donné à leurs œuvres une tournure toute différente de la sienne. Adrien le comprit en se penchant pour regarder dans une glace un monsieur qui lui semblait assez mal mis : ce monsieur, c'était lui-même ! Il en fut tout consterné.



« Vous avez donc invité vos clercs ? dit à ce moment, à quelques pas devant lui, une voix mordante qu'Adrien reconnut. Il me semble avoir vu le

jeune homme qui sait si bien l'allemand.

— En effet, monsieur, il y est, répondit M^e Pothain. Vous plaît-il que je vous le présente ? »

Ce que l'oncle Chaldry répondit, Adrien ne le sut pas ; car, épouvanté à l'idée d'être toisé et trouvé ridicule par ce parent riche qui n'aimait pas les parents pauvres, il se faufila vivement dans la foule et ne s'arrêta que dans le grand salon.

Comme il y arrivait, l'orchestre jouait les premières mesures d'un quadrille ; mais ce signal ne réjouit pas du tout le cœur d'Adrien. Ce quadrille, Laure le lui avait promis : comment oser le lui réclamer et le danser avec elle, la maîtresse de la maison, la reine du bal, la plus regardée et la plus admirée de toutes les danseuses ? Comment braver les regards et les sourires qui s'adresseraient à son habit ? Et pourtant, s'il ne venait pas la chercher, que penserait-elle de lui ? qu'il l'avait oubliée, qu'il était impoli, grossier.... Cela non plus, il ne pouvait s'y résoudre. Et, tout indécis, il marchait vers la place où se tenait Laure. Elle était debout, le cou tendu, paraissant attendre ou chercher quelqu'un, et elle répondait à un beau jeune homme qui s'inclinait pour lui offrir son bras :

« Non.... je ne puis.... j'ai promis.... Eh ! venez donc, monsieur Mauloy ! Nous allons manquer la première figure. »

Elle fit deux pas au-devant d'Adrien, s'empara de son bras et l'entraîna. Le jeune homme qu'elle avait refusé alla prendre la première délaissée qu'il rencontra, et vint leur faire vis-à-vis. C'était Robert.

Sa danseuse était une vieille fille maigre qui avait de longues dents et qui s'en servait pour mordre.

« Quel est donc, dit-elle, ce jeune étranger qui danse avec M^{lle} Pothain ?

— C'est un naturel de la Vendée, répondit Robert. Pourquoi le traitez-vous d'étranger ?

— Je le croyais tel, à sa mise ; mais tout s'explique : son habit date de la chouannerie. »

Elle rit, et Robert sourit par politesse. Mais ce qui blessa Adrien plus que son sourire, ce fut le regard de compassion qu'il jeta sur lui. Adrien n'aimait pas à inspirer ce sentiment-là.

La voix de Laure le calma un peu. Elle lui demandait des nouvelles de sa mère, s'excusait de ne l'avoir pas visitée depuis quelque temps, parlait d'aller la voir bientôt. Adrien lui répondit, et tous deux, rappelant leurs souvenirs d'enfance, causèrent gaiement comme lorsqu'ils étaient la petite

Laure et le petit Adrien. Laure s'informa de Bastien, et fut tout émue d'apprendre que Mocquo avait témoigné sa reconnaissance à Adrien, la dernière fois qu'ils s'étaient rencontrés.



Comme le cœur est chose mobile et légère ! Adrien, en reconduisant Laure à sa place, était aussi heureux que s'il eût porté un habit de chez Dusautoy, et il ne songeait plus à quitter le bal. Pourtant il n'osa pas s'adresser aux beautés qu'il voyait très-entourées, et il s'acquitta consciencieusement du devoir d'un clerc de notaire invité au bal chez son patron, en faisant danser l'une après l'autre toutes les femmes que leur âge ou leur laideur condamnait à faire tapisserie.

Il ne put cependant résister au désir d'inviter Laure encore une fois, et il se mit à sa recherche. Elle causait avec Robert, et riait en jouant avec son éventail. Adrien s'approcha et lui demanda la valse suivante.

« Je suis engagée, » répondit-elle en rougissant, avec un peu d'hésitation.

Adrien salua et s'éloigna ; mais au moment où la valse commençait, il revint et se trouva tout près de Laure, qui restait assise.

« A qui donc avez-vous promis cette valse ? lui demandait Robert.

— A vous, si vous voulez, » répondit-elle. Elle baissa la voix pour ajouter : « Je lui ai bien accordé un quadrille, mais une valse, c'est impossible, on est trop en vue. Ce n'est pas sa faute, s'il est mal mis, le pauvre garçon, c'est même très-estimable ; mais ce n'est pas une raison pour que je me donne en spectacle. »

Elle prit le bras de Robert et s'en alla valser. Adrien n'en demanda pas davantage : il quitta le bal.

Comme il rentrait bien doucement, sa mère, qui le guettait, l'appela.

« T'es-tu bien amusé ? lui demanda-t-elle quand il s'assit au pied de son lit pour lui dire bonsoir.

— Pas trop : le monde ne me plaît pas ; j'aurais mieux fait de ne pas te quitter ; nos bonnes soirées valent mieux que cela. »

Elle le regarda et soupira. « Il y a quelque chose là-dessous, » pensa-t-elle. Mais elle n'en dit rien, et se contenta de l'embrasser comme lorsqu'il était petit.



Adrien échangea des poignées de main.



CHAPITRE XXX

Un autre héritage.

Quand Adrien se réveilla le lendemain, il était déjà tard ; le soleil brillait radieux, les petits oiseaux gazouillaient à plein gosier dans les arbres voisins, et sa mère, assise auprès de lui, le regardait dormir. Elle tenait une lettre.

« Vois donc, lui dit-elle, ce que m'écrit M^{me} Ribot, la femme du capitaine qui était notre voisin aux Sables-d'Olonne. La pauvre Pacifique, notre vieille bonne, vient de mourir. Tu ne l'as pas oubliée, cette excellente femme qui voulait venir à Paris pour nous servir sans gages ? J'aurais aimé la revoir.

— Et moi aussi, mère ; elle était d'une patience, quand je salissais trois blouses par jour dans le sable ! elle me vantait ta sagesse quand tu étais petite, et me contait cent histoires de ton enfance. Pauvre femme !

— Elle a fait un testament avant de mourir, et c'est à moi qu'elle laisse son bien : un héritage de 6000 francs. Mais M^{me} Ribot me dit qu'il faudrait venir le recueillir : il y a une petite maison à vendre, et différentes choses à

régler. Elle nous offre l'hospitalité. Si Me Pothain pouvait te donner un congé ?

— Je vais le lui demander ce matin. Retourner aux Sables ! quel bonheur ! Je suis sûr que l'air de la mer te fera un bien !... Prépare ta malle, je cours et je reviens, et si cela se peut, nous partirons ce soir. »

M^e Pothain était trop content des services d'Adrien pour lui refuser le congé qu'il demandait. Il lui donna un mois de liberté, et le félicita de l'héritage qui, si petit qu'il fût, pouvait, en servant de base à des opérations bien conduites, le mener à l'aisance : il y a commencement à tout.

Comme Adrien prenait congé du notaire, Laure entra dans le cabinet. Elle salua poliment le jeune homme, et s'informa de M^{me} Mauloy ; elle ne croyait pas qu'il eût entendu la veille ses cruelles paroles. Adrien lui répondit froidement ; il s'était sermonné lui-même avant de s'endormir, et ne voulait plus voir dans son ancienne petite amie que la fille de son patron. Laure le regarda partir avec une certaine tristesse. « L'habit ne fait pas le moine, lui disait sa conscience ; tu as dansé hier avec bien des élégants qui ne valaient pas à eux tous ce pauvre clerc à qui tu as refusé une valse à cause de la coupe de son habit. »

Dans l'étude, on se lamenta du départ d'Adrien, tout en se réjouissant de la cause de ce départ. M. Corbinet parla des belles néréides et Poulard recommanda à Adrien de rapporter un panier de sardines fraîches.

« Qu'est-ce que je vais devenir quand vous ne serez plus là ? lui dit-il. Je ne saurai plus à qui adresser mes réflexions critiques sur les actes que je griffonne. A propos, savez-vous qu'en fait d'acte, nous aurons peut-être bientôt à rédiger le contrat de la fille du patron. Je jure d'y mettre ma plus belle écriture.

— Ah ! répondit Adrien, qui ne put trouver autre chose.

— Cela se disait hier soir, reprit Poulard. Il paraît qu'elle a déjà été demandée par un prince russe, et par un duc qui possède la moitié d'un département en Bretagne ; mais le patron ne veut pas la marier hors de Paris, et l'on dit que le jeune M. Chaldry, — vous savez, le neveu du nabab ? — a beaucoup de chances... son oncle est si riche !

— Et la fortune avec la jeunesse vaut bien l'éclat pompeux des grandes dignités, » fit observer sentencieusement M. Corbinet.

Adrien parla de ses préparatifs de départ, échangea des poignées de mains avec les deux clercs et les copistes silencieux, et partit, salué par une

magnifique culbute de Cabriole, à qui il avait donné cinq sous pour s'acheter des chaussons aux pommes.

« Décidément, l'air de la mer me fera du bien, » pensait-il.

Deux jours après, les voyageurs descendaient de la diligence devant l'auberge du Cheval-Blanc, aux Sables-d'Olonne. La femme du capitaine, une petite femme toute ronde, drapée dans un grand châle et coiffée du bonnet sablais (comme beaucoup de Vendéennes, elle n'avait jamais voulu échanger contre un chapeau sa coiffe nationale), les attendait dans la cour : elle avait attendu depuis la veille l'arrivée de toutes les voitures qui auraient à la rigueur pu les amener. Elle fit éclater des transports de joie à la vue d'Adrien, si grand, si beau, si pareil à son père ; mais elle baisa avec une tristesse respectueuse le pâle visage de Claire, et soupira en lui voyant tant de cheveux blancs.

Les premiers jours ne furent pas gais. Visite au cimetière, visite à l'église, visite à tous les témoins du bonheur passé, tout cela remuait bien des douleurs que Claire avait enfouies au fond de son âme afin qu'elles ne vinssent pas troubler la sérénité dont elle avait besoin pour son fils. Mais, ces premiers moments passés, elle se plut à rechercher ses souvenirs, et y trouva plus de joie que de chagrin. Sa santé se retrempait dans l'air natal ; ses pieds, qui n'étaient plus fatigués par le pavé de Paris, couraient lestement sur le sable fin de la plage. Au bout de huit jours elle avait retrouvé ses forces d'autrefois, et sa tête ne la faisait plus souffrir. « Il me semble que je ressuscite, ». disait-elle à Adrien. Elle partait avec lui dès le matin, à la recherche d'un site ; et quand le site était trouvé, Adrien prenait son album et ses crayons, et se livrait avec bonheur à sa passion pour le dessin, passion refoulée depuis si longtemps ; car c'était à peine si le dimanche, quand il menait sa mère à la campagne aux environs de Paris, il se permettait de croquer quelque mesure, quelque bateau ou quelque groupe de promeneurs. Ici il était en congé, et son album se remplissait rapidement. Sur la première feuille, il avait mis une vue de la maison paternelle (il l'avait promise à Bastien). Puis la jetée, la plage, les rochers, le port, la ville, les bateaux de pêche, bretons aux voiles rouges, sablais aux voiles blanches, le retour des pêcheurs, le débarquement du poisson, mille scènes pittoresques et originales, se déroulaient sur les pages. Jamais son crayon n'avait pris une aussi vive allure : marins aux fières attitudes, vieilles mendiants accroupies au soleil, enfants deminus jouant, dans les flaques d'eau, filles revenant de la fontaine avec leurs cruches suspendues au bout

d'un long bâton posé sur leur épaule, pêcheuses en costume national, avec le bonnet pointu, le jupon rouge et le lourd collet bleu garni d'écheveaux de laine, tout cela vivait sur son album ; et la mère songeait, et la joie lui revenait peu à peu au cœur à mesure que ses forces renaissaient. Elle était un jour restée seule chez leur hôtesse, sous un prétexte quelconque, pendant qu'Adrien s'en allait dessiner des rochers à la Chaume, et elle avait profité de son absence pour essayer de traduire quelques pages d'un livre qu'il avait apporté pour occuper ses soirées. O bonheur ! le charme était rompu, toute sa mémoire était revenue ; elle travaillait sans effort et ne sentait aucune fatigue. Le soir, quand elle montra à Adrien son travail de la journée, elle était triomphante. « C'est comme dans un conte de fée, lui dit-elle en riant ; j'étais depuis deux ans une princesse enchantée ; me voilà délivrée, et mon chevalier sera récompensé de sa fidélité : je reprends ma plume, et il pourra tous les soirs se servir de son crayon. Nous verrons encore de beaux jours, mon cher enfant ! »

M^{me} Mauloy paraissait rajeunie de dix ans, quand elle remonta dans la diligence pour retourner à Paris.

Or, pendant que M^{me} Mauloy, à l'air vivifiant des plages vendéennes, reprenait peu à peu la force et la santé, l'oncle Chaldry commençait à se ressentir d'un chatouillement désagréable à l'orteil du pied gauche. Il n'en dit rien d'abord ; seulement son humeur devenait de plus en plus difficile, et ses domestiques, même l'impassible Mahadiah, se demandaient étonnés : Qu'a-t-il donc ? Cécile s'évertuait à l'égayer sans pouvoir y réussir, et Robert, ne trouvant pas la maison amusante, y paraissait le moins possible. Enfin, le chatouillement s'étant compliqué d'élancements et ayant gagné de proche en proche les autres doigts, tout le pied et même la jambe, il n'y eut plus moyen de dissimuler aux autres ni à soi-même la victoire de la goutte.

Adrien prenait son album.



Cécile n'en fut fâchée qu'à demi : elle allait donc se reposer !.

Savez-vous quel est le compagnon inséparable du repos, j'entends d'un repos oisif, tel que Cécile pouvait le goûter ? C'est l'ennui, l'ennui blême, l'ennui qui bâille et qui s'étire les quatre membres en regardant tristement la pendule. L'ennui, qu'elle connaissait déjà pour l'avoir rencontré souvent

dans le monde, vint s'asseoir auprès d'elle dans la chambre somptueuse où l'oncle Chaldry, pestant contre le mal, reposait sa jambe endolorie sur un coussin de duvet. Mais dans le monde Cécile n'avait jamais regardé l'ennemi en face : il n'était, pensait-elle, que le résultat de la fatigue, et c'était à la fatigue qu'elle s'en prenait. Ici, dans la chambre du malade, l'ennui régnait sans partage ; et Cécile s'aperçut avec stupéfaction que cette vie agitée dont elle se croyait si lasse lui était devenue nécessaire. Plus de toilettes à combiner et à changer ! plus de visites à faire ! plus de dîners, de promenades, de stations ici où là, de bals ni de théâtres ! à quoi passer son temps quand tout cela vous manque, et qu'on a perdu depuis huit années l'habitude des occupations sérieuses ? Cécile prenait une tapisserie, la quittait ; elle ouvrait un livre, le mettait de côté au bout de dix pages ; et ainsi de tout ce qu'elle essayait. Les soirées surtout lui paraissaient interminables ; son ennui, compliqué de celui de l'oncle Chaldry, atteignait des proportions colossales. « Aïe ! » faisait l'oncle, quand il tentait de remuer son pied dans la flanelle. Cécile prenait un air de condoléance.

« Voulez-vous faire une partie de dames, mon bon oncle ?

— C'est la dixième d'aujourd'hui !

— Si je vous lisais les journaux du soir ?

— Ils seront aussi bêtes que ceux du matin.

— On a apporté un roman nouveau...

— Fait avec du vieux, n'est-ce pas ? Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. »

Cécile se replongeait dans son fauteuil, l'oncle Chaldry dans le sien, et tous deux, n'ayant rien à se dire, restaient muets, se demandant mentalement : Qu'est-ce que nous pourrions bien faire pour nous amuser ?

Quand l'oncle allait un peu mieux et retrouvait la force de se fâcher, il s'emportait contre Robert, qui aurait dû rester à le soigner et à le distraire, au lieu de passer toutes ses journées à ce qu'il appelait des divertissements. Cécile alors tremblait, et l'inquiétude prenait la place de l'ennui. Elle savait la peine qu'elle avait eue, bien des fois déjà, à payer les dettes que contractait son fils ; que serait-ce maintenant que sa mère et son oncle ne l'accompagnaient plus nulle part, et qu'il était complètement livré à lui-même ? Depuis quelques mois déjà Cécile sentait que Robert lui échappait, et que sa vie inutile devenait insensiblement une vie blâmable : jusqu'où irait-il ? Elle n'avait guère d'influence sur lui ; il l'aimait, mais il ne la tenait pas en assez haute estime pour être fort sensible à ses

représentations : il les trouvait gênantes, et c'était tout. Un instant, elle s'était dit qu'une femme comme Laure serait peut-être capable de le fixer à la maison, et elle s'était beaucoup rapprochée de la jeune fille pour étudier son caractère. C'est ce qui avait donné lieu aux bruits dont Poulard avait entretenu Adrien. M^e Pothain laissait faire Cécile : il ne lui déplaisait pas que sa fille fût recherchée. Mais de là à la donner, il y avait loin. M^e Pothain calculait bien (c'était son métier, d'ailleurs). Il savait que rien ne s'épuise plus facilement qu'un bassin qui n'est alimenté par aucune source, et que les gens qui savent seulement dépenser, sans être capables de rien gagner, finissent bientôt par voir le fond de leur bourse. Et puis Robert était trop jeune. Me Pothain aimait le solide plus encore que le brillant, et la solidité lui paraissait l'apanage exclusif des hommes de quarante ans et au-dessus : c'était donc sous la forme d'un homme de quarante ans qu'il entrevoyait son futur gendre, bien loin dans les brouillards de l'avenir, car il n'était pas pressé de se débarrasser de sa fille.

Pour Robert, il ne s'était pas douté des projets de sa mère : il ne songeait nullement à se marier. S'il l'eût fait d'ailleurs, sa femme n'aurait pas pris sur lui plus d'influence que n'en avait sa mère. Comme tous les caractères faibles, il affectait volontiers des airs d'indépendance, et se disait fièrement, quand il venait de rejeter un bon conseil : « On ne me mène pas, moi ! »

Il était mené pourtant, et mené par un aveugle : mené par la baron Adhémar de Lhoseraye.

Le baron s'entendait admirablement à une seule chose en ce monde : à manger de l'argent ; et les rentes de la baronne ne lui suffisaient pas. Il avait trouvé très-ingénieux d'associer son ancien élève à ses folies, et de lui en faire payer plus de la moitié : en le flattant, ce n'était pas bien difficile. La baronne gémissait sur la perte de ses illusions ; elle commençait à comprendre que c'était sa fortune, et non elle-même, que le baron avait épousée. Elle se consolait de cette pénible découverte en arborant à la fois toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; et les mémoires de sa couturière ne la disposaient pas à l'indulgence envers les dépenses de son époux. De là nombreuses scènes de ménage : ces gens-là n'étaient pas heureux.

Une personne qui n'était pas très-heureuse non plus, c'était Laure Pothain. Elle ne pouvait s'ôter de la mémoire l'expression triste et froide du visage d'Adrien, lorsqu'il lui avait dit adieu. Lui qui était si poli, si aimable, si empressé la veille au bal, quel changement ! Aurait-il entendu ?... lui aurait-on répété ?... Oui, ce devait être cela ; il en voulait à Laure, et il avait

bien raison ! Et sa mère ? sans doute elle savait, elle aussi, ce qui s'était passé, et elle en souffrait : elle aimait tant son fils ! elle souffrait de ce dédain injuste qui remontait jusqu'à elle, jusqu'à sa fière pauvreté, sa pauvreté dont personne mieux que Laure ne connaissait les motifs. Laure se la représentait triste, pleurant toute seule peut-être, et se disant : « Comme elle est changée, ma petite Laure qui avait si bon cœur ! » Et Laure se désolait.

« C'est vrai, pensait-elle, que je suis changée ! jamais je n'aurais fait cela autrefois. Pourquoi suis-je donc devenue si frivole et si méchante ? Il me semble, à présent que j'y songe, que j'ai dû blesser bien des gens, sans le savoir, rien qu'en parlant sans réflexion. Je ne veux plus que cela m'arrive ; mais pourvu que M^{me} Mauloy ne soit pas fâchée contre moi ! Je voudrais bien qu'elle fût revenue ! »

Il n'est pas toujours besoin d'un grand événement pour remettre dans le droit chemin les âmes qui s'en écartent. Le tort qu'avait eu Laure envers Adrien, tort que beaucoup de jeunes filles trouveront bien léger, mais que son bon cœur, à elle, lui faisait trouver très-lourd, suffit pour la sauver de la frivolité de son entourage. Elle se montra très-tendre pour M^{me} Mauloy, quand elle la revit, mais elle ne lui fit point d'excuses, car elle comprit bien vite qu'Adrien ne lui avait pas raconté la scène du bal. Elle fut touchée et reconnaissante de la générosité de son ancien petit camarade, et cette générosité la disposa à être encore plus sévère envers elle-même. Guidée par ce souvenir, elle apprit à veiller sur ses paroles pour ne blesser personne, et sur ses jugements, pour discerner le vrai mérite de celui qui n'est que clinquant. Heureuses les âmes qui savent ainsi profiter de leurs fautes !



II. Santini s'élança sur les pas d'Adrien.



CHAPITRE XXXI

L'album d'Adrien.

Quelques jours après le retour des Sables-d'Olonne, Adrien déjeunait entre sa mère et le vieux Pascaud, qui ne les quittait plus, pour se dédommager de la séparation, lorsque Bastien, qui était venu deux ou trois fois par semaine demander des nouvelles des voyageurs, entra pour leur souhaiter la bienvenue.

Il était grand comme un homme, Bastien, et ses dix-huit ans en avaient fait un joli garçon. Grâce aux leçons d'Adrien et de M^{me} Mauloy, il était instruit pour son âge et sa position, et comme, pendant le voyage aux Sables-d'Olonne, M. Pascaud, sous prétexte de se désennuyer, mais en réalité pour qu'il pût gagner davantage, lui avait appris à lire le grec, il était désormais compté comme un des ouvriers les plus utiles de son imprimerie. Madelon n'avait pas sujet de s'attrister en paradis.

Bastien donc entra, s'informa du voyage et des santés, fit compliment à M^{me} Mauloy de sa bonne mine, et demanda « si M. Adrien avait fait là-bas le portrait de sa maison » ; Adrien lui mit son album entre les mains.



Bastien tournait les pages, se récriait d'admiration, et jetait en même temps des regards inquiets vers la pendule. Au bout d'un instant il posa l'album sur la table avec un air de regret.

« Il faut que je m'en aille, dit-il, j'ai de l'ouvrage pressé. C'est dommage pourtant : c'était si beau !

— Emporte-le, tu le verras ce soir chez toi, » dit Adrien.

Bastien ne se le fit pas répéter, il mit l'album sous son bras et partit en courant.

Une heure après, il était installé à son travail, pensant au plaisir qu'il aurait à rouvrir ce bienheureux album, qu'il avait posé fermé devant lui, lorsque M. Santini entra dans l'atelier.

M. Santini était un graveur de talent ; il dirigeait l'exécution de toutes les vignettes et gravures que la maison Nobret et Ce plaçait dans ses nombreuses publications illustrées. Il venait souvent à l'imprimerie pour surveiller la disposition des dessins dans le texte. Ce jour-là, il avait l'air de fort mauvaise humeur.



Il expliqua ce qu'il voulait, et il allait se retirer lorsque le prote l'arrêta, et, lui présentant des épreuves ornées de gravures :

« Et ce livre-là, monsieur, quand en aurons-nous la suite ? Voilà bien quinze jours qu'il est arrêté. »

M. Santini éclata,

« Eh ! parbleu ! est-ce que je le sais, moi ? Ces dessinateurs sont tous les mêmes, des génies méconnus, que la société laisse pourrir sur la paille ; et quand la société leur fournit du travail honorable et bien payé, où ils peuvent montrer leur talent, ils ne veulent plus rien faire. Jolie race, ma foi !

— Vous n'avez plus de dessins à y mettre, alors ?

— Plus un seul ! Voilà trois semaines que je tourmente le dessinateur ; il est dans une veine de paresse et ne me donne pas seulement une pauvre vignette. Tout à l'heure, je vais chez lui : il est parti pour un voyage, en laissant une lettre où il déclare qu'il n'est pas en train de travailler, et qu'on peut confier le reste des dessins à qui l'on voudra. Nous voilà bien avancés ! »

Le prote était consterné.

« Est-il possible ! un si bel ouvrage, si soigné, l'honneur de notre imprimerie ! Vous ne pouvez pas le laisser ainsi, monsieur Santini : il faut faire faire les dessins par un autre artiste.

— Lequel ? Ils sont tous occupés ; et puis il n'y en a pas un qui dessine aussi bien que ce paresseux qui nous met dans un si bel embarras. L'éditeur va être content ! »

Connaissez-vous les lois de l'attraction ? Les savants s'en sont beaucoup occupés ; mais ils en ont négligé quelques-unes. Il y a une sorte d'attraction morale, intellectuelle, sympathique ou tout ce que vous voudrez, qui fait que la main d'un musicien, par exemple, est invinciblement sollicitée à se saisir des cahiers ou feuilles de musique qui se trouvent à sa portée, ou même hors de sa portée, sur un piano ou dans un casier. La même attraction pousse un bibliophile ou mane à ouvrir et à feuilleter tout ce qui se rencontre de livres sur son chemin ; et M. Santini, qui passait sa vie entre des dessins et des gravures, obéit à cette même attraction en s'emparant de l'album de toile grise qui attendait les loisirs de Bastien.

Il le prit, sans même s'en apercevoir, pendant qu'il exprimait son mécontentement ; il l'ouvrit machinalement en finissant de parler... et son humeur changea tout à coup.

< Tiens ! tiens ! tiens ! joli coup de crayon, fin, naïf, gracieux... de l'énergie avec cela ! voilà des marins fièrement campés ! et des bateaux vus en raccourci qui sont étonnants !... Une vieille rue joliment éclairée ; c'est très-fort comme perspective. Et des groupes superbes ; on dirait que ces gens-là se sont disposés exprès pour se faire peindre... Le gaillard qui a fait cela a un fameux talent ! Ça n'est pas toi, par hasard ?

— Moi ! oh ! bien sûr que non ! répondit tout abasourdi Bastien, à qui s'adressait cette question.

— Eh bien, qui est-ce, alors ?

— Ah ! c'est un jeune homme qui sait tout, et qui a un esprit comme vous n'en avez peut-être jamais rencontré, sans vous offenser, monsieur Santini. Il fait ces dessins-là pour s'amuser, car ça n'est pas son métier, d'être artiste.

— Ah ! ça n'est pas son métier ! Il est bien dégoûté, ton jeune homme ! Quel métier fait-il donc ?

— Il est clerc chez un grand notaire, Me Pothain. »

M. Santini poussa un éclat de rire strident, digne de Méphistophélès.

« Clerc de notaire ! ce garçon-là clerc de notaire ! est-il fou ? ou bien a-t-il un papa féroce qui le force à gâcher du papier timbré au lieu de dessiner ?

— On ne l'y force pas, » répondit Bastien blessé ; et il raconta au graveur l'histoire d'Adrien.

M. Santini, pendant ce récit, s'essuya deux ou trois fois les yeux avec le revers de sa manche, sous prétexte de chasser une mouche qui n'existait pas. Ensuite il ferma l'album et le mit sous son bras.

« J'emporte ça, dit-il à Bastien. Oh ! n'aie pas peur, on en aura soin ; on sait ce que ça vaut. Ce sera une bonne affaire pour ton jeune homme que je sois venu ici aujourd'hui. Il rentre chez lui à cinq heures, dis-tu ? Écris-moi son adresse... bon... Clerc de notaire, allons donc ! Je vais montrer cet album à M. Nobret, et nous verrons bien ! »

A cinq heures précises, M. Santini, l'album d'Adrien sous le bras, se promenait dans la rue Saint-Jacques, regardant tous les passants pour deviner l'auteur des dessins qui l'avaient charmé. Il vit un grand jeune homme brun entrer à l'adresse indiquée ; aussitôt il s'élança sur ses pas, et il arriva presque en même temps que lui au cinquième étage.

« Monsieur Adrien Mauloy ?

— C'est moi, monsieur.

— Je désirerais vous parler : je suis M. Santini, chef de la gravure à la maison Nobret et Ce. »

Adrien s'inclina et introduisit le visiteur.

Ah ! ça n'est pas son métier ! dit M. Santini.



« Monsieur, dit M. Santini après avoir salué respectueusement M^{me} Mauloy, je viens au nom de la maison Nobret et Ce vous proposer une affaire. Voici un ouvrage illustré que le dessinateur a laissé à la moitié : voudriez-vous vous charger de l'achever ? Cet album — et il montrait l'album d'Adrien — nous montre qu'il y a en vous l'étoffe d'un véritable artiste ; et si vous voulez travailler pour MM. Nobret, vous ne manquerez point de besogne ni de moyens de vous faire connaître. »

Adrien était au septième ciel. Il s'engagea à livrer dans un bref délai les dessins demandés. Quand les conventions furent faites, M. Santini reprit l'album.

« Je vais, dit-il en riant, le rendre en passant au petit imprimeur ; je suis sûr qu'il se ronge d'inquiétude. »

Le livre fut achevé, et Adrien sut si bien imiter la manière du premier dessinateur, que l'unité de l'œuvre ne fut pas rompue par le changement d'artiste. Aussi M. Nobret, enchanté, lui confia-t-il sur-le-champ un autre volume à illustrer ; et, un an après le voyage aux Sables-d'Olonne, Adrien, dessinateur déjà connu et estimé, voyait s'ouvrir devant lui le chemin de la gloire et de la fortune.

Il avait plus de travail qu'il n'en pouvait faire dans les heures de liberté que lui laissait l'étude du notaire ; il crut donc pouvoir se consacrer entièrement à l'art auquel il avait si courageusement renoncé jadis. Me Pothain regretta beaucoup son clerc, qui n'était pas facile à remplacer, surtout pour la correspondance étrangère ; mais comme il était brave homme, il se réjouit de sa chance, et tous deux se séparèrent de bonne amitié.

Le dimanche qui suivit, il y eut encore une partie de campagne et un dîner sous la verdure au bord de la Seine. Le dîner était un dîner d'adieu, offert à Adrien par ses collègues de l'étude, désolés de perdre un si aimable compagnon. Et, comme on laisse toujours un peu de son cœur aux lieux où l'on a vécu, surtout quand on s'y est fait aimer, Adrien se trouva, à son grand étonnement, presque aussi triste le jour où il quitta l'étude de M^e Pothain qu'il l'avait été le jour où il y était entré.

Cette impression de tristesse ne dura pourtant pas : la joie d'être libre l'effaça bientôt. Adrien loua alors tout près de chez lui un petit atelier ; il voulait peindre. Le vieux Pascaud trouva moyen de lui faire faire la connaissance d'un peintre qui s'intéressa à lui et lui donna quelques leçons ; et le jeune homme travailla avec ardeur. Claire, complètement rétablie, avait

repris ses travaux ; elle pouvait même s'y livrer avec plus de suite que jadis, car Adrien avait tenu à la décharger des soins du ménage, confiés désormais à la fille de la portière. Adrien voulait que sa mère reprît ses jolies mains, qu'il trouvait si douces quand il était petit. Ils passaient de bonnes journées à l'atelier, lui peignant, elle écrivant ; et le vieux Pascaud venait souvent s'offrir comme modèle : il ne se serait pas permis d'encombrer l'atelier de sa présence, s'il n'avait pas cru y être bon à quelque chose.



Les deux tableaux d'Adrien.



CHAPITRE XXXII

Deux portraits

C'est le 30 novembre, jour de Saint-André, que tombait la fête de M^e Pothain ; et Laure avait coutume d'y songer longtemps à l'avance, et de préparer un joli cadeau. Or tout le cabinet et toute la chambre du notaire étaient remplis de meubles recouverts en tapisserie par les mains de sa fille : on y voyait des coussins, des étagères, des vide-poches, des tabourets, des dessous de lampes, des corbeilles à papiers, et une foule d'autres menus objets faits ou donnés par Laure, tant à la Saint-André qu'au 1^{er} janvier, ou au jour de naissance de son père ; elle ne savait vraiment plus que faire. Elle prit son chapeau, son manteau et son manchon, et pria miss Maggy de l'accompagner chez M^{me} Mauloy, qui lui donnerait peut-être une bonne idée.

M^{me} Mauloy était à l'atelier. Laure s'y rendit, babilla, regarda peindre Adrien, fouilla dans les cartons, examina les études, et finalement, frappée d'admiration devant un profil du vieux Pascaud :

« J'ai mon idée ! s'écria-t-elle, en frappant ses petites mains l'une contre l'autre. Monsieur Mauloy, auriez-vous le temps d'ici le 30 novembre de faire un portrait ?

— Mais oui, mademoiselle, si le modèle consentait à me donner assez de séances.

— Toutes les séances que vous voudrez ! Faites-moi mon portrait pour la fête de mon père, voulez-vous ? Cela lui ferait tant de plaisir, et à moi aussi ! »

Adrien eut comme un éblouissement. Entreprendre une pareille œuvre, une tête de jeune fille ! rendre ce teint transparent, si délicat, si pur, cette fraîcheur de rose du Bengale, ces contours si fins et si arrondis, ces cheveux si légers, d'un blond si doux et si brillant à la fois, quelle audace ! il avait peur d'échouer, et pourtant il avait grande envie d'essayer.

« Vous ne me répondez pas ? reprit-elle, inquiète.

— Je réfléchis, mademoiselle... c'est bien difficile, ce que vous me demandez là.

— Essayez toujours ; je poserai si bien !

— J'essayerai ; mais si je ne réussis pas, vous ne vous moquerez pas de moi.

— Jamais ! » dit Laure à voix basse.

Il la regarda, étonné de ce mot solennel. Elle avait rougi, et ses yeux étaient pleins de larmes. La pauvre enfant avait cru à un reproche d'Adrien pour sa moquerie d'autrefois. Il comprit et lui sut gré de ce remords. Pour la distraire, il lui fit choisir une pose, décider la grandeur du portrait, la toilette qu'elle mettrait, les heures des séances ; et l'on convint de commencer le lendemain.

Adrien réussit au delà de son espoir ; et Me Pothain, le jour de Saint-André, se trouva dans sa chambre entre deux têtes blondes qui lui souriaient, aussi fraîches, aussi gracieuses et presque aussi vivantes l'une que l'autre : celle de sa fille et celle du portrait. Son enthousiasme ne connut pas de bornes quand il apprit le nom du peintre ; il l'avait eu trois ans dans son étude, c'était presque comme s'il lui eût appris la peinture. Il paya généreusement Adrien, l'invita à dîner ainsi que sa mère, et le présenta à beaucoup de personnages influents, qui pouvaient avoir envie de se faire peindre.

Le portrait fut placé dans le salon, et vu par bon nombre de nobles ou riches clients, parmi lesquels il faut citer l'oncle Cbaldry.

Si Me Pothain était fier d'avoir été le patron du jeune artiste, que devait penser M. Chaldry, qui était son grand-oncle ? Ses sentiments étaient fort mêlés ; il y entrait un certain orgueil, qui faisait naître en lui une sorte de tendresse pour ce neveu qui avait su se passer de lui (l'oncle Chaldry, ayant fait sa fortune lui-même, estimait les caractères énergiques). Il y entrait aussi un certain ressentiment de ce qu'Adrien n'avait pas recherché sa protection et avait répondu froidement à ses avances, sans paraître les comprendre ; il y entrait encore un peu de regret et de honte de sa dureté d'autrefois, et, chose étrange, une certaine timidité. Il mourait d'envie de dire tout haut : « C'est mon neveu ! » et de recueillir pour son compte une partie des éloges que l'on accordait au portrait de Laure ; mais il craignait d'entendre cette remarque toute naturelle : « Comment ne l'a-t-on jamais vu chez vous ? » et il n'était pas bien sûr qu'Adrien voulût y venir, s'il se décidait à l'en prier.

Il aurait voulu s'y faire engager par Cécile ; mais Cécile, à toutes les invites qui lui venaient de ce côté-là, faisait la sourde oreille ; elle avait moins envie que jamais d'opérer un rapprochement. L'oncle, entre deux attaques de goutte, entendait parler des folies de Robert, que Cécile lui cachait soigneusement lorsqu'il était retenu par le mal sur son coussin et dans sa flanelle, et il avait des accès de colère qui terrifiaient la malheureuse femme. « S'il déshéritait Robert, pensait-elle, qu'est-ce que nous deviendrions ? » Elle prêchait son fils, qui l'embrassait, lui faisait de belles promesses et recommençait à la première occasion. Ce n'était pas qu'il fût vicieux, mais il ne savait pas résister aux entraînements, et puis, n'ayant pas d'occupations utiles, il se trouvait livré à toutes les tentations qui assiègent les gens désœuvrés. Il avait une certaine affection pour son oncle ; mais cette affection n'était pas bien profonde : c'était du reste la faute de M. Chaldry, qui n'avait jamais eu pour lui ni la sévérité, ni la tendresse d'un père. Robert donc trouvait tout simple de recevoir les dons de son oncle, et il maugréait, comme si on lui eût refusé son dû, quand l'oncle se faisait tirer l'oreille pour payer.

Le fait est que M. Chaldry se faisait beaucoup tirer l'oreille ; et il avait ses raisons pour cela. Lorsqu'il s'était donné le luxe d'un héritier, il n'avait pas prévu que cet héritier lui coûterait si cher. « Dans son temps, » comme il disait, un jeune homme se trouvait riche avec la dixième partie de ce que dépensait Robert ; dans son temps aussi, les domestiques, les maisons, les ouvriers, la nourriture et tout le reste se payaient la moitié de ce qu'il fallait

les payer aujourd'hui. Le revenant des Indes ne s'était donc point, en arrivant à Paris, trouvé aussi riche qu'il avait cru l'être en partant de Calcutta ; et comme il tenait à mener en France une vie somptueuse, il avait cherché les moyens d'augmenter ses revenus. Au lieu d'abandonner complètement ses affaires de Calcutta, où il avait créé des fabriques de tissus de soie et de tissus de coton, il avait conservé un intérêt considérable dans la plus importante de ces fabriques.

Le reste de sa fortune se composait de valeurs déposées chez Me Pothain (celles-ci étaient en sûreté) et de sommes dont il gardait le maniement, et qu'il plaçait dans les entreprises qui lui paraissaient avantageuses. Or il lui était souverainement désagréable, quand il avait tiré de son secrétaire des fonds qu'il destinait à une excellente spéculation, de les verser dans les mains des créanciers de son neveu.

Il se fâchait, il tempêtait ; mais il fallait finir par payer ; et il s'en allait alors, pour ne pas manquer son excellente spéculation, retirer quelques-unes des valeurs dont M^e Pothain avait la garde. M^e Pothain, qui n'aimait pas les spéculations, mais les placements solides, secouait la tête et tâchait de détourner son client de cette voie dangereuse ; mais M. Chaldry était fort entêté, et se croyait un coup d'œil infaillible en affaires ; d'ailleurs il avait toujours réussi, M^e Pothain était obligé d'en convenir. Ils décidèrent pourtant tous deux, d'un commun accord, lorsque Robert fut majeur, que, pour l'habituer à régler ses dépenses, son oncle lui accorderait désormais une pension supérieure à ce qu'il avait payé pour lui dans l'année précédente, mais qu'il ne lui serait pas permis de faire un centime de dettes. Robert fut mandé, averti, admonesté, et, trouvant le chiffre de la pension plus que satisfaisant, il promit de bonne foi tout ce qu'on voulut.

M. Chaldry croyait modérément aux promesses de son héritier ; et quoiqu'il eût été convenu que les fautes passées seraient couvertes par une amnistie générale, et qu'on n'en parlerait plus, l'oncle ne pouvait s'empêcher d'y penser et d'en garder quelque ressentiment. Mécontent de l'un de ses neveux, il se sentit invinciblement attiré vers l'autre ; et, un jour qu'Adrien travaillait dans son atelier, il vit arriver Mahadiah, qui demanda gravement « si monsieur le peintre pouvait recevoir son maître ».

Adrien y consentit : il se trouvait seul ce jour-là. « Si ma mère y eût été, se dit-il, je ne l'aurais pas reçu ; car s'il ne se fût pas montré poli envers elle, j'aurais été obligé de le mettre à la porte. »

On voit qu'Adrien se défiait beaucoup de l'oncle Chaldry.

Il avait tort : l'oncle Chaldry n'avait ce jour-là nulle envie d'être impoli envers qui que ce fût, et il chercha un instant, en regrettant de ne pas le rencontrer, ce regard qui l'avait tant ému à la porte du lycée, plusieurs années auparavant. Il complimenta très-fort le jeune peintre sur le portrait de M^{lle} Pothain, regarda les études qui couvraient les murs, acheta deux petits tableaux dont il fixa lui-même le prix, fort au-dessus de ce qu'Adrien lui aurait demandé, et finit par prier le jeune homme de faire son portrait.

Il voulait être peint dans une belle robe de chambre orientale (il détestait les habits noirs) avec Mahadiah en costume hindou.

Adrien accepta.

Il fut d'abord un peu gêné par le regard de son oncle, qui semblait vouloir le percer à jour ; et Adrien avait résolu de rester pour lui un étranger, comme l'oncle lui-même l'avait décidé autrefois. Il demeura donc froid et presque muet, comme s'il s'absorbait dans son travail. Mais peu à peu, en véritable artiste, il s'éprit de son modèle, et, cherchant à surprendre pour le fixer sur la toile le secret de cette physionomie, non-seulement il répondit à M. Chaldry, mais encore il chercha à animer la conversation et se montra gai et causeur.

L'oncle était charmé, et commençait à se dire, comme autrefois Me Pothain : « Pourquoi n'est-ce pas celui-là ? »

Claire ne paraissait pas à l'atelier.

Le portrait fut fini avant l'ouverture du Salon : M. Chaldry voulut qu'il y figurât, et le fit entourer d'un cadre monumental. A son exemple, Me Pothain y envoya aussi celui de Laure.

Il se réjouissait à l'idée de monter la garde devant le tableau, et d'entendre dire : « La jolie personne ! une vraie rose ! quel air distingué ! quels beaux cheveux ! Savez-vous qui elle est ? » Il y avait de quoi faire demander Laure en mariage par une demi-douzaine de princes, tout au moins.

Si Laure fut demandée par un ou plusieurs princes, il faut croire qu'elle les refusa, car elle resta mademoiselle Pothain.

Mais Adrien, qui s'était présenté à l'exposition petit artiste inconnu, en sortit portraitiste à la mode.

Du matin au soir, chaque jour, il se formait des groupes devant le portrait de M. Chaldry. On admirait la manière large et fine à la fois dont le peintre avait traité cette tête de vieillard aux yeux noirs et à la longue barbe blanche ; on louait les étoffes, les accessoires, le plateau que tenait

Mahadiah en turban blanc, debout derrière son maître, et l'on disait que l'artiste réussissait dans la nature morte aussi bien que dans la nature vivante. Et quand on regardait la fraîche figure de Laure, si rose et si souriante, les éloges redoublaient, et l'on portait aux nues ce jeune peintre si habile dans des genres si différents.

Adrien eut une des premières médailles de cette année-là, et plus de commandes de portraits qu'il n'en pouvait exécuter. Nous citerons seulement celui de la baronne de Lhoseraye, qui voulut être peinte en robe de satin cramoisi.



M. Galleaupin le reconduisit, son bonnet à la main.



CHAPITRE XXXIII

Deux maisons de campagne.

Cependant M. Corbinet était toujours assis à la même table dans l'étude de M^e Pothain ; il n'avait point encore conquis l'objet de ses rêves, savoir, une place spéciale dans un cabinet spécial, apanage inviolable et sacré du premier clerc, et à laquelle on ne pouvait arriver que par la démission ou le décès du titulaire.

M. Corbinet était trop bon chrétien pour désirer la mort de son prochain : mais la démission, quand viendrait-elle ? C'est la question qu'il se posait chaque matin, en voyant le premier clerc, l'homme aux goûts champêtres, qui avait nom M. Galleaupin, entrer, saluer, et aller s'asseoir à son bureau, le tout à heure fixe, avec l'exactitude d'un chronomètre. Les jours et les mois passaient, et il ne se décidait point à céder la place. Sa maison était pourtant bâtie depuis assez longtemps pour qu'il ne courût nul danger d'attraper des rhumatismes en allant y installer ses pénates. Il suffisait à son bonheur, probablement, d'y passer les dimanches ; mais cela ne faisait pas l'affaire de M. Corbinet.

Il est dans la destinée de l'homme d'aspirer à ce qu'il n'a pas et de se soucier fort peu de ce qu'il possède. Pendant de longues années, M. Galleaupin avait vu en rêve une maison blanche, à deux étages et trois fenêtres de façade, précédée d'un terrain planté de poiriers en quenouille entremêlés de rosiers ; il avait fait des économies pour se procurer un jour la félicité d'habiter un pareil palais ; il avait consulté des architectes, des jardiniers, et pris de minutieuses informations pour l'achat du terrain ; plus tard, il avait suivi avec délices le progrès des murs et la pose du toit, la plantation du jardin et le travail des peintres. Mais depuis que rien ne l'empêchait d'aller vivre de ses rentes dans sa propriété, il trouvait une foule de bonnes raisons pour n'en rien faire. Il était depuis si longtemps le bras droit de Me Pothain ! Comment celui-ci ferait-il pour se passer de lui ? Après tout, il n'était pas encore bien avancé en âge : un homme avait-il le droit de se retirer de la vie active, et de priver ses semblables de ses services, tant qu'il était capable de leur en rendre ? La vérité, c'est qu'il avait peur de s'ennuyer une fois sa retraite prise. C'était un philosophe que M. Galleaupin ; il avait eu occasion, en sa vie de clerc, d'observer beaucoup d'hommes et beaucoup de choses, et il lui coûtait de quitter sa place à la lanterne magique.

En homme d'expérience, quand il connut le chiffre de la pension assignée par M. Chaldry à Robert, il ne put s'empêcher de hausser les épaules. « Plus il aura d'argent, plus il en manquera », dit-il à Me Pothain. Le notaire réfléchit un instant et répondit : « C'est bien possible ! »

M. Galleaupin ne s'étonna pas de voir Robert venir toucher gaiement son premier quartier et paisiblement son second ; il ne s'étonna pas davantage de lui voir l'air sérieux pour le troisième et de lui trouver la mine longue pour le quatrième. Enfin, il devina sans hésitation, à l'air âpre et tourmenté avec lequel le jeune homme reçut le premier trimestre de l'année suivante, que cet argent était mangé d'avance et ne ferait que passer par ses mains sans y séjourner. Et il ne fut pas surpris du tout lorsque Robert vint lui demander une avance sur le second trimestre, ce qui arriva au bout d'un mois. Ce mois-là, Robert l'avait passé avec de l'argent extorqué à sa mère.

Ce ne fut point à l'étude qu'il présenta sa requête à M. Galleaupin. Il pensa que dans le tête-à-tête il aurait plus de chances de le persuader, et il prit la peine, un dimanche, de se rendre à la « villa » du premier clerc, qu'il trouva soignant ses rosiers. « Circonstance favorable, pensa-t-il ; je saurai

par où lui plaire, » et, faisant le connaisseur, il loua avec les épithètes les plus flatteuses la Gloire de Dijon et le Géant des Batailles.

M. Galleaupin fut enchanté des connaissances de Robert en horticulture, et il l'en complimenta chaudement. Mais quand le jeune homme, encouragé, essaya, le plus adroitement du monde, de traiter la petite affaire qui l'avait amené, il s'aperçut immédiatement qu'il tentait l'escalade d'un roc taillé à pic. M. Galleaupin l'écouta très-poliment, ne l'interrompit point, mais ne se laissa pas attendrir ; et Robert, quand il eut épuisé toute son éloquence, dut s'en retourner comme il était venu — avec l'espérance en moins.



Au moment où il franchissait, fort désappointé, le seuil de M. Galleaupin, qui le reconduisait, son bonnet grec à la main, avec la plus exquise courtoisie, une porte s'entrebâilla sans bruit, la porte d'un jardin voisin, et aussitôt que M. Galleaupin, rentré chez lui, eut refermé la sienne au loquet, l'autre porte s'ouvrit tout à fait, et une tête y apparut.

Le propriétaire de cette tête, un petit homme râpé qui paraissait avoir pour préoccupation constante d'occuper le moins de place possible, mit dehors une jambe, puis l'autre, jeta tout autour de lui un coup d'œil investigateur, referma doucement sa porte dont il prit la clef, et finalement se dirigea vers Paris, à une vingtaine de pas derrière Robert.



Il ne rentra que longtemps après, et si M. Galleaupin eût été un lynx, animal qui, comme chacun sait peut voir à travers les murailles, il aurait pu, avant de s'endormir, lire sur un registre secret où son voisin écrivait chaque soir ses opérations et observations de la journée, les notes suivantes :

« Chaldry, Robert ; oncle très-riche, âgé ; le jeune homme seul héritier : affaire à conduire avec adresse. »

C'était par habitude et non par besoin, certainement, que le voisin de M. Galleaupin s'encourageait lui-même par écrit à être adroit ; car si loin que sa mémoire remontât, il aurait été bien en peine de découvrir une circonstance quelconque où il eût manqué d'adresse. C'était la qualité qui pouvait lui être la plus utile dans la profession qu'il exerçait.

Quelle était cette profession ? Il s'intitulait homme d'affaires, titre que certains de ses clients prononçaient tout bas usurier. Il s'était créé dans Paris un nombre infini de relations, qui le tenaient au courant des choses qu'il avait besoin de savoir.

M. Retord (c'est ainsi qu'il se nommait) connaissait sur le bout du doigt la généalogie de presque tous les jeunes gens riches de Paris qui attendaient des héritages et qui pouvaient être tentés de les manger d'avance, et il était toujours prêt à leur venir en aide, avec une complaisance inépuisable, dans leurs petits embarras. d'argent. On lui faisait des billets, qu'il renouvelait tant qu'on voulait, sans se montrer pressé de rentrer dans ses fonds : on le payerait sur l'héritage. Seulement, comme pour obliger les gens il était forcé de déplacer ses capitaux, et qu'il prétendait toujours y perdre, il demandait naturellement, pour compenser sa perte, un intérêt un peu élevé : c'était trop juste. Du moins les écervelés qui se mettaient entre ses griffes trouvaient cela trop juste au moment où ils empruntaient ; quand il fallait payer, ils ne le trouvaient plus juste du tout ; mais ils avaient beau crier, M. Retord ne lâchait pas sa proie.

On devine qu'il avait passé sa journée à se renseigner sur la solvabilité de Robert, dont il avait surpris le secret en marcottant ses œillets dans des caisses, sur sa fenêtre du premier étage, juste contre la crête du mur qui séparait sa maison de celle de M. Galleaupin. (M. Retord s'occupait aussi d'horticulture à ses moments perdus.)

Il « conduisit l'affaire avec adresse » et trouva bientôt moyen de faire la connaissance de Robert, puis de mettre sa bourse à la disposition du jeune homme, moyennant certaines conditions que l'étourdi ne prit pas la peine d'examiner. A partir de ce jour, Robert ne demanda plus rien à sa mère ni à son oncle, et M. Chaldry constata avec satisfaction que son héritier s'était rangé, et se félicita d'avoir coupé court aux dettes par le chiffre de la pension.

Cela dura quelque temps et, d'emprunts en emprunts, et de billets en billets, M. Retord se trouva le créancier de Robert pour une centaine de mille francs. Il commençait à penser que M. Chaldry avait la vie dure ; pourtant il patientait, sachant bien que personne n'est éternel.

Cependant Robert, sans se rendre tout à fait compte du chiffre où montaient ses emprunts, n'osait plus l'augmenter ; et, plutôt que de s'arrêter dans sa folle vie, il se remit à faire des dettes chez ses différents fournisseurs. Il trouvait du crédit, l'oncle était si riche ! Quand même il refuserait de payer de son vivant, l'héritage serait toujours là : on n'avait qu'à enfler un peu les mémoires pour y retrouver son bénéfice. Que d'héritiers l'oncle Chaldry s'était préparés, en croyant en choisir un seul !

Et comme sa vieillesse était triste, au milieu de ses richesses ! Quand la souffrance le clouait sur son fauteuil, quelle affection s'empressait auprès de lui et cherchait à adoucir son mal ? Son héritier n'était pas là, il s'amusait ! Ne faut-il pas que jeunesse se passe ? De quoi se serait-il plaint ? Ne l'avait-il pas lui-même pris comme un jouet ? Mahadiah, lui, était toujours là, avec la fidélité aveugle de l'esclave, dont la devise est : « Entendre, c'est obéir ! » Mais cette soumission ne suffisait pas au vieillard, il aurait voulu quelque chose de plus. Cécile le lui donnerait-elle ? Hélas ! Cécile, le cœur serré par l'inquiétude à tous les moments de sa vie, Cécile qui songeait à son fils qui se perdait parce qu'elle l'avait exposé à la tentation, Cécile avait beau multiplier autour de son oncle les attentions et les soins, elle ne parvenait ni à l'aimer, ni à lui faire croire qu'elle l'aimait. Elle plaisantait, elle riait pour l'égayer, mais son rire sonnait faux, et sa voix

était triste. A la maison comme dans le monde, elle mettait sur son visage un masque de gaieté ; mais l'oncle ne s'y trompait pas.

Pendant ce temps, on était heureux rue Saint-Jacques. Adrien aurait voulu laser sa mère dans une rue plus belle, au premier étage de quelque maison luxueuse ; mais elle s'y était refusée, pour ne pas abandonner le vieux Pascaud, qui ne voulait pas entendre parler de déménagement. Elle avait seulement consenti à descendre au troisième étage, d'où la vue était encore belle, et elle y occupait un charmant appartement, où Adrien avait son atelier.

Les mauvais jours étaient passés ; Claire recueillait le fruit de ses peines, elle avait fait un homme de son enfant.

Quand elle entrait à son bras dans quelqu'un des salons choisis où elle avait consenti à l'accompagner, elle était fière de son talent et de l'estime que chacun faisait de lui ; il était fier des regards respectueux qui la suivaient, elle si simple et si digne, et belle encore sous ses cheveux blancs. Car chaque âge a sa beauté, et lorsque l'éclat de la première jeunesse, éclat souvent trompeur qu'on appelle la beauté du diable et qui resplendit à son jour sur les figures même les plus insignifiantes, a été emporté par le temps, l'âme prend sa revanche et illumine des traits que personne n'avait remarqués. N'avez-vous pas dit parfois, en regardant une femme âgée : « Oh ! qu'elle a dû être belle ! — Mais non, répondaient ceux qui l'avaient connue autrefois : elle n'a jamais été mieux qu'à présent. »

Claire rencontrait souvent son oncle, elle causait même avec lui, car il n'avait pas manqué, dès qu'il l'avait vue, d'aborder Adrien et de lui dire : « Présentez-moi donc à votre mère ! » Mais ils s'entretenaient comme deux étrangers, et rien ne pouvait faire deviner les liens qui les unissaient. Il aurait fallu que l'un d'eux fit le premier pas, et rompît la glace qui les séparait ; mais l'un se disait : « Elle est bien fière », et l'autre : « A quoi bon ? Il n'a pas besoin de moi ! »

Cécile saluait sa cousine, lui serrait la main et se taisait : elle n'avait rien de gai à dire. Robert, quand il accompagnait ses parents, se tenait généralement debout près d'une porte avec un air ennuyé. La dansé, la musique, la conversation, étaient des plaisirs trop vulgaires pour lui ; ses amis l'attendaient, et il essayait de tuer le temps en faisant languissamment un tour de valse par-ci par-là. Adrien, qui se faisait maintenant habiller par un excellent tailleur, dansait très-volontiers, surtout quand Laure était là. Laure lui gardait toujours une place sur son carnet, et elle était presque

aussi fière de lui que M^{me} Mauloy elle-même. C'était probablement parce que son portrait avait été le point de départ de la renommée d'Adrien. Me Pothain donnait force poignées de main à l'artiste en l'appelant : « mon jeune ami. » Quand au vieux Pascaud, il était heureux d'apprendre qu'Adrien avait été présenté à tel ou tel homme célèbre, qui lui avait parlé avec bienveillance. Il était, lui aussi, fier des succès du jeune homme dont il s'attribuait sa petite part, ayant plus que personne, M^{me} Mauloy exceptée, contribué à former son esprit.



Les créanciers de Robert.



CHAPITRE XXXIV

Débâcle ! — Tentation.

« Savez-vous la nouvelle, messieurs ? dit M. Corbinet, en levant le nez de dessus son journal. L'affaire des mines du Nichtsberg est complètement coulée, le directeur est en fuite avec la caisse.

— Bah ! dit Poulard, est-ce qu'il y avait quelque chose dedans ?

— Certainement ! Ce gaillard-là avait de l'imagination, il avait présenté le tableau le plus séduisant de cette exploitation de mines... douteuses...

— Douteuses ! pas même, elles n'ont jamais existé que sur ses plans. J'ai un cousin qui a habité longtemps le pays ; il m'assurait, pas plus tard qu'hier, qu'on n'avait jamais trouvé gros comme une noisette de minerais par là.

— Tant pis pour les actionnaires, ils n'avaient qu'à mieux prendre leurs informations. Ce n'est pas le patron qui aurait mis de l'argent là dedans !

— Eh bien, il y a des gens très-forts qui s'y sont laissé attraper : M. Chaldry, par exemple. Il croyait l'affaire superbe et il y perd une forte somme.

— Je le sais bien, j'étais là quand il est venu dans le cabinet du patron pour lui redemander les fonds qu'il voulait placer dans ces mines. M^e Pothain lui a bien dit qu'il avait tort, mais il n'a rien voulu entendre.

— Eh bien, il aurait mieux fait de laisser son argent où il était : il serait plus avancé à l'heure qu'il est. »

Et Poulard se mit philosophiquement à sa besogne, pendant que M. Corbinct repliait son journal.

Cependant la nouvelle faisait son chemin. A midi, on savait dans tout Paris la déconfiture des mines du Nichtsberg, et l'on ajoutait que M. Chaldry y perdait une somme fort considérable. Le bruit en vint aux divers créanciers de Robert, et comme le lendemain matin la nouvelle avait si bien marché qu'on parlait déjà de la vente de l'hôtel Chaldry, le tailleur, le carrossier, le parfumeur et autres personnages qui n'avaient touché, pour prix de leurs fournitures, que la signature de Robert, se trouvèrent, sans s'être donné le mot, réunis dans l'antichambre de l'oncle Chaldry, qui reçut toutes leurs factures à la fois.

On peut se figurer sa rage. La perte qu'il faisait, perte réelle, l'avait déjà fort mal disposé. Il s'emporta et demanda Robert, qui se garda bien de répondre : il s'était caché dès qu'il avait su de quoi il s'agissait. Cécile, toute tremblante, se glissa jusqu'à lui pour lui recommander de ne pas se montrer ; elle craignait un éclat qui séparât à jamais l'oncle et le neveu. M. Chaldry cependant parcourait l'hôtel en rugissant de colère, appelant Robert d'une voix irritée, l'accablant de reproches, et maudissant le jour où il l'avait adopté. Enfin, arrivé au paroxysme de la fureur, il tomba tout à coup sans mouvement aux pieds de sa nièce épouvantée. On le releva, on le porta sur son lit, on courut chercher un médecin, et le malheureux vieillard donna enfin signe de vie et reprit le sentiment. Mais ce fut en vain qu'il essaya de se soulever sur le lit où on l'avait étendu : il avait tout le côté gauche paralysé.

Cent dix mille francs ! s'écria-t-il



Pendant que Cécile et Mahadiah veillaient auprès de lui et que Robert, errant autour de cette chambre où il n'osait rentrer, attendait les nouvelles que sa mère lui faisait passer de temps en temps, les cent voix de la Renommée continuaient à s'occuper d'eux. M. Retord avait déjà appris,

sans beaucoup s'en inquiéter, la déconfiture des mines du Nichtsberg ; il savait que toute la fortune de M. Chaldry n'était pas là dedans.

Mais quand il sut, par ses pourvoyeurs de nouvelles, les réclamations des créanciers de Robert, la colère et la maladie de son oncle, M. Retord dressa l'oreille.

Si, comme on l'assurait, M. Chaldry avait déshérité son neveu, le prêteur n'avait plus à compter sur la succession, et son argent courait grand risque d'être perdu. Tout frémissant d'indignation et de crainte, il quitta sa maison de campagne et ses œillets, et s'en vint trouver son débiteur.

On l'introduisit dans la chambre de Robert, où les épais tapis étouffèrent le bruit de ses pas, si bien qu'il se trouva tout près du jeune homme sans que celui-ci l'eût entendu entrer. Il tressaillit en l'apercevant.

« M. Retord ! s'écria-t-il

— Oui, c'est moi, mon cher monsieur. J'ai appris le malheur qui vous... qui vous a frappé... et je viens causer avec vous d'une petite affaire que nous avons ensemble depuis quelque temps déjà... »

Robert n'osait pas comprendre ; il restait immobile, le regardant de ses yeux agrandis par la terreur. L'autre continua :

« Je me trouve dans des embarras... de grands embarras d'argent... cela peut arriver à tout le monde... et je viens vous prier de vouloir bien... comment dirai-je ?... acquitter les petites dettes que vous m'avez fait l'honneur de... contracter envers votre humble serviteur. »

Il plaça devant Robert un bordereau parfaitement en ordre et de la plus belle écriture qui se pût voir. Robert lut machinalement :

Le 8 mai 18**	5000 francs.
Le 15 juillet	7000 —
Le 10 octobre	8000 —
Etc..., etc..., etc...	

Il laissa de côté ces dates qui ne lui rappelaient rien, et arriva rapidement au total.

« Cent dix mille francs ! s'écria-t-il. Mais c'est impossible !

— Le détail en est exact, répondit M. Retord en s'inclinant poliment, et je ne crois pas m'être trompé dans l'addition. Monsieur a sans doute pris note des.. différentes petites avances que... j'ai eu l'honneur de lui faire ? »

Robert ne répondit pas.

« Monsieur Retord, dit-il après un long silence, vous devez comprendre que dans un pareil moment... avec mon oncle malade... il m'est impossible de me procurer cette somme. Accordez-moi du temps ; je chercherai, j'aviserai... Vous m'aviez toujours dit que cet argent ne vous était pas utile et que vous attendriez...

— Oui, l'héritage de monsieur votre oncle ; mais s'il vous déshérite, comme cela se dit, qu'est-ce que je deviendrai, moi pauvre homme ? C'est le pain de mes vieux jours que je vous ai confié ; vous ne pouvez pas mettre sur la paille un honnête homme qui a voulu vous obliger.

— Mais cet intérêt... c'est de l'usure ! c'est une infamie ! s'écria Robert qui perdait toute prudence. Vous ne pouvez pas exiger cela de moi !

— Oh ! oh ! mon jeune monsieur, si vous le prenez sur ce ton-là, je serai fort à mon aise pour vous répondre. Vous l'avez accepté, cet intérêt, quand vous aviez envie de mon argent. A présent, je veux le ravoir ; tâchez de le trouver, empruntez-le à vos amis si vous voulez, cela ne me regarde pas ; mais je veux mon argent demain, à cette heure-ci, ou je m'en vais le réclamer à M. Chaldry, malade ou non, cela m'est égal. Demain, entendez-vous ? Ce serait une belle affaire, s'il vous a déshérité, qu'il mourût avant que je fusse payé ! »

Il sortit sans saluer son débiteur, qui ne songea pas à le reconduire et demeura à la même place, immobile et comme pétrifié. Ce chiffre terrible : cent dix mille francs ! lui bourdonnait dans le cerveau ; il le voyait écrit partout, comme l'arrêt de sa perte. Si la réclamation de M. Retord arrivait jusqu'à l'oncle Chaldry, c'en était fait de Robert. Le vieillard pourrait encore, une fois le premier moment de colère passé, pardonner les autres dettes ; mais que son neveu eût escompté son héritage et envisagé le moment de sa mort comme le gain d'un gros lot, il ne pourrait pas pardonner cela. Chassé, déshérité, que deviendrait Robert ? Une seule chance lui restait, c'était qu'un nouvel accès de rage et de douleur provoquât chez son oncle une attaque nouvelle et définitive, qui l'emportât avant qu'il eût pu changer son testament... Robert se cacha le visage dans ses mains ; il avait horreur de lui-même, en se voyant sur le point de ne plus redouter, de désirer presque la mort de celui qui avait tant fait pour lui.

« Je trouverai cet argent ! Il faut que je le trouve ! » s'écria-t-il avec la résolution du désespoir.

Il sonna son domestique, se fit habiller, monta en voiture et se rendit tour à tour chez tous ses compagnons de plaisir. Il leur avait prêté si souvent !

Quelques-uns même lui devaient encore ; pourraient-ils refuser de l'obliger ? Il se raccrocha à l'espoir et commença sa tournée avec confiance.

A mesure qu'il avançait, cette confiance diminuait. Les jeunes gens qui passent leur vie à s'amuser n'ont jamais assez d'argent pour eux, comment en auraient-ils pour les autres ? Presque tous congédièrent Robert avec les plus chaudes protestations de dévouement et d'amitié ; ils étaient désolés, désespérés de ne pouvoir lui venir en aide, mais leur bourse était à sec pour le moment.

L'un venait de faire une perte au jeu, l'autre avait acheté des chevaux pour faire courir, un troisième venait de renouveler son mobilier, un quatrième se mariait et s'était ruiné pour la corbeille ; ils espéraient être plus heureux une autre fois. Ceux qui devaient de l'argent à Robert prirent un air piqué, ils ne se seraient pas attendus à une telle défiance de sa part. Enfin le malheureux n'avait récolté que quatre mille cinq cents francs, lorsqu'il descendit à la porte du baron de Lhoseraye, qu'il avait gardé pour le dernier, sachant bien qu'il n'y avait pas grand'chose à attendre de lui.

Le baron n'était pas chez lui ; il dînait en ville et ne devait rentrer que fort tard dans la soirée. « Je reviendrai », se dit Robert, se rattachant à sa dernière espérance, si peu solide qu'elle fût. Il rentra, dîna seul (Cécile ne quittait pas le malade) et alluma ensuite un cigare pour passer le temps en attendant l'heure à laquelle il pourrait trouver le baron.

Tout en fumant, il se livrait à une foule de calculs. Quelle somme Adhémar pourrait-il bien lui prêter ? Il se trouvait souvent à court d'argent, c'était vrai ; mais enfin il y avait des moments où il touchait ses revenus ; et puis, pour obliger un ami, ne peut-on engager un peu de son capital ? Robert l'avait obligé tant de fois, lui ! Adhémar ne pouvait manquer d'être sensible à la détresse du jeune homme... Oui, il donnerait, sans doute, mais ce qu'il donnerait ne suffirait pas pour payer M. Retord. Comment combler le vide ? Robert possédait à la vérité des objets d'art et de fantaisie, des armes de luxe, quelques bijoux, tout cela pouvait être vendu ; mais on vend mal quand on se hâte et quand on se cache, et le temps pressait : l'usurier serait là le lendemain matin.

Vers onze heures du soir, Robert sortit. Adhémar n'était pas encore rentré, il l'attendit. Il aurait pu s'en dispenser ; le baron avait été tout aussi malheureux que lui dans ses paris aux courses, et le soir même il venait encore de perdre au jeu ; il n'avait pas cinq cents francs disponibles. Quant

à attaquer de nouveau son capital, ou plutôt celui de la baronne, il n'y avait pas à y songer ; la baronne trouvait qu'on avait déjà eu recours beaucoup trop souvent à cet expédient-là, et elle ne voulait plus en entendre parler. Adhémar prodigua à son ancien élève les consolations banales, mais il ne lui donna point d'argent, et Robert sortit de chez lui à minuit passé, complètement désespéré cette fois. Il erra au hasard dans les rues. « Où aller ? que faire ? se demandait-il. Rentrer dans la maison de mon oncle, pour en être chassé demain matin ignominieusement ? Mieux vaut n'y rentrer jamais. Il ne faut pas que ce Retord m'y trouve... Moi absent, il fera ce qu'il voudra, je ne le verrai pas du moins... Avec la somme que j'ai sur moi, je puis gagner l'Amérique... on y fait fortune, cela s'est vu souvent... mais ma mère !... Oh ! pauvre mère ! qui aurait dit, quand nous vivions à Lille, si heureux, que nous en viendrions là !... »

Il passait à ce moment dans une petite rue sombre dont tous les magasins étaient fermés. Son pied heurta un objet mobile dont le contact l'étonna : il se baissa pour le ramasser.

« Un portefeuille ! » se dit-il, et le cœur lui battit sans qu'il sût pourquoi.

Il serra le portefeuille et chercha quelque lumière qui lui permît d'examiner sa trouvaille. Tout au bout de la rue, on voyait encore un rez-de-chaussée éclairé : Robert s'y rendit en pressant le pas.

C'était un pauvre petit café, complètement vide de consommateurs. La dame de comptoir s'endormait dans son fauteuil, et le seul garçon qui fût resté rangeait les chaises d'un air engourdi.

Robert alla s'asseoir dans un coin, et demanda un bock de bière et un journal. Quand il fut servi, il se fit du journal un abri contre les regards du garçon, qui d'ailleurs ne faisait pas grande attention à lui, et tirant le portefeuille de sa poche, il l'ouvrit.

Le portefeuille était grand et gonflé, et au premier coup d'œil que Robert jeta sur son contenu, il reconnut ce papier blanc orné de dessins bleu pâle... des billets de banque ! D'une main tremblante, il les examina, les compta, vida toutes les poches du portefeuille...

Pas une lettre, pas une carte de visite, aucun papier qui pût faire connaître le nom de celui qui avait perdu cette nuit-là cent mille francs sur le pavé de Paris !

Cent mille francs ! Si M. Retord recevait une pareille somme, il serait trop heureux d'attendre pour le reste de sa créance... de l'abandonner peut-être... Robert, d'une main fiévreuse, renferma les billets et cacha le

portefeuille dans la poche de son vêlement qu'il boutonna sur sa poitrine ; puis il paya et sortit. Il n'aurait pu rendre compte de ce qui se passait dans sa tête, il ne réfléchissait pas, il ne pensait pas ; mais il lui semblait qu'il était délivré d'un cauchemar, qu'il échappait à un grand danger, et il se sentait joyeux et comme triomphant. Il reprit le chemin de sa demeure, il ne savait plus trop où il était, et personne ne pouvait le renseigner, car tout était fermé et silencieux.

Il finit par se reconnaître ; il se trouvait fort loin de chez lui, dans un quartier où il n'était presque jamais venu.

Il avait une longue marche à faire, et la nuit s'avavançait. On était au milieu de l'été, et le ciel, presque clair encore vers l'occident, commençait déjà à blanchir du côté de l'orient. Robert ne s'était jamais trouvé à pied dans les rues à pareille heure.

Pendant qu'il marchait, la fraîcheur du matin agissait sur son cerveau, et l'ordre se remettait dans ses idées. Sa joie s'était évanouie, il se sentait troublé et las : était-ce la fatigue de cette nuit errante ? Il tâta de temps en temps le portefeuille pour s'assurer qu'il était toujours à la même place ; car, pensait-il, l'autre l'avait bien perdu, si je le perdais aussi, moi ? Et cette idée le fit retomber dans ses angoisses de la soirée précédente. « Mais celui qui l'a perdu, que fait-il à cette heure ? » Robert n'y avait pas encore songé.

Il se trouvait à ce moment devant Saint-Germain-des-Prés, il vit un banc et s'assit.

Le jour se faisait peu à peu, un beau jour de juin, et le vieux clocher roman dressait sa silhouette sur le ciel déjà clair. Robert pensait au propriétaire du portefeuille.

« Le malheureux ! quelle nuit il doit passer !... Rah ! quand on porte cent mille francs dans un portefeuille, c'est qu'on en a bien d'autres... pourquoi l'a-t-il perdu ? Il y avait des courses aujourd'hui, c'est peut-être de l'argent gagné en pariant, ou au jeu...

» Impossible de retrouver à qui cela appartient, d'ailleurs ; le portefeuille ne contient pas le moindre indice ; un autre l'aurait trouvé qu'il l'aurait gardé, certainement ; autant vaut que ce soit moi qui en profite... et une fois sauvé des griffes du Retord, je jure bien de me contenter de ma pension et de ne plus faire un sou de dettes... »

« Une !... deux !... trois !... quatre heures !... » sonna l'horloge de la vieille église, et sa voix parut à Robert plus terrible que la trompette du jugement dernier.

« Dormez en paix, vous qui avez le cœur pur ! disait la voix de l'horloge ; éveillez-vous gaiement, bons travailleurs, et que Dieu bénisse votre journée ! reprenez humblement et courageusement votre fardeau, coupables que le repentir ramène au bien, et qui consacrez le reste de vos forces à réparer le mal commis ; tremblez, vous qui vous engagez dans la voie du crime, car vos nuits seront désormais sans sommeil, et le remords sera le compagnon de toutes vos heures ! Dites adieu à la paix et à la joie, car vous ne les connaîtrez jamais plus, jamais plus ! »

Était-ce l'horloge qui parlait ainsi, ou la conscience de Robert ?

Toujours est-il que l'horreur de l'action qu'il commettait lui apparut nettement tout à coup ; il lui sembla que la vieille église l'accusait, le menaçait ; il crut entendre le mot : voleur ! et, épouvanté, il se releva et s'enfuit à l'aventure.

La vie commençait à renaître dans Paris ; les maraîchers et les laitières arrivaient dans leurs charrettes, les moineaux voletaient par bandes et se poursuivaient avec des cris aigus, les chiens jappaient joyeusement au nez des chevaux, et les gens échangeaient de gais bonjours en se félicitant de la belle journée. « Que tout ce monde-là est heureux ! » pensa Robert. On le regardait avec étonnement : on ne voit pas beaucoup de ses pareils dans les rues entre quatre et cinq heures du matin. Il marchait toujours.

Il arriva devant la maison de M. Chaldry, il ne sonna pas. Les paroles que son oncle lui avait dites une fois : « Si je vous voyais cité en justice pour une escroquerie, je vous étranglerais de mes vieilles mains, » lui revinrent en mémoire. « Voleur, se dit-il ; oui, je serais un voleur ! Moi ! moi ! ce n'est pas possible ! Mais que vais-je devenir alors ? Dans quelques heures ce misérable Retord sera là... et si ce portefeuille est encore dans mes mains... Non ! je n'entrerais pas ! »

Il s'éloigna.

« Il faut le rendre, le rendre ! » lui disait sa conscience.

« Oui, il faut le rendre, répondait-il ; mais si je le rends, je suis perdu ! Que je voudrais ne pas l'avoir trouvé !

« Oh ! qui viendra à mon secours ! »

Il leva les yeux comme pour invoquer le ciel ; son regard rencontra la plaque bleue qui portait le nom de la rue au coin de laquelle il était arrivé.

« Rue Saint-Jacques ! » s'écria-t-il. Et, au grand étonnement des petits marchands qui commençaient à enlever les barres de fer de leurs devantures, il se mit à courir et arriva bien vite au bout de la rue.

Une fenêtre s'ouvrait en ce moment, la fenêtre de l'atelier d'Adrien. L'artiste matinal prenait le frais en fredonnant un gai refrain, avant de se mettre au travail.

Il vit Robert passer comme un éclair, entrer dans l'allée au-dessous de lui, et il se demandait encore si c'était bien lui, lorsqu'il le vit se précipiter dans son atelier, dont la porte était restée entr'ouverte.

« Tiens... prends... ôte-moi cela..., lui dit Robert d'une voix étouffée, en lui mettant le portefeuille entre les mains. Empêche-moi de commettre une infamie... Je ne sais plus où j'en suis... je crois que je deviens fou ! »

Et, se jetant sur un divan, il cacha sa figure dans les coussins et se mit à sangloter et à pleurer comme un enfant.



Robert vint s'agenouiller au pied du lit.



CHAPITRE XXXV

Lettre de l'Inde.

Or, pendant que l'oncle Chaldry, étendu sans mouvement sur son lit, songeait amèrement à la conduite de son neveu et à la brèche faite à sa fortune, une nouvelle capable d'achever la ruine de son cerveau ébranlé s'avancait vers son logis dans la boîte du facteur.

Cette nouvelle, qu'apportait une lettre d'outre-mer, parvint, sur un plateau d'argent, dans la chambre du malade, entre sept et huit heures du matin. Cécile, fatiguée de sa nuit de veille, s'était endormie dans un fauteuil.

« Qu'est-ce que c'est ? dit péniblement le vieillard.

— Une lettre de l'Inde ! répondit Mahadiah en la lui présentant.

— Je ne peux pas la prendre ! dit le malade après un effort inutile. Tire les rideaux, ouvre la lettre et tiens-la devant moi. »

Mahadiah obéit ; mais les yeux de M. Chaldry ne voyaient qu'un brouillard noirâtre sur le papier blanc.

« Mes yeux aussi ! dit-il avec désespoir. Ma nièce, lisez-moi cette lettre, s'il vous plaît. »

Cécile, réveillée en sursaut, prit la lettre sans trop savoir ce qu'elle faisait, et lut à haute voix ce qui suit :

« Calcutta, le ***

» Monsieur, j'ai l'honneur de vous avertir du malheur qui nous est arrivé. Le feu a pris à la fabrique : on a fait ce qu'on a pu pour l'éteindre, mais le vent rabattait les flammes, et presque tous les bâtiments ont fini par être brûlés. M. X*** (c'était l'associé de l'oncle Chaldry) a voulu, malgré tout ce qu'on lui a dit, rentrer dans la maison pour sauver les papiers et les valeurs : il y a péri sans rien sauver. Tout est perdu ; il ne reste que le terrain et les machines, qui ont souffert, mais qui pourraient être réparées ; seulement il n'y a plus personne à la tête de l'entreprise, et il faudrait de l'argent pour tirer parti du peu qui n'a pas été détruit. Si vous pouviez venir, monsieur, vous parviendriez sans doute à liquider la situation sans faillite. Les divers employés de la maison vous prient d'avoir égard à leurs services, et de vouloir bien leur faire payer ce qui leur est dû : nous étions à la fin du mois, et plusieurs avaient placé dans la maison leurs économies dont ci-joint le détail.

» Je vous attends, monsieur, avec une grande impatience, et je me tiens à votre disposition pour faire tout ce qui sera en mon pouvoir.

» J'ai l'honneur d'être, etc. »

La lettre était signée d'un nom inconnu à Cécile.

Elle avait commencé cette lecture sans en comprendre la portée ; à mesure qu'elle avait compris, elle avait hésité à poursuivre et elle avait plusieurs fois essayé de s'arrêter. Mais un « continuez » dit d'une voix brève par l'oncle Chaldry avait accueilli chacune de ces tentatives, et quand elle eut fini, elle resta quelque temps sans oser lever les yeux sur son oncle. Ce fut Mahadiah qui s'aperçut le premier de l'état du vieillard.

Cécile prit la lettre et la lut à haute voix.



« Le maître est évanoui ! » dit-il d'un air effrayé.

Il l'était en effet, et il ne revint à lui que pour se livrer au désespoir.

« Malheureux ! s'écriait-il, malheureux ! Ah ! j'ai voulu un héritier ! un héritier !... Mon héritier, un dissipateur ! mon héritage, perdu ! »

Il se tut un instant.

« Faillite ! reprit-il tout à coup. La lettre parle de faillite ! Ruiné, trahi, déshonoré ! c'est trop, trop !.... Mahadiah, nous partons pour les Indes.... Aide-moi à me lever ! »

Se lever, pauvre vieillard ! il ne pouvait pas même se remuer : la paralysie clouait ses membres sur le lit où on l'avait étendu. Quand il eut bien compris son impuissance, il se tut et ferma les yeux, et dans les rides de ses joues deux grosses larmes roulèrent.

« Le maître pleure ! » dit Mahadiah, près de pleurer lui-même.

Le vieillard ouvrit les yeux.

« Tu m'aimais, toi, mon pauvre Mahadiah... Je suis brisé, à présent, c'est fini..., mais je ne laisserai pas un nom flétri : tout sera payé... Cécile, vous ferez prévenir M. Pothain de venir ; il se chargera de mes affaires. On vendra l'hôtel, on retirera mes fonds de partout où ils sont, et l'on payera tout, ici et là-bas : je veux en être sûr avant de mourir.

— Mon oncle ! mon oncle ! s'écria Cécile éperdue, pardonnez-nous, pardonnez à Robert.

— Robert..., oh ! oui, je peux lui pardonner..., il sera assez puni ! Allez le chercher ; je veux lui dire moi-même de quoi il hérite, je veux qu'il sache qu'il ne restera rien après moi, rien ! Allez ! »

Cécile se rendit à l'appartement de Robert. Elle ne l'avait pas vu depuis vingt-quatre heures, car elle n'avait pu quitter le malade ; elle croyait le trouver chez lui, puisqu'elle lui avait fait promettre de ne pas sortir et d'attendre qu'elle tentât un essai de réconciliation. Elle fut surprise de ne pas le voir.

« Où est M. Robert ? demanda-t-elle au valet de chambre.

— Je ne sais pas, madame, il est sorti ; je ne l'ai pas vu depuis hier soir onze heures.

— Comment, onze heures ? Et où l'avez-vous vu à onze heures ? comment ne vous a-t-il pas sonné ce matin, puisqu'il est déjà sorti ?

— Monsieur est sorti seul à pied, hier soir, à onze heures, comme je viens de le dire à Madame, et il n'est pas rentré de la nuit. »

Cécile, bouleversée, revint trouver l'oncle Chaldry, à qui elle ne put cacher son trouble. En apprenant la disparition de son héritier, le vieillard sentit se réveiller son affection pour lui. Il s'accusa d'avoir été trop sévère ; peut-être le malheureux, n'espérant plus de pardon, s'était-il enfui bien loin, peut-être avait-il été attaqué par des malfaiteurs, assommé, jeté par-dessus

un pont, et l'oncle Chaldry augmentait sa fièvre en supposant à chaque instant quelque nouveau malheur qui avait pu frapper le fugitif. Tous ces discours, faits d'une voix entrecoupée et haletante, étaient effrayants à entendre, et la pauvre Cécile était plus morte que vive, quand on vint l'avertir qu'une dame la demandait.

« Je ne reçois personne, » commençait-elle à dire ; mais elle jeta les yeux sur la carte qu'on lui présentait.

« Claire ! » s'écria-t-elle, et elle courut au-devant de la visiteuse comme si elle eût attendu d'elle le salut.

« Il est chez moi ! » lui dit sa cousine en lui ouvrant ses bras.

Cécile s'y jeta en pleurant ; son pauvre cœur se dégonflait, elle respirait enfin, il lui semblait qu'elle s'éveillait d'un long cauchemar, et elle oubliait tous les malheurs dans cette pensée : Il est retrouvé ! il est vivant !

« Viens avec moi, viens ! dit-elle en entraînant Claire, qu'elle amena jusqu'au pied du lit de l'oncle Chaldry.

— Mon oncle, lui dit-elle, voici Claire ! Elle a retrouvé Robert !

— Claire ! balbutia le malade. Ma nièce Claire ! et Adrien ?

— Adrien viendra, mon cher oncle, répondit M^{me} Mauloy, dès que vous voudrez le voir, il viendra avec Robert.

— Va les chercher, ma fille !

— Mahadiah y va ! » interrompit l'Hindou, qui sortit vivement de la chambre.

Quand il revint, ramenant les deux jeunes gens, Claire, penchée sur le malade, achevait de lui raconter les dernières vingt-quatre heures de Robert. Elle avait excusé le jeune homme de son mieux, rejetant ses fautes sur cet infâme Retord qui l'avait tenté, et sur Adhémar qui l'avait entraîné, et elle avait insisté sur l'horreur que l'argent volé avait inspiré à Robert, et sur le courage qu'il avait eu de résister à la tentation rencontrée sur son chemin.

« Adrien tout d'abord l'a reçu froidement, dit-elle ; il ne savait rien de ce qui vous arrive, et il ne comprenait pas pourquoi Robert, avec qui il n'a jamais été lié, venait s'adresser à lui. Mais il a vu bien vite que son cousin était de bonne foi, que son repentir était sincère ; il a tâché de le consoler et m'a appelée pour me demander conseil. J'ai pensé que vous deviez être très-inquiets, et je me suis chargée de vous faire les aveux de l'enfant prodigue. Ne voulez-vous pas lui pardonner ? Je vous réponds de lui.

— Et vous devez vous y connaître, Claire, vous qui avez su faire de votre fils un homme qu'on admire et qu'on respecte partout. Si c'était lui qui fût

mon héritier, je mourrais tranquille ; il est capable de travailler, il ne craint pas la ruine...., mais ce malheureux, que va-t-il devenir ? Car vous ne savez pas tout : ma dernière fabrique est brûlée, mon associé a péri ; il faut que je tiennent à la fois mes engagements et les siens ; après moi il ne restera rien à Robert.

— Il se relèvera, mon oncle, il travaillera, Adrien l'aidera ; ayez confiance, je vous en prie, et permettez-lui de revenir près de vous.

— Où est-il ? »

Claire fit un signe, et Robert, qui s'était caché derrière un rideau, vint s'agenouiller au pied du lit en cachant sa figure dans ses mains. Son oncle le regarda quelque temps.

« Robert, dit-il enfin, tu n'as pas sali mon nom, c'est bien. Je te pardonne le reste. »

Et comme Robert repentant couvrait de larmes et de baisers sa main inerte, il ajouta :

« Mais... tu as donc du cœur ? »

Du cœur ! hélas ! oncle Chaldry, votre étonnement est votre condamnation. Si, lorsque vous avez pris vis-à-vis de lui le nom de père, vous en aviez pris aussi la tendresse, si vous aviez vu en lui autre chose que l'héritier de votre nom et de vos biens, si vous aviez parlé quelquefois à ce cœur que vous découvrez aujourd'hui, cela aurait mieux valu, pour vous et pour lui !

Adrien avait suivi son cousin. L'oncle Chaldry les considéra tous deux d'un air attendri, puis son regard chercha Claire et Cécile.

« Je suis heureux ! dit-il. Ruiné, malade, mourant..., et je suis heureux !

— Maître guérira ! » dit Mahadiah, qui s'était rapproché du lit comme pour faire entendre qu'il pensait être aussi de la famille.

« Mon brave Mahadiah ! Claire, vous ne l'abandonnerez pas quand je n'y serai plus... Claire, Adrien, vous ne savez pas combien il y a de temps que je désirais vous appeler près de moi, vous dire : Soyez aussi mes enfants ! et je n'osais pas..., une mauvaise honte..., j'avais peur d'être repoussé... et je continuais à vous parler comme à des étrangers. »

A ce moment, James, le domestique de Robert, entra d'un pas discret.

« Qu'est-ce, James ? » demanda M. Chaldry en le voyant s'approcher de son maître.

« Monsieur, c'est un vieux petit monsieur qui est déjà venu hier ; il désire parler à M. Robert.

— Si c'est M. Retord, dites-lui de ma part que mon notaire va être chargé aujourd'hui même de régler cette affaire-là avec les autres ; je l'ai fait prier de venir. »



La commission fut faite, après quoi James s'en alla raconter à l'office qu'il n'avait jamais vu de mine si déconfite que celle qu'avait faite le vieux petit monsieur en recevant le message de M. Chaldry.

« Et le portefeuille, où est-il ? demanda l'oncle à ses neveux. Il faudrait aller le déclarer à la police.

— C'est fait, mon oncle, répondit Adrien ; nous y avons passé en venant ici. Le portefeuille était déjà signalé à tous les postes de police de Paris. Celui qui l'a perdu est un négociant qui venait de réaliser tout son avoir pour aller retrouver sa famille à l'étranger, où il va fonder un établissement. Le malheureux faisait pitié, à ce que nous a dit l'employé, quand il est venu déclarer sa perte : il n'avait plus sa tête, et c'est à peine son était capable de dire dans quel quartier l'accident lui était arrivé. Lui et les siens se seraient trouvés dans une misère complète si le portefeuille ne s'était pas retrouvé. On lui a immédiatement envoyé une dépêche et il doit être hors de peine à l'heure qu'il est



Le vieux Pascaud apprit à jouer aux cartes.



CHAPITRE XXXVI

Où il est question d'affaires.

Si M^e Pothain n'était pas le plus riche des notaires de Paris, il en était certainement le plus prudent et le plus habile, et les affaires de l'oncle Chaldry ne pouvaient être mises en de meilleures mains. Il vint s'établir dans la chambre du malade pour examiner avec lui le parti à tirer de la situation. L'oncle Chaldry avait bonne mémoire ; la paralysie n'avait pas atteint son cerveau, et il se rappelait avec la plus grande précision les faits, les dates et les chiffres dont on avait besoin. On put réaliser des sommes plus que suffisantes pour payer les dettes de Robert et le désastre de Calcutta, et pour rétablir la fabrique. Mais là était la difficulté : il aurait fallu que l'oncle Chaldry eût conservé son activité d'autrefois, et qu'il allât se mettre à la tête de l'entreprise. Or l'oncle Chaldry, qui reprenait très-lentement ses forces, n'avait pas recouvré l'usage de son bras gauche et ne pouvait s'appuyer sur la jambe du même côté ; et il était à craindre qu'il n'arrivât jamais à marcher sans l'aide de béquilles et sans l'appui de Mahadiah. Il faudrait donc vendre à vil prix les débris des machines et

renoncer à relever la fabrique ; et alors il ne resterait au millionnaire d'hier que 10 000 francs de rentes, à peu près, pour vivre avec sa nièce et Robert.

« Si seulement je l'avais dressé au commerce ! » disait le pauvre vieillard.

Adrien ne touchait plus à ses pinceaux. Toutes les heures qu'il ne passait pas dans la chambre de son oncle, aidant Me Pothain à classer les papiers, il les consacrait, en compagnie de Robert, à une occupation inconnue, qui les entraînait, fort loin du logis et qui salissait beaucoup les vêtements, car ils rentraient tard, las et poudreux, et leur linge était criblé de taches noirâtres.

Un matin, Adrien emmena sa mère dans l'atelier.

« Mets-toi là, bien commodément dans un fauteuil, lui dit-il ; j'ai besoin de ta tête.

— Tu l'as déjà faite bien des fois, ma vieille tête, répondit la mère ; est-ce que tu veux la mettre dans un tableau !

— Non ; je veux faire ton portrait, un tout petit portrait, que je puisse emporter si... si je te quittais pendant quelque temps.

— Tu veux me quitter ! »

Il s'agenouilla devant elle et lui prit les mains.

« Je ne te quitterai que si tu le veux bien ; mais tu le voudras, j'en suis sûr. Notre oncle ne peut pas aller dans l'Inde : je veux le remplacer et sauver une petite partie de sa fortune.

— Toi ! mais tu ne connais rien à l'industrie !

— Mais si ! voilà un mois que j'étudie dans une fabrique avec Robert, qui y met une ardeur !... il en sait autant que moi, en fait de machines et de fabrication, seulement je connais mieux les affaires que lui ; mes trois ans de notariat se retrouvent. L'employé qui a annoncé le désastre à mon oncle est très-habile et très-honnête à ce qu'il paraît ; il complétera notre éducation ; seulement il n'aurait pas assez d'autorité pour diriger l'affaire ; il faut que ce soit un Chaldry, oncle ou neveu. Donc si tu le permets, nous partons par le prochain paquebot ; j'installe Robert là-bas, je relève l'usine et je reviens dès que tout marchera bien. Veux-tu ? »

Il chercha le regard de sa mère pour y lire le consentement qu'il demandait. Elle avait instinctivement tourné les yeux vers une esquisse du portrait de Laure, essai d'une pose abandonnée pour le portrait définitif. Adrien la comprit.

« Que veux-tu ! dit-il en soupirant : tu m'as appris à ne pas me chercher moi-même... Et puis, est-ce que je sais ce qu'elle pense ? elle dansait avec

Robert aussi volontiers qu'avec moi, plus peut-être... et si elle le préfère, raison de plus pour que je l'aide à se faire une fortune... Moi, je ne serai jamais assez riche pour la fille de Me Pothain. »

Claire serra son fils dans ses bras.

« Je consens : tu es un homme, tu as besoin d'agir, tu désires te mesurer avec les difficultés de la vie, c'est tout simple ! Va donc, mon enfant, va voir de nouveaux pays et de nouveaux hommes : ton talent ne peut qu'y gagner. Va, sauve les débris de cette fortune qui aurait pu être la tienne... tu me regardes d'un air surpris ?... Oui, il est temps que je te dise ce secret : ton oncle ne voulait qu'un héritier, et il ordonna (tu avais douze ans alors) que le sort décidât entre toi et Robert.

— Et le sort m'a favorisé ! s'écria Adrien. Je ne valais pas mieux que Robert, mère, et si j'avais été élevé comme lui, je serais peut-être tombé plus bas... Quel bonheur pour moi d'être resté ton enfant, à toi seule !

— Ce n'est pas le sort, mon fils... c'est moi, qui ai craint pour toi les séductions de la richesse ; c'est moi, qui avais promis à ton père de le remplacer près de toi et de ne céder à personne mes droits sur toi ; c'est moi qui ai refusé de t'exposer au hasard de cette loterie. Je ne t'en demande pas pardon ; je sens que tu m'approuves et que tu me remercies dans ton cœur.

— Et tu t'es vouée au travail et à la pauvreté ! Et tu as failli y laisser ta santé, même ta vie ! O mère, mère, jamais il n'y a eu une mère comme toi !

— Si j'avais eu besoin d'une récompense, je serais bien payée aujourd'hui, dit Claire en pleurant de joie sous les baisers de son fils. Espère à ton tour, mon enfant ; deviens un grand artiste, et aie confiance en l'avenir ! »

La semaine suivante, Adrien et Robert, munis des pleins pouvoirs de l'oncle Chaldry, partirent ensemble pour Calcutta. Puis l'hôtel fut vendu, et le vieillard, qui n'avait plus besoin de vastes salons (il ne pouvait pas même parcourir sa chambre tout seul), vint demeurer rue Saint-Jacques, au-dessous de l'appartement de Claire, avec Cécile et le fidèle Mahadiah.

« Je suis bien aise que votre oncle soit enfin installé ici, dit le vieux Pascaud à Claire, lorsqu'elle rentra chez elle, après avoir aidé sa cousine à emménager ; au moins on vous verra un peu. Voilà six semaines que je passe mes journées et mes soirées tout seul comme le rat dans son fromage, et je me sens redevenir le misanthrope d'autrefois. Est-ce bien vous qui délaissiez un vieil ami pour ce maussade bonhomme, qui ne s'est décidé à vous appeler sa nièce que quand il a été ruiné ?

— Il avait besoin de moi, répondit Claire en souriant ; et puis, mon vieil ami, vous qui aimez tant les citations, n'avez-vous pas rencontré quelque part celle-ci : « Il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. »

Le vieux Pascaud devint sérieux.

« Allons, dit-il, vous avez toujours raison. Demain vous me présenterez à votre oncle, et j'irai de temps en temps le faire causer. Il doit aimer à narrer ses aventures, et vous pouvez compter qu'il ne recevra guère de visites désormais. La race humaine est lâche et ingrate :

Sequitur fortunam ut semper, et odit Damnatos... »¹⁰

Le vieux Pascaud ne se trompait pas sur ce point ; il fut presque le seul qui s'occupât de désennuyer le vieillard infirme ; et, comme il ne faisait rien à demi, on le vit, malgré son horreur pour le style des journalistes, passer tous les jours deux heures dans un cabinet de lecture pour noter sur son calepin tous les faits-divers qui pouvaient amuser son malade. Il les rédigeait en langue télégraphique, quitte à improviser les développements en faisant son récit. Et quand l'oncle Chaldry eut repris l'usage de sa main, le vieux Pascaud, qui avait toute sa vie redouté les cartes autant qu'un chat l'eau chaude ou froide, apprit à jouer au boston dans le seul but de se faire gagner des misères et des piccoli par « ce maussade bonhomme », comme il l'avait appelé naguère.

Il y eut pourtant encore quelqu'un qui n'abandonna pas-« les victimes de la capricieuse fortune », comme disait M. Gorbinet ; ce fut Me Pothain. On pourrait à bon droit s'en étonner, car le bon notaire, un peu par propension naturelle, figurait parmi les adorateurs du veau d'or. Mais il était père par-dessus tout ; et Laure ne se trouvait nulle part aussi bien que dans la maison de la rue Saint-Jacques. Il lui arrivait souvent de prétexter une migraine pour ne pas aller au bal, et d'entraîner son père chez M. Chaldry, où, disait-elle, le thé de M^{me} Linant lui enlèverait sûrement son mal. Et quand elle avait pris cette bienheureuse tasse de thé, elle installait son père au boston, et entraînait M^{me} Mauloy sur le canapé, où elle blottissait sa petite personne

blonde et rose avec des poses d'enfant gâtée. Et puis elle causait avec Claire ; elle amenait la conversation sur les absents ; elle apprenait que la fabrique se relevait, que les deux cousins rivalisaient d'énergie et d'activité ; que Robert montrait une grande aptitude pour l'industrie ; qu'Adrien peignait à ses moments de loisir, et qu'il rapporterait assez d'études de types et de costumes du pays pour tapisser tout son atelier. Laure ne se lassait pas d'entendre ces récits. Quelquefois elle prenait les cartes un instant ; et M^e Pothain, tout en se chauffant à la cheminée, faisait à Cécile ses doléances sur l'entêtement de cette petite fille, qui s'obstinait à vouloir coiffer sainte Catherine. « Croiriez-vous, disait-il, qu'elle vient encore de refuser un parti superbe ? Je ne sais pas ce qu'elle attend ! elle sera majeure dans six mois ; il serait bien temps qu'elle prît un parti. Encore si elle donnait de bonnes raisons ! mais non ! » Il ne me plaît pas ! » Voilà tout ce qu'on peut tirer d'elle. Est-ce que cela a du bon sens ?

— Ne vous désolez pas, cher monsieur, répondait M^{me} Linant ; elle est encore jeune ; et, quand on a une si charmante fille, on devrait désirer la garder le plus longtemps possible. N'êtes-vous pas un heureux père ?

— Sans doute ; mais c'est égal, je ne serais pas fâché de la voir établie. »

Cécile souriait : elle en pensait plus qu'elle n'en disait, assurément.

C'est ainsi que se passèrent, pour les habitants de la rue Saint-Jacques, les deux années que Robert et Adrien mirent à rétablir à Calcutta les affaires de la Maison Chaldry, devenue Chaldry et neveu.

Enfin une lettre, fort courte celle-là, annonça le prochain retour d'Adrien, qui prendrait sa revanche en donnant de vive voix à sa famille tous les détails qu'elle pourrait désirer.



L'onde Chaldry alla contempler le tableau.



CHAPITRE XXXVII

Qui commence à la gare de Paris-Lyon-Méditerranée, et qui finit chez M^e Pothain.

Le train arrive ! on l'entend ronfler avec un bruit sourd de tonnerre. Il entre en gare, il est entré ! Pssss ! fait la vapeur en s'échappant. Les portes s'ouvrent, un flot de voyageurs en sort. Les parents, les amis qui les attendent, se précipitent, allongeant le cou pour les voir ; chacun cherche à reconnaître les siens.

« La dépêche indiquait bien ce train-là, » dit un petit vieillard au profil aigu à une femme de tournure élégante, encore gracieuse sous ses cheveux blancs, qui s'appuie sur son bras et qui se penche, elle aussi, pour regarder les arrivants.

« Le voilà ! » et M^{me} MauLOY était dans les bras de son fils.

« Faut-il vous porter ça, mon bourgeois ? » disaient cinq ou six commissionnaires en désignant un rouleau de deux ou trois mètres de long, soigneusement enveloppé de toile cirée, qu'Adrien tenait comme un paladin sa lance de tournoi.

« Non pas ! je ne le confie à personne.

— Qu’as-tu donc là, mon enfant ? est-ce ton tableau ? Ton cadre est commandé, sur les mesures que donnait ta dépêche, il sera prêt à temps.

— Très-bien ! je voudrais être déjà dans mon atelier pour te dérouler cela, tu verras ! Le gouverneur anglais demandait à me l’acheter ; mais je tenais à le faire figurer au Salon, à Paris. Ah ! ma mère chérie, comme j’ai pensé à toi en le faisant !

— Mahadiah est venu pour tes bagages ; mais je comprends...



— Ah ! Mahadiah, c’est différent... Tiens, mon ami, porte-moi cela, c’est comme si je te donnais ma vie à garder. Tu le mettras dans mon atelier. Nous allons prendre une voiture pour nous rendre plus vite auprès de notre oncle. »

Adrien était dans la chambre de l’oncle Chaldry, lui rendant compte des affaires de la fabrique, qui marchait à souhait, et de la conduite de Robert, qui avait pris à cœur de réparer ses fautes, lorsque Mahadiah vint l’avertir que le tableau était dans l’atelier.

« Je vais le dérouler, dit Adrien, et je vous appellerai pour le voir. »

Adrien avait représenté des groupes d’Hindous faisant leurs ablutions au bord du Gange, au coucher du soleil. Une famille éplorée déposait un mourant sur la grève du fleuve sacré, pour qu’il expirât dans ses eaux purifiantes ; des femmes y plongeaient leurs enfants ; d’autres y remplissaient de grands vases de terre aux formes étranges, ou les emportaient sur leur tête en les soutenant d’une main avec de belles attitudes de cariatides. Des brahmes au riche costume levaient les mains au ciel en invoquant Siva, et les eaux du Gange reflétaient le ciel empourpré sur lequel de grands arbres inconnus à nos climats découpaient leurs feuilles

immenses. C'était une magie de couleurs et de formes qui saisissait le regard et ne lui permettait plus de se détourner. Tous se récrièrent d'admiration, et Mahadiah se prosterna. comme s'il se fût trouvé vraiment au bord du fleuve sacré.

Claire embrassa son fils.

« Tu as bien fait d'aller là-bas ! lui dit-elle.

— N'est ce pas ? et tu me pardonnes d'être resté deux mois de plus qu'il n'était nécessaire pour les affaires ? Mon tableau n'était pas achevé. Pourvu que le cadre soit prêt pour l'envoyer au Salon ! »

Le cadre fut prêt, et l'oncle Chaldry se fit mettre dans un fauteuil à roulettes pour aller contempler le tableau dans toute sa gloire, et surtout (car je ne jurerais pas qu'il fût devenu grand amateur de peinture) pour entendre ce que le public en dirait.

Il eut sujet d'être content. Le public, sauf quelques artistes à longs cheveux et à chapeau pointu, qui auraient été bien en peine d'en faire autant, fut unanime dans ses éloges, et les sujets hindous furent à la mode cette année-là. Or, à qui s'adresser pour orner d'un sujet hindou son salon ou sa galerie, sinon à M. Adrien Mauloy, qui avait rapporté de Calcutta une si grande quantité d'études d'après nature ? Les amateurs affluèrent donc dans l'atelier d'Adrien, et, avant la fin de l'Exposition, il eut du travail assuré et bien payé, pour plusieurs années. La grande médaille d'honneur vint mettre le sceau à sa réputation.



Ce fut alors que l'oncle Chaldry, accompagné de Cécile et de Claire, se fit conduire chez Me Pothain, et qu'après lui avoir expliqué tout au long les affaires de la fabrique relevée de ses cendres, les bénéfices qu'elle donnait déjà, et ceux qu'elle rapporterait infailliblement dans l'avenir, il lui

demanda officiellement la main de M^{lle} Laure, sa fille, pour son neveu Adrien Mauloy.

« Nous ne vous demandons point de dot, ajouta-t-il ; Adrien gagne assez avec sa peinture pour procurer à sa femme tout le bien-être qu'elle pourra désirer ; sans compter qu'il est l'associé de Robert, qui est en train de refaire notre fortune là-bas. »

Me Pothain était abasourdi. Il s'était souvent représenté son gendre sous la figure d'un banquier, d'un marquis, d'un grand industriel ; mais que ce pût être un artiste, cette idée ne lui était jamais venue.

Pourtant, en apprenant le total que formaient les diverses commandes faites à Adrien, il se dit que la peinture n'était déjà pas une si mauvaise carrière, et qu'on n'avait point à y craindre les grèves ni la baisse des fonds publics ; que, de plus, la gloire valait bien quelque chose en ce monde, et qu'il ne serait pas désagréable de dire, à l'occasion : « Le tableau de mon gendre a été acheté pour le Musée du Luxembourg, » ce qui venait en effet d'arriver. M^e Pothain était aussi très-touché de ce qu'Adrien aimait assez Laure pour la lui demander sans dot ; c'était la première fois qu'il rencontrait un prétendant aussi désintéressé, et il se promit bien de ne pas être avec lui en reste de générosité. L'acte d'association des deux cousins produisit aussi son effet ; enfin, le notaire, se rappelant combien sa fille aimait à aller rue Saint-Jacques, se demanda s'il n'y avait pas quelque chose là-dessous.

« Nous allons bien voir, se dit-il, si elle refusera ce mariage-la comme les autres. » Et il demanda la permission d'aller consulter Laure.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que la jeune fille, entrant avec son père, toute rougissante et tout émue, riant et pleurant à la fois, vint se jeter dans les bras de Claire, aussi émue qu'elle.

« Il y a si longtemps que je vous aime ! balbutiait-elle en couvrant son visage de baisers. C'est depuis le premier jour, vous savez... Quand j'étais derrière ce rideau-là... j'ai senti que je serais si heureuse d'avoir une mère comme vous, et que je vous aimais tant, et... et aussi votre petit garçon ! »

Claire lui rendit ses caresses, et, la poussant doucement vers Cécile :

« Embrassez-la aussi, ma chère fille, c'est elle qui nous a encouragés, c'est elle qui a décidé notre oncle à vous demander à votre père... Adrien et moi nous n'osions pas ; nous craignions toujours un refus...

— Pas de moi, toujours ! » s'écria Laure vivement, en secouant la tête avec le geste mutin qu'elle avait toujours conservé.

Son père se mit à rire, et tous l'imitèrent.

« Laure, tu vas t'occuper du diner, lui dit-il, nous gardons ce soir ta nouvelle famille. Il faudrait faire prévenir M. Mauloy ; voulez-vous y envoyer Mahadiah, monsieur Chaldry ? »

Mahadiah, appelé, reçut la commission avec une satisfaction évidente.

« Je crois bien que tu le trouveras en bas, dans la rue, » lui dit son maître en riant.

Il est probable que l'oncle avait deviné, car Adrien ne se fit attendre que juste le temps de monter l'escalier.



La maison d'Adrien.



CHAPITRE XXXVIII

Les acteurs ! tous ! tous !

Quand j'étais enfant, je ne pouvais souffrir que la fin d'un conte me laissât dans l'ignorance du sort définitif des gens qui y figuraient. Pour contenter ceux de mes lecteurs qui auraient les mêmes goûts que moi, je vais donc faire comparaître un à un mes personnages et rendre compte de leur destinée.

Bastien continue à être un honnête garçon et un bon ouvrier ; il est toujours bien accueilli dans la famille Mauloy, et il garde comme une relique l'album de dessins, origine de la fortune d'Adrien.

M. Retord continue ses tripotages ; seulement, depuis que l'affaire de Robert a attiré l'attention sur lui, il double son adresse d'une grande prudence, pour ne pas avoir de désagréments avec la justice, qui est parfois un peu indiscreète. Il vit seul et cultive ses œillets ; il laissera certainement un bel héritage, car il se prive de tout pour accroître son trésor ; mais je ne vois pas quel profit il en tirera dans ce monde ou dans l'autre. Le baron de Lhoseraye n'a pas eu besoin de beaucoup d'années pour diminuer

singulièrement la fortune de sa femme. Réduit au métier de solliciteur, il a dû à ses talents hippiques d'obtenir la direction d'un haras au fond de la province. Il fait très-mauvais ménage avec la baronne, et tous les deux se disent leurs vérités sur un ton qui tourne vite à l'aigre, on peut aisément le comprendre.

M. Galleaupin a fini par se retirer à la campagne, où il soigne assidûment ses rosiers qui font sa gloire. Il est probable qu'il a aussi planté de la salade dans le corridor qu'il appelle son jardin, car M. Corbinet le compare à Dioclétien cultivant des laitues à Salone. Mais peut-être est-ce simplement dans la bouche de M. Corbinet une figure de rhétorique.

La place de premier clerc étant devenue vacante par la retraite de M. Galleaupin, c'est naturellement M. Corbinet qui en a hérité ; mais tout porte à croire qu'il ne la conservera pas longtemps. M^e Pothain, qui se fait vieux, parle de vendre son étude et de se retirer auprès de ses enfants : bonne occasion pour M. Corbinet de devenir M^e Corbinet. Il a une petite fortune à lui, qui, jointe à ce qu'Adrien et M. Chaldry lui prêteraient, pourrait payer une partie du prix de l'étude, et M^e Pothain, qui connaît sa probité, lui accorderait du temps pour le reste. Poulard applaudit à cette combinaison qui ferait de lui un premier clerc. Cette affaire sera conclue sous peu probablement, à la grande satisfaction de miss Maggy, qui n'attend que la retraite du notaire pour retourner respirer les brumes chères à son cœur anglais.

Vous avez peut-être remarqué, en passant à Bellevue, deux charmantes maisons blanches, situées à mi-côte, non loin l'une de l'autre, en face d'un panorama splendide. L'une d'elles possède un grand appendice vitré, tourné vers le nord, qui ne peut être que l'atelier d'un peintre ; et cette maison est celle où vivent heureux Adrien, Laure et M^{me} Mauloy. L'autre maison est habitée par Cécile et l'oncle Chaldry ; on y attend prochainement Robert, qui réussit à la fabrique, et parle de s'accorder un petit congé pour revoir sa mère, son oncle et son pays. L'oncle Chaldry serait bien embarrassé de dire lequel de ses neveux il préfère : il ne s'en inquiète guère, et les appelle tous les deux ses enfants.

M. Pascaud commence l'éducation du fils d'Adrien.



Cécile et lui ont fini par s'aimer ; et, quoiqu'ils passent de longues heures en tête-à-tête, ils ne s'ennuient plus ensemble, car ils ne sont plus obligés de chercher péniblement des sujets de conversation. Leurs paroles vont où va leur pensée, et leur pensée à tous les deux va toujours vers l'Inde et vers Robert. L'oncle Chaldry peut parler à sa nièce, tant qu'il veut, de Calcutta et

de tout ce qu'il a fait et vu ; elle l'écoute toujours avec le même intérêt, sans se lasser de ses récits ; car elle voit son fils à travers les récits de l'oncle Chaldry. Cécile et le vieillard, unis par la même affection, par la même espérance, par le souvenir de peines supportées ensemble, sont maintenant heureux, et leurs dix années de vie bruyante leur font l'effet d'un mauvais rêve.

Et le vieux Pascaud ? N'allez pas le chercher rue Saint-Jacques : il y a longtemps que son appartement est occupé par un autre locataire. La dernière fois qu'on a pu l'y voir, il était assis devant sa table, les deux coudes sur ses genoux et la tête dans ses mains, à demi vêtu, presque aussi désordonné dans sa mise et presque aussi misanthrope qu'autrefois. Autour de lui, sur les meubles, gisaient éparses les différentes pièces de sa toilette de la veille ; car c'était la veille qu'il avait servi de témoin à Adrien pour son mariage, et l'habit, les gants, les souliers vernis et la cravate semblaient prendre des voix pour lui dire : « Te voilà seul ! seul ! » Le pauvre homme avait des larmes plein le cœur.

« Fou que je suis ! se disait-il. Qu'avais-je à faire de les aimer ? une belle provision de chagrin que j'ai amassée là ! »

Il était si absorbé dans sa tristesse, qu'il n'entendit pas la porte s'ouvrir doucement, et des pas légers s'approcher de lui. Il ne s'aperçut qu'il n'était plus seul qu'en sentant des mains de femmes, de petites mains fines et douces, se poser sur les siennes et chercher à les écarter de son front. Il releva la tête : Claire, Cécile et Laure étaient devant lui ; il se retourna et aperçut Adrien.

« Il pleurait ! s'écria Laure en le menaçant du doigt ; chère mère, Adrien, voyez, il a pleuré ! Voilà ce que c'est, monsieur, que de faire le sauvage et d'affliger vos amis en refusant de les suivre ! Avouez-vous, à présent, que vous ne pouvez pas rester tout seul comme un vieux loup ? Je suis sûre que vous n'avez pas dormi de la nuit ! »

Le vieux Pascaud pleurait en effet pour de bon.

« Allons, lui dit Cécile, j'espère que vous aurez compris que nous ne pouvions pas nous passer de vous. Votre chambre vous attend à Bellevue, et nous sommes ici pour faire vos emballages. Nous n'avons pas pris vos refus au sérieux, et nous venons vous enlever. Vite à l'ouvrage, pendant qu'Adrien ira chercher une voiture de déménagement. Il faut que nous soyons installés là-bas avant l'heure du dîner.

— Mais je ne suis donc plus mon maître ? s'écria le vieux Pascaud, qui essayait encore de protester.

— Si, mon bon ami, dit Adrien ; mais vous voulez que nous soyons tout à fait heureux, et c'est pour cela que vous allez venir avec nous. Songez donc, avec qui relirais-je mon Virgile ?

— Ah ! le doux Virgile ! qu'aurait-il dit des bords de la Seine ? de ses riantes collines, de ses frais ombrages ?

locos lætos et amœna vireta¹¹. »

Et le vieux Pascaud se laissa faire.

Il ne s'en est jamais repenti, et depuis quelque temps un nouvel intérêt s'est introduit dans sa vie ; il recherche avec ardeur les meilleures méthodes pour enseigner vite et bien les langues anciennes, afin de commencer l'éducation du fils d'Adrien et de Laure. C'est s'y prendre à l'avance, car ce jeune homme a pour le moment assez d'occupation à percer ses premières dents ; mais le vieux Pascaud prétend qu'il lui apprendra à parler le latin et le grec en même temps que le français, et que ce sera une grande avance pour ses études. « On prend bien des bonnes étrangères, dit-il, qui enseignent à l'enfant un patois quelconque sous prétexte d'allemand ou d'anglais : ne vaut-il pas mieux que le nôtre se familiarise de bonne heure avec la langue de Virgile et celle d'Homère ? » Il dit le nôtre, et personne ne le contredit ; par le cœur il est bien réellement de la famille.

Il n'y a pas longtemps qu'il sait toute l'histoire de l'héritage de l'oncle Chaldry ; et c'est Laure qui la lui a racontée. Laure aime M^{me} MauLOY comme une mère et la vénère comme une sainte, et elle a voulu donner au vieillard de nouvelles raisons de l'admirer. C'est la seconde fois qu'on a vu le vieux Pascaud s'attendrir : il a baisé avec respect les mains de Claire, et lui a dit d'une voix tremblante d'émotion :

« Je ne vous dirai pas combien je trouve cela beau ; mais vous me permettez une citation, car elle est tirée d'un livre que vous aimez, et elle semble avoir été écrite pour vous :

« Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes choses vous seront données comme par surcroît. »



- 1 La lourde vieillesse (Virgile).
- 2 Sous le souffle glacé de Jupiter (Horace).
- 3 Un esprit sain dans un corps sain (Horace).
- 4 Ainsi le voulaient les destins (Virgile).
- 5 Les prés ont assez bu (Virgile).
- 6 Oiseau rare (Horace), merle blanc.
- 7 Noble enfant, c'est ainsi qu'on s'immortalise. (Virgile.)
- 8 Aux vastes abîmes. (Virgile.)
- 9 A demain les affaires sérieuses
- 10 Elle suit la fortune comme toujours et déteste ceux qui sont condamnés (Juvénal).
- 11 Lieux charmants, à la délicieuse verdure (Virgile).

*Deux mères, par Mme Colomb, ouvrage
illustré par A. Marie*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6512088n>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les

caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Où dina gaiement.

Retour